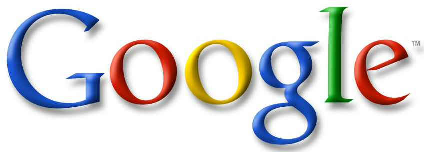






Oeuvre
= Ovid
NTFL



C. Marillier del. 1785 R. Delvaux Sculp.

LES ŒUVRES GALANTES ET AMOUREUSES D'OVIDE.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.



L'ART D'AIMER.

CHANT PREMIER.

VOUS qui, novice encor dans l'art de plaire aux belles,
Ignorez les secrets qui font triompher d'elles,
Je viens pour leur conquête aujourd'hui vous armer;
Écoutez mes leçons, & vous saurez aimer.
L'art gouverne un vaisseau sur les liquides plaines
L'art fait voler un char, il en conduit les rênes:
C'est à l'art que l'Amour doit ses plus beaux exploits:
C'est par lui que la terre est soumise à ses loix.
Jadis Automedon fut écuyer habile;
Tiphis brava Neptune; & sa science utile,
Du vaillant fils d'Eson, assura le retour.
Je suis l'Automedon, le Tiphis de l'Amour.
Je sens d'un tel emploi le fardeau redoutable;
Je connois trop l'Amour; il est fier, intraitable:

Mais ce n'eſt qu'un enfant; on peut le ramener:
Un âge encor ſi tendre eſt facile à tourner.
Chiron ſavoit porter, par les ſons de ſa lyre,
Dans les fils de Thetis, la douceur qu'elle inſpire:
Ce héros, dont le bras ſemoit par-tout l'effroi,
A d'un foible vieillard long-tems ſuivi la loi;
Cette main qui d'Hector devoit trancher la vie,
S'eſt vue au châtiment mille fois aſſervie:
Il eut Chiron pour maître, & j'en ſers à l'Amour.
Ils ont d'un ſang divin tous deux reçu le jour:
Tous deux font redouter leur abord difficile;
Mais le fougueux taureau devient enfin docile:
Je veux te vaincre, Amour: à mes ordres ſoumis,
Tu vas bientôt traiter tes ſujets en amis.
Plus tu m'as de tes traits fait ſentir la bleſſure,
Plus tu fus mon tyran, plus ma vengeance eſt sûre.
Je ne demande point les faveurs d'Apollon:
Je renonce aux lauriers de ſon ſacré vallon.
C'eſt ailleurs que je puiſe aujourd'hui ma ſcience;
Mes conſeils ſont les fruits de mon expérience.
O mere des amours, viens ſeule m'animer:
Dis-moi ce qui fait plaire & ce qui fait aimer.
Quoique ma voix ici ne chante point le crime;
Quoique tout mot impur ſoit banni de ma rime;
Triſte ſévérité, qu'invoque la pudeur,
Fuyez, ou partagez une ſi belle ardeur.
J'enſeigne de Vénus ſes plus ſecrets myſteres,
Ses doux enchantemens, ſes larcins volontaires.
Vous, qui n'avez jamais ſuivi ſes étendards,
Et qui voulez tenter ſes aimables haſards,
Voici le premier pas. Cherchez une maîtreſſe
Qui ſoit le digne objet d'une vive tendreſſe.
Attachez-vous enſuite à captiver ſon cœur;

Et ſous les mêmes loix rangez votre vainqueur.
Vos feux ſont-ils payés d'un ſuccès favorable ?
Fixez votre bonheur, & le rendez durable.
Tel eſt de mes leçons l'agréable ſujet :
Tel eſt le but heureux de mon nouveau projet.
Tandis que libre encor ſur l'amoureux Neptune,
Votre cœur à ſon gré peut tenter la fortune,
Choiſiſſez qui réponde à ces mots gracieux :
Vous ſeule poſſédez ce qui plaît à mes yeux.
Le ciel, pour vous l'offrir, n'ouvrira point la nue.
La route de la biche au chaſſeur eſt connue :
Il la pourſuit lui-même au milieu des forêts :
Et malgré ſes détours l'engage dans ſes rêts.
Cherchez vous même auſſi celle qui peut vous plaire ;
Cupidon à vos ſoins prépare un doux ſalaire.
Pâris courut ravir, en franchiſſant les mers,
Hélène, qui devoit armer tout l'univers.
Le fils de Jupiter, le généreux Perſée,
Ce héros amoureux, de qui l'ame bleſſée
Le porta ſans frayeur ſur les bords Indiens,
Y délivre Andromède, & briſe ſes liens.
Pour vous, né plus heureux, ce n'eſt point en Aſie
Que Vénus vous attend ; c'eſt dans votre patrie.
Rome aujourd'hui raſſemble & préſente aux amans
Tout ce que l'univers a vu d'objets charmans.
Voulez-vous n'attaquer que des beautés naiſſantes ?
Vous y voyez fleurir leurs graces innocentes.
La jeuneſſe formée a pour vous plus d'attraits,
Et dans tout ſon éclat vous en aimez les traits.
Quelle foule à vos yeux vient étaler ſes charmes ?
De tant d objets ſi doux, auquel rendre les armes ?
Si d'un âge plus mûr & plus fait au plaiſir
Le ſérieux vo splaît, vous avez à choiſir.

Leur troupe, croyez-moi, n'eſt pas la moins nombreuſe,
Et toujours à coup sûr eſt la plus amoureuſe.
  Parcourez ſeulement ces jardins ſpacieux,
Dont l'ombrage recele un frais délicieux;
A grands flots s'y répand l'élite du beau monde:
Dès que Phébus s'apprête à ſe plonger dans l'onde,
Chacune vient brillante y diſputer les cœurs.
En eſt-il qui réſiſte à de ſi doux vainqueurs?
  Lorſqu'aux temples des Dieux on célebre leurs fêtes,
L'Amour, ce Dieu jaloux d'étendre ſes conquêtes,
S'y trouve; & le beau ſexe, étalant ſes appas,
Aime à ravir des vœux qu'on ne lui portoit pas.
Juſques dans la barreau, qui de nous l'eût pu croire?
Ce Dieu vient ſur Thémis ſignaler ſa victoire:
Malgré les cris aigus dont ce lieu retentit,
Le feu du plaidoyer ſouvent s'y ralentit:
Les plus grands orateurs, y perdant la parole,
Ont recours aux leçons d'une nouvelle école:
Là ſur un point de droit l'avocat conſulté,
Conſulte en deux beaux yeux la tendre faculté.
Entrez dans la retraite, où les juifs ſanguinaires
Effrayaient les Romains par leurs ſanglans myſtères:
Que les autels d'Iris par vous ſoient révérés;
Portez-y votre encens & vos pas aſſurés.
Cette tendre Déeſſe, à Jupiter propice,
Reçoit des jeunes cœurs l'innocent ſacrifice;
Et forçant la pudeur des timides eſprits,
Leur donne des conſeils qu'autrefois elle a pris.
  Qu'un vif empreſſement vous conduiſe au ſpectacle.
L'Amour ſur cette mer fait voile ſans obſtacle:
A qui fuit ſon pouvoir, voyage dangereux!

L'air que l'on y respire, est un air amoureux:
Eh! comment s'y sauver d'un aimable naufrage?
Quelle foule, grands Dieux! vient y braver l'orage?
Des dangers aussi doux, bien loin d'épouvanter,
Invitent tous les cœurs à venir le tenter.
Comme on voit au printems, dans les vertes prairies,
Les abeilles voler sur les plaines fleuries;
L'escadron bourdonnant fourmille dans les airs,
Va, revient, & s'applique à ses travaux divers:
D'un peuple de beautés la diligente adresse
Vient ainsi dans nos yeux ravir notre tendresse.
De tant d'objets brillans également surpris,
Mon œil souvent ne sait à qui donner le prix.
Chacune vient pour voir, pour s'y montrer soi-même;
Et toutes à l'envi ordonnent qu'on les aime.
Romulus le premier institua les jeux,
Quand voulant aux Romains assurer des neveux,
Et venger le mépris des provinces voisines,
A ses soldats oisifs il livra les Sabines.
Il annonce une fête; on vient de toutes parts;
Sur des lits de gazon les spectateurs épars
Admiroient dans ce tems un théatre grotesque,
Et sans goût approuvoient une scene burlesque.
L'impatient Romain attend d'autres plaisirs:
Il dévore des yeux l'objet de ses desirs.
Le signal est donné: sur la troupe attentive
Chacun court, & saisit son aimable captive.
Quelle frayeur! quel trouble! où fuir? point de secours.
Les Sabins & les Dieux sont impuissans & sourds.
Comme on voit dans les airs la tendre tourterelle

Fuir un aigle ennemi, qui s'élance sur elle;
Ou l'agneau, qu'en plein champ presse un loup ravisseur,
La Sabine en fuyant appelle un défenseur.
L'une tombe, & se plaint: l'autre vole à sa mere.
Que de cris! de sanglots! quelle douleur amere!
Aucune ne revient de son saisissement.
Mais que dans peu l'amour fait un grand changement?
« Pourquoi, dit le soldat, pourquoi verser des lar-
» mes?
» Tournez sur nous les yeux, & calmez vos alarmes,
» Nous sommes vos amans, & bientôt vos époux:
» Est-ce donc un malheur tant à craindre pour
vous »?
On écoute; au chagrin succede enfin la joie,
Et les consolateurs jouissent de leur proie.
Que tu sais, Romulus, livrer de beaux combats!
Fais-en pour nous autant; nous sommes tes soldats:
C'est au théatre encor que le cœur le moins tendre
Tombe dans les filets que l'amour fait lui tendre.
Ce lieu, qui des coursiers couronne les travaux,
Le cirque à vos desseins ouvre des champs nouveaux:
C'est-là qu'en liberté l'on entretient sa belle.
Le plus près qu'il se peut, placez-vous auprès d'elle;
Cherchez l'occasion d'entamer le discours;
Le spectacle présent vous offre son secours:
Louez ceux qu'elle loue; à ses souhaits pour d'autres,
Plein de zele joignez adroitement les vôtres.
Vous-même, réveillant son esprit curieux,
Dites-lui quels sujets vont occuper ses yeux.
La poussiere, en volant, sur ses habits s'arrête:
Pour l'en ôter d'abord que votre main soit prête.

Rien sur eux n'est tombé qui demande vos soins :
Qu'importe ? elle le veut ; ne l'en ôtez pas moins.
Écartez, s'il se peut, les voisins qui la pressent :
Qu'autour d'elle attentifs vos yeux toujours s'empressent.
Sa robe est mal placée, il faut l'arranger mieux.
En tout, utile ou non, soyez officieux.
Tels petits soins pour elle ont un charme invincible,
Et son esprit léger y deviendra sensible.
J'ai vu d'un éventail le zéphir carressant
Au fond d'un cœur glacé souffler un feu naissant.
Qu'un agréable rien devienne, en sa présence,
Le scrupuleux emploi de votre complaisance.
Tandis que dans l'arêne un compagnon vainqueur
Attire les regards de chaque spectateur,
Il voit ces fiers lutteurs, dont la brutale rage
Ne se peut assouvir que par un grand carnage.
L'Amour, caché souvent dans les yeux des beautés,
Que le spectacle attire en ces lieux fréquentés,
Porte dans tous les cœurs d'agréables atteintes;
Les flammes de ce Dieu dans les regards sont peintes:
Chaque coup, quelquefois négligemment porté,
Du plus indifférent force la liberté.
Lorsque le grand César, ce vainqueur magnifique,
Fit d'un combat naval voir la pompe publique,
L'étranger curieux, des bouts de l'univers,
Se rassembla dans Rome à ces combats divers.
Dans cet aujuste jour, les belles triompherent:
A l'éclat de leurs yeux, nos ames s'enflammerent.
Écoutez un secret qui sçaura vous flatter:
César est prêt de vaincre; & son bras va dompter,
Et mettre sous un joug, que tout le monde adore,
Les barrieres du jour où se leve l'aurore.

Que de rares beautés de ces fameux climats
Étaleront ici leurs séduisans appas,
Et feront admirer, malgré la jalousie,
Ces charmes, ces attraits, dont se vante l'Asie!
Mânes à la patrie & si chers & si doux,
César veut vous venger; Crassus, consolez-vous.
Tibere va partir, armé de la vengeance;
Et le Parthe cruel paiera son insolence:
Dans son sang odieux il vole le noyer,
Et du foudre d'Auguste il va le foudroyer.
Peuple, qui le chéris, ne crains point pour son âge:
Il est jeune, il est vrai; mais tu vois son courage:
Et parmi les Césars, l'honneur du nom Romain,
L'avantage des ans est inutile & vain.
Ils naissent tous héros, & leur premiere enfance
Voit consommer en eux une illustre vaillance.
Hercule, en son berceau, de ses puissantes mains
Étouffa deux serpens, la terreur des humains:
Et toi qui, jeune encor, montre sur ton visage
Des roses & des lys le brillant avantage,
Tu vainquis, ô Bacchus! Ainsi jeune héros,
Tu voles au danger & tu fuis le repos.
Tu reviendras bientôt, triomphant de l'Euphrate,
Recevoir tous nos vœux, seul plaisir qui te flatte:
Tu conduiras au cirque, après mille hauts faits,
Des monarques aux fers & des tyrans défaits.
C'est-là, c'est-là qu'amour, par d'aimables défaites,
Fera sur nos Romains mille & mille conquêtes.
Dans ces rians vallons renommés par leurs eaux,
Cupidon fait couler la source de nos maux;
L'aimable liberté de ces bons solitaires,
Pour notre guérison les rend moins salutaires.
Faut-il vous indiquer tous les lieux où l'Amour,

Au milieu des plaisirs, tient sa brillante cour?
Dans ces cercles galans, où triomphent les dames,
Ce souverain des cœurs brûle tout de ses flâmes.
Dans les bras de Comus, ce Dieu sûr de ses coups,
Frappe dans les festins de ses traits les plus doux.
N'allez point aux buveurs disputer la victoire ;
Buvez; mais en buvant, cherchez une autre gloire:
Que Bacchus & l'Amour, l'un à l'autre soumis,
En s'y livrant la guerre, y soient toujours amis.
Dans ce nouveau nectar présenté par les belles,
Ce petit Dieu folâtre aime à tremper ses aîles:
Il les secoue en vain, & prêt à s'en aller,
Cet humide lien l'empêche de voler.
Bacchus fait disposer les cœurs à la tendresse;
Elle naît dans les feux d'une légere ivresse:
Quel séduisant plaisir, de noyer dans le vin
La noire inquiétude, & le morne chagrin !
La liberté fait naître un riant badinage:
Le pauvre est riche alors, le lâche a du courage;
Et la naïveté, découvrant ses attraits,
Y vient développer ses innocens secrets
Le verre en main, chantant les plaisirs de la table,
L'on sent mieux d'un bel œil le trait inévitable:
Mais on peut s'y tromper; ce n'est point aux flambeaux,
Qu'on juge sainement des objets les plus beaux.
La nuit pour nous tromper avec le vin conspire;
Pour vous rendre, attendez que le jour vienne luire.
Lorsque Pâris jugea les trois Divinités,
Et qu'il dit à Venus : *Vénus, vous l'emportez;*
Il voulut au grand jour tout voir sans résistance:
Le soleil fut garant de sa juste sentence.
Parlerai-je de chasse? en ces plaisirs charmans,

Mille beautés ont pris les cœurs de mille amans :
Et tel part le matin en liberté parfaite,
Qui le soir de retour apperçoit sa défaite.
 Apprenez par quel art vous pourrez désarmer
La beauté dont vos yeux se sont laissé charmer.
Jadis j'ai su fléchir les plus inexorables :
Ovide vous apprend des secrets favorables.
A l'Amour tôt ou tard se rendent tous les cœurs :
Formez bien votre attaque, & vous serez vainqueurs.
Un fleuve impétueux, au milieu de sa course,
Pourroit plus aisément remonter vers sa source,
Qu'une tendre beauté résister au penchant
Qui l'entraîne toujours vers un nœud si touchant.
Eh ! comment résister à l'aimable carresse
D'un amant enflammé, qui vivement la presse ?
C'est à vos seuls efforts, qu'on veut tout accorder :
Celle que vous craignez, s'apprête à vous céder.
Tout homme de Vénus reconnoît la puissance :
Toute femme lui voue égale obéissance.
Leurs penchans sont pareils, & leurs sens enchantés
S'enivrent à l'envi des mêmes voluptés :
Mais que l'un sait bien mal déguiser sa foiblesse !
Pour nous cacher la sienne, ah ! que l'autre a d'adresse !
N'offrons plus aux beautés l'hommage de nos feux ;
Nous les verrons courir au-devant de nos vœux.
Le taureau sur ses pas fait mugir la génisse,
Et le cheval attend que la jument hennisse.
L'homme en aimant se borne à quelque douce erreur :
La femme a des transports, ou plutôt des fureurs.
De ses déréglemens naissent les plus grands crimes :
Des nôtres les effets sont moins illégitimes.
Biblis aime Caunus, s'oubliant pour sa sœur ;

Et

Et sa mort de sa faute expia sa noirceur.
Plus furieuse encore, en sa triste aventure,
Myrrha trompe son pere, & trahit la nature:
Elle est arbre, & déplore aujourd'hui ses malheurs.
Son nom même est celui que l'on donne à ses pleurs.
Jadis le Mont Ida, dans sa sombre retraite,
Nourrissoit un taureau d'une blancheur parfaite:
Des troupeaux d'alentour il faisoit l'ornement;
Chaque génisse en lui veut trouver son amant.
Pasiphaé le voit, ressent la même flamme;
Des desirs monstrueux tyrannisent son ame;
La Créte ne sauroit à la postérité
Cacher de ce forfait l'horrible vérité.
Cette reine en tous lieux suit son vainqueur superbe,
Et de sa propre main va lui couper son herbe.
Malheureuse! quoi! rien n'excite tes dégouts?
Une brute en ton cœur efface ton époux?
En vain tu fais briller ta parure nouvelle,
Insensée! A quels yeux veux-tu paroître belle?
Que te reviendra-t-il d'arranger tes cheveux?
Des cornes sur ton front serviroient mieux tes vœux.
Telle dans sa fureur s'emporte une bacchante:
Dans les champs, dans les bois, s'égare cette amante.
Combien de fois, blessant ses regards trop jaloux,
Une rivale heureuse enflamme son courroux!
Qu'on la prenne, dit-elle, & qu'on la sacrifie.
La voix de la nature en vain la justifie:
Pasiphaé n'entend que son dépit mortel,
Et veut en voir le cœur palpiter sur l'autel.
« Meurs, dit-elle, & connois le seul objet que j'aime;
» Ainsi que mon amour, ma fureur est extrême ».
Europe est à ses yeux trop heureuse en amant:
Mais le destin d'Io lui paroît plus charmant.

Sa fureur redoubloit: l'ingénieux Dédale
Soulagea par son art cette flamme brutale;
Et, couvrant son beau corps d'un indigne ornement,
Sut tromper cet ingrat par ce déguisement.
Dans un bois, imitant le corps d'une génisse,
Cette amante à la fin conçut par artifice;
Bientôt le Minotaure, en paroissant au jour,
Ne publia que trop cet odieux amour.
Dieux! qu'il est mal aisé que le cœur d'une belle
Ait pour son seul époux une flamme fidelle!
Et qu'il est difficile à ce sexe inconstant
De fixer les desirs de son esprit flottant!
Si la reine d'Argos n'eût brûlé pour Thieste,
Le soleil, effrayé d'un spectacle funeste,
N'eût jamais dans son cours retourné sur ses pas.
Scylla fit détester ses coupables appas.
Agamemnon, vainqueur, fut vaincu par un crime;
D'une épouse infidelle il devint la victime.
Phinée, à tes enfans, pourquoi créver les yeux?
Sur toi vont retomber leurs tourmens odieux.
Ces forfaits, dont toujours a frémi la nature,
Des passions du sexe étalent la peinture.
Un goût si dominant peut-il jamais changer?
L'Amour sous ses drapeaux est sûr de les ranger.
C'est en vain pour un tems qu'elles font les rebelles;
Tout trahit la fierté dans le cœur des plus belles:
Et malgré les combats d'un chimérique honneur,
On souhaite avec vous le moment du bonheur.
En est-il une enfin, quand on sait bien s'y prendre,
Qui n'aime, en résistant, à se laisser surprendre?
Qu'une femme y consente, ou n'y consente pas;
Pour elle la demande a toujours des appas:
Son cœur fait la soumettre à votre dépendance.

Dans le champ du voifin éclate l'abondance :
Sur fes troupeaux s'attache un regard envieux.
L'Amour ainfi pour vous vient fafciner fes yeux :
La nouveauté lui plaît; ce goût eft fon partage;
Un plaifir imprévu la pique davantage.
Mais en préfomptueux n'allez pas tout ofer,
Bientôt tous vos projets fe verroient renverfer.
De l'objet de vos vœux engagez la fuivante;
A découvrir fon foible, elle eft toujours favante.
Son adreffe flatteufe, en lui parlant de vous,
Pourra vous ménager l'inftant des rendez-vous;
Priez, employez tout pour gagner fon fuffrage ;
Votre plus grand bonheur fouvent eft fon ouvrage :
Son zèle, pour agir, choifira bien fon tems.
Tout rit aux yeux fereins de ceux qui font contens :
Lorfque les cœurs en paix font ouverts à la joie,
L'amour, pour s'y gliffer, trouve aifément la voie.
Pergame a réfifté, tant qu'ont duré fes pleurs;
Sa joie & fes plaifirs ont comblé fes malheurs.
Votre maîtreffe accufe un époux infidelle :
Les jaloufes fureurs viennent s'emparer d'elle;
C'eft le moment; parlez, frappez, portez vos coups;
Partagez fa douleur, approuvez fon courroux :
Nourriffant en fecret leur méfintelligence,
Offrez-nous galamment à fervir fa vengeance.
Sa fuivante au matin, peignant fes beaux cheveux,
Bien mieux que vous encor, peut préfenter vos vœux;
De foupirs redoublés allarmant fes oreilles,
Où, dit elle, voit-on des trahifons pareilles?
Ces yeux, pour un époux, font-ils fans agrémens?
Croit-il qu'avec ces yeux on peut manquer d'amans?
En lui jurant alors que vous mourrez pour elle,
Et qu'à des feux fi beaux vous ferez plus fidelle;

Ses difcours féducteurs vous fervent à propos.
Ne vous amufez pas, preffez; car le repos
Quelquefois amortit le feu de la colere:
Et ce qui plut d'abord, dans l'inftant peut déplaire.
Contraignez la fuivante à vous donner fa voix:
Sur elle cependant n'étendez point vos droits.
Dès que vous l'embrâfez d'une flamme traîtreffe,
Vous perdez fon fecours auprès de fa maîtreffe:
Loin de vous feconder, tous fes empreffemens
Ne tendront qu'à jouir de vos embraffemens.
Confiez-vous, jeuneffe, au flambeau qui vous guide;
Et pour ne point errer, ne quittez point Ovide.
Mais dans fon doux emploi, cette nouvelle Iris
De fa figure aimable a fu vous rendre épris:
Votre premier hommage appartient à la dame;
Avec l'efclave enfuite amufez votre flamme.
Écoutez ce confeil, & profitez-en bien;
Achevez avec elle, ou n'entreprenez rien.
  Il n'eft qu'une faifon d'enfemencer la terre:
Chaque chofe a fon tems dans l'amoureufe guerre;
Certains jours font marqués, où l'on réuffit mieux;
Obfervez les humeurs, les momens & les lieux.
S'embarquer, entendant gronder au loin l'orage,
C'eft témérairement affronter le nauffrage.
Attaquer un cœur trifte, ou dans un jour de deuil,
C'eft courir fe brifer contre un funefte écueil.
  Si, malgré vos efforts, une maîtreffe avare
A vendre fes faveurs lâchement fe prépare;
Sous fes perfides coups bien loin de fuccomber,
Plus fin qu'elle, en vos rêts forcez-la de tomber.
Pour tirer votre argent, quels dètours! quelle adreffe!
Elle fait du plus riche engloutir la richeffe.
Chez elle une marchande, apportant fes bijoux

Dans un tems concerté, les offrant devant vous,
Du plus grand connoiſſeur vous prodigue le titre;
Sa ruſe prend d'abord votre goût pour arbitre.
Sous diverſes couleurs, combien d'emprunts ſont
faits!
Un noir oubli bientôt rayera vos bienfaits,
Quel pinceau ſuffiroit à tracer ſes malices?
Contre elle cherchez donc d'innocens artifices.
Triomphez par la ruſe; il fut toujours permis
D'en faire un ſage emploi contre ſes ennemis.
Promettez-lui beaucoup; on peut bien en promeſſes
Faire, ſans s'appauvrir, les plus amples largeſſes:
Un ſéducteur eſpoir la ſoutiendra long-tems;
Elle attendra, pour voir ces fortunés inſtans,
Où viendront les effets de vos riches paroles:
Engagez-vous ſans crainte en ces dettes frivoles.
Paroiſſez toujours prêt à vous en acquitter;
On vous ménagera, bien loin de vous quitter.
Souvent d'un bienfaiteur la préſence embarraſſe,
Devant des yeux ingrats, il ne peut trouver grace.
Pouſſez adroitement la feinte juſqu'au bout;
Sans que vous donniez rien, elle accordera tout.
C'eſt ainſi qu'un joueur, pour gagner, ſe ruine,
Et ne peut ſe priver d'un jeu qui le domine.
Votre argent prodigué dégageroit ſa foi;
Le grand point en aimant, eſt d'être aimé pour ſoi.
De vos vives ardeurs, de vos peines ſecrettes,
Que vos tendres billets ſoient les doux interprètes:
Leur langage muet ſe fait mieux écouter;
Et c'eſt par-là d'abord que l'on doit débuter.
Que votre paſſion, comme une humble cliente,
Pour s'expliquer emploie une voix ſuppliante;
Et tel que vous ſoyez, dépouillez vos hauteurs;

L'Amour n'attend de vous que des refpects flatteurs.
Achille a vu fléchir fes fureurs meurtrieres;
Et les Dieux implorés exaucent nos prieres.
La fcience, les arts donnent un nouveau prix:
O jeuneffe Romaine! ornez-en vos efprits.
L'éloquence eft des cœurs l'aimable fouveraine;
A tous nos fentimens elle commande en reine;
Nous défendons par elle un accufé tremblant;
Par elle nous brillons dans l'entretien galant;
Ses attraits admirés trouvent peu de rebelles:
Ainfi que du fénat, ils triomphent de belles.
Ménagez vos talens, & cachez bien votre art:
L'efprit doit être aifé, naturel & fans fard.
Que vos difcours foient pleins d'une aimable fran-
chife;
Bornez-vous aux feuls mots que l'ufage autorife:
Un extravagant feul parle en déclamateur:
Tout billets empoulés font haïr l'orateur.
Amans, prenez un tour fi naïf & fi tendre,
Qu'on croie, en les lifant, vous voir & vous entendre
Sans les lire, peut-être on vous les remettra:
N'allez pas vous laffer; un jour on les lira.
Les ours & les lions à la fin s'adouciffent.
Doutez-vous que dans peu vos foins ne réuffiffent?
Cette beauté farouche fe laiffera toucher.
Quel corps en dureté le difpute au rocher?
L'eau le perce à la fin: nous aimons qui nous aime,
Perfiftez; vous vaincrez Pénéloppe elle même.
Il n'eft rien que le tems ne fe plaife à changer:
D'accord avec l'Amour, il viendra vous venger.
Ce que n'ont pu des Grecs les affauts, les batailles,
Le tems fut d'Illion renverfer les murailles.
Elle a lu vos billets; mais fa timide ardeur

Craint en vous répondant d'engager ſa pudeur.
Dans vos plaintes n'uſez d'aucune violence ;
Sa main bientôt rompra ce rigoureux ſilence :
Vous n'aurez plus à craindre une foible raiſon ;
Ces progrès attendus viennent dans leur ſaiſon.
Peut-être que d'abord une réponſe altiere
A vos triſtes regrets vient ſervir de matiere.
Vos vœux, dit-elle, ailleurs auroient dû s'adreſſer.
Vous êtes conjuré de ne plus la preſſer.
Elle craint d'obtenir ce qu'elle vous demande ;
Vous obéirez mal, quoiqu'elle vous commande :
Revenez au combat, la victoire eſt à vous :
Plus un bien coûte cher, & plus il paroît doux.
Paſſez & repaſſez ſouvent devant ſa porte :
Qu'un vif empreſſement ſans ceſſe vous tranſporte
Dans le ſéjour heureux où vous pouvez la voir ;
Suivez par-tout ſes pas ; tel eſt votre devoir.
Feignez d'autres deſſeins ; l'amour veut du myſtere ;
Des ſignes employez l'éloquent miniſtere :
Le langage des yeux eſt celui des amans,
Et leurs troubles confus ſont des aveux charmans.
Saiſiſſez au théatre une place auprès d'elle.
Dans tout ce qu'elle fait prenez-la pour modele ;
Inſenſible au plaiſir que vous offrent ces lieux,
N'y goûtez que celui d'admirer ſes beaux yeux.
Qu'un éloge flatteur lui donne, en apparence,
Sur le ſpectacle entier la douce préférence ;
Applaudiſſez le plus aux rôles amoureux :
L'art d'amuſer les cœurs fait les amans heureux.
Votre tems le plus cher doit être tout pour elle :
Le perdant à ſon gré, vous gagnez votre belle.
D'une molle parure évitez les attraits,
Et jamais n'empruntez d'efféminés attraits.

Un luxe étudié dans l'homme nous irrite:
Aux prêtres de Cérès laiſſez ce vain mérite.
Point d'affectation, ni goût de nouveauté:
Le bon air nous convient, c'eſt-là notre beauté.
Hyppolite de Phédre alluma la tendreſſe;
Théſée en ſes amours négligea la moleſſe;
Sans les frivoles ſoins aux héros inconnus,
Adonis en chaſſeur fut aimé de Vénus.
Par ſon ſimple agrément la propreté nous flatte:
Le bon goût en habits dans le moins riche éclate.
Il eſt, pour plaire encor, bien d'autres petits ſoins,
Que l'amour vous preſcrit de négliger le moins.
N'oubliez pas ſur-tout qu'une fâcheuſe haleine,
Contre elle fait armer le dégoût & la haine.
Au beau ſexe laiſſons le riche ajuſtement,
Et d'un art affecté le pénible ornement.
Je vois, j'entends Bacchus; c'eſt ſa voix, il m'appelle.
Protecteur des amans, viens ſeconder mon zele.
Ce dieu d'un bel objet, ainſi que nous, charmé,
Favoriſe les feux dont il eſt enflammé.
Sur une iſle déſerte, Ariadne abuſée
Erroit, & ſe plaignoit du volage Théſée:
Dans le déſordre affreux de ſes ſens étonnés,
Ses cheveux voltigeoient aux vents abandonnés;
Son déſeſpoir franchit des lieux inacceſſibles,
Et demande Théſée aux ondes inſenſibles.,
Elle reproche au ciel un ſort ſi rigoureux:
Écho ſeule répond à ſes cris douloureux.
Ses yeux fondent en pleurs; les ſanglots & les larmes
A cet aimable objet prêtent de nouveaux charmes;
Et ſe frappant le ſein: que vais-je devenir?
Perfide! tes ſermens n'ont pu te retenir!

Reviens, charmant Théſée, infidele adorable,
Et d'un ſi noir forfait ne te rends point coupable.
Sur le rivage au loin, tout-à-coup on entend
De tambours, de hautbois, un concert éclatant:
De ſa douleur d'abord la frayeur prend la place;
La force l'abandonne, & tout ſon ſang ſe glace.
Les yeux étincelans & les cheveux épars,
Les bacchantes déjà fondent de toutes parts:
Les ſatyres légers les ſuivent hors d'haleine,
Et forment une danſe auprès du vieux Silène.
Sur un ſuperbe char, par des tigres entraîné,
Bacchus paroît enfin, de pampres couronné:
Ariadne pâlit, & veut prendre la fuite.
Où ſuis-je? Dieux cruels! où m'avez-vous réduite?
Cria-t-elle. Arrêtez: où voulez-vous courir?
Répond le Dieu charmé; je viens vous ſecourir.
Ariadne, arrêtez! vous n'avez rien à craindre:
Heureuſe en vos malheurs, ceſſez de vous en plaindre;
Bacchus eſt votre époux: montez au rang des Dieux:
Soyez un nouvel aſtre, & brillez dans les cieux.
Il dit: & de ſon char deſcendant avec grace,
Pour la mieux raſſurer, tendrement il l'embraſſe.
Ce vainqueur ne ſuit plus que ſes deſirs preſſans:
Elle réſiſte en vain, les Dieux ſont tout-puiſſans.
Les faunes à grands cris en marquent la journée:
Les nymphes par leurs chants appellent l'Hymenée:
C'eſt ainſi qu'Ariadne & le Dieu des buveurs,
D'un amour plus heureux goûterent les faveurs.
Lors donc qu'en belle humeur près de votre maîtreſſe,
A table vous craindrez une vapeur traîtreſſe,
Priez le Dieu du vin de bannir de vos ſens

Les vertiges fumeux, les troubles indécens.
Sous des traits délicats déguifez vos fleurettes,
Votre amante agréra ces offrandes fecrettes:
Les plus ardens defirs font écrits dans les yeux;
Le filence eft fouvent ce qui parle le mieux.
Mais bientôt auprès d'elle, en aimable convive,
Rappellez l'allégreffe, & la rendez plus vive.
Avez-vous de la voix? que par les plus doux fons
Vos fentimens cachés foient peints dans vos chan-
fons.
Déployez les talens par où vous pouvez plaire;
Ce qui fait la flatter n'eft jamais fans falaire.
En vous chargeant du foin de lui verfer du vin,
Tâchez de lui ferrer adroitement la main:
Sur fon verre portant une lèvre empreffée,
Montrez-vous curieux d'y ravir fa penfée.
Le vin a des attraits; foyez fage en buvant;
Lorfque le plaifir guide, on s'écarte fouvent.
La plus jufte cenfure eft forcée à fe taire,
Tant que de la raifon le flambeau vous éclaire.
Fuyez avec horreur ces bachiques procès,
Et ces débats honteux qu'enfantent les excès.
Eurition trouva fa perte dans l'ivreffe;
A table on ne doit voir que jeux & qu'allégreffe.
L'ivreffe véritable eft nuifible à vos feux:
Celle que vous feindrez fecondera vos vœux.
Quand d'un faux embarras votre langue bégaie,
Que votre efprit badin plus librement s'égaie,
Faites que l'on s'en prenne au vin plutôt qu'à vous:
Jurez-lui que des Dieux le fort feroit moins doux,
Si, cette même nuit, vos deux ames mourantes,
Sur vos lèvres en feu fe rencontroient errantes.
Peignez au naturel ces funeftes inftans.

Se leve-t-on de table? Approchez, il est tems.
Dans l'ombre de la nuit, la foule favorise,
D'un amant courageux, la plus vive entreprise;
Du pied touchez le sien; qu'au feu de vos desirs
S'allume dans son cœur l'avant-goût des plaisirs;
Et, rejettant alors une pudeur timide,
Parlez, pressez, suivez le transport qui vous guide;
Vénus & la fortune aiment les gens hardis:
Aux lâches leurs faveurs sont des biens interdits.
A gagner son époux, appliquez votre étude;
Qu'il vous puisse en tout tems voir sans inquiétude:
Dût-il tout son respect à votre dignité,
Par vos soins prévenans flattez sa vanité.
Que rien pour lui n'échappe à votre complaisance;
Plein de discrétion, respectez sa présence;
En écartant de lui tous les soupçons jaloux,
La plus feinte amitié fait assurer vos coups.
Un usage applaudi, mais non exempt de crimes,
N'accrèdite que trop ces perfides maximes;
Et ma muse, à regret, obéit à la loi,
Qu'en des sujets pareils m'impose mon emploi.
N'espérez pas qu'en vous je verse l'éloquence;
Aimez, & vos discours ont assez d'éloquence:
Que les yeux soient amans, si le cœur ne l'est pas.
D'une femme crédule exaltez les appas:
Pour la persuader mettez tout en usage:
Vous serez bientôt cru; le plus affreux visage
Se fait de sa laideur des portraits gracieux;
Toute femme, en un mot, est aimable à ses yeux.
Mais en feignant d'aimer, le fourbe souvent aime;
Celui qui trahissoit, vient se trahir lui-même.
Belles, prêtez l'oreille à son discours flatteur;
En véritable amant se change l'imposteur.

Comme en courant toujours l'onde étend ses rivages,
L'esprit insinuant, par de secrets ravages,
Sait sourdement des cœurs miner la liberté;
La louange est l'écueil qui brise la fierté.
Dans ses attraits chéris se plaît la plus sévere,
Et la plus sage veut qu'on l'aime & la révère.
Pallas même & Junon ne purent pardonner
Au berger, qui jadis osa les condamner.
Le paon que vous louez, rouant avec a iresse,
De sa plume admirée étale la richesse:
Vos regards détournés le font fuir interdit.
Sous la main qui le flatte, un coursier s'applaudit;
Fier de ses nobles crins, il se poste avec grace,
Et prend de sa beauté sa généreuse audace.
Promettez volontiers, c'est le droit des amans:
Du nom sacré des Dieux confirmez vos sermens.
Jupiter dans le Ciel sourit à vos parjures:
Par son ordre les vents emportent ces injures;
En jurant par le Stix ce Dieu trompoit Junon,
Et pour tromper de même, il nous prête ce nom.
Il est des Dieux sans doute, & nous devons le croire;
Ces Dieux, dans tous les tems, sont jaloux de leur gloire.
Que sans cesse l'encens fume sur leurs autels;
Le repos n'endort point ces heureux immortels.
Leur majesté terrible en tous lieux est présente;
Craignons-les, & menons une vie innocente;
Justes & bienfaisans envers tous les humains,
Que dans le sang jamais nous ne trempions nos mains.
Mais on est vertueux même en manquant aux belles;

Il nous feroit honteux de leur être fidelles:
C'eft un peuple léger, fans foi, fans équité;
Comme lui renonçons à ce qu'il a quitté.
On conte que l'Égypte a d'une féchereffe
Souffert pendant neuf ans la fureur vengereffe:
Trafon dit au tyran, que pour calmer les Dieux,
Le fang d'un étranger devoit purger ces lieux.
Eh bien! dit Bufiris, tu feras la victime;
Pour finir nos malheurs, ta mort eft légitime.
Phalaris fit brûler dans un taureau d'airain
Celui qui, pour le fondre, avoit prêté fa main.
Louons ces châtimens, l'équité doit paroître,
A punir le méchant, par le mal qu'il fit naître.
Du beau fexe parjure égalons les forfaits:
Qu'il gémiffe à fon tour des maux qu'il nous a faits.
Pour vaincre mieux encor, ayez recours aux larmes.
Un cœur de diamant fe rendroit à leurs charmes;
Quand vos efforts preffans pourront l'effaroucher,
L'infenfible à vos pleurs fe laiffera toucher.
Mais fi de vous leurs cours ne vouloit point dépendre,
Imitez-les du moins, & feignez d'en répandre.
A vos douceurs mêlez le plus tendre baiser:
Par fon humide ardeur vous faurez l'embrâfer.
Vous le refufe-t-elle? Il faut toujours le prendre;
Elle fe plaint peut-être, & feint de s'en défendre;
Sa fierté ne voudroit céder qu'en combattant:
Point d'effort qui la bleffe, ou qui foit rebutant;
Un larcin trop groffier peut vous être funefte;
Peut-on prendre un baifer, fans prendre auffi le refte?
La perte du bonheur, qu'on laiffe évanouir,
Rend indigne du bien dont on pouvoit jouir.

C'eſt à ſa lâcheté qu'il faut que l'on s'en prenne;
La pudeur qu'on allégue eſt une excuſe vaine:
De votre violence elle attend ſes plaiſirs,
Et veut être forcée à ſuivre ſes deſirs.
L'Amante que Vénus au pillage abandonne,
Contente du voleur, aiſément lui pardonne.
Sa méchanceté même eſt pour elle un bienfait:
Que ſon cœur au contraire eſt bien peu ſatisfait,
Malgré cet air joyeux qu'elle lui fait paroître,
Quand elle eſt reſpectée, ayant pu ne pas l'être.
Phébé fut enlevée, auſſi bien que ſa ſœur;
Et l'une ainſi que l'autre aima ſon raviſſeur.
De tout brave aſſaillant la victoire eſt amie;
Achille à ſa valeur ſoumit Déïdamie.
Auprès du mont Ida, le jugement rendu
Avoit reçu le prix de Vénus attendu.
Du Prince de Phrygie, Hélene étoit la proie,
Et l'arrêt du deſtin déjà menaçoit Troie.
Tous les rois promettoient de venger ſon époux;
A la honte d'un ſeul, ils s'intéreſſent tous.
Achille, déguiſé ſous un habit de femme,
Aux yeux de tous les Grecs eût paſſé pour infâme.
Mais d'une mere en pleurs, il dut ſuivre la loi:
Quoi donc, jeune héros, eſt-ce là votre emploi ?
Dans de ſi nobles mains, faut-il qu'un fuſeau ſerve
Prenez dans un autre art les leçons de Minerve:
Changez cette corbeille en peſant bouclier:
Hector, le grand Hector, ſous vos coups doit plier.
Dans le même palais, une jeune princeſſe
De ſa fauſſe compagne engagea la tendreſſe
Et connut ce héros aux traits de ſa vigueur.
Que pouvoit contre Achille une vaine rigueur
La belle veut paroître aimer ſa réſiſtance;

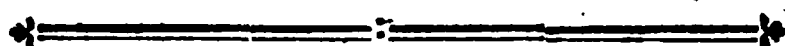
Les combats font toujours triompher la conftance.
Mais qu'on voit peu durer un bonheur fi charmant !
Déïdamie en vain veut céler fon amant :
De tout ce qu'offre Ulyffe, il ne prend que les armes,
Et court chercher la gloire au milieu des alarmes.
Trop d'ardeur dans la femme avilit fes appas ;
La pudeur à fes feux défend le premier pas.
Celui qui d'elle attend une honteufe avance,
Fait de fa vanité détefter l'infolence.
Commencez le premier, adreffez-lui vos vœux :
Que fa douceur réponde à vos tendres aveux :
Priez pour réuffir ; elle veut qu'on la prie :
Par vos refpects fon ame eft fans peine attendrie.
L'amour le plus foumis n'a rien d'humiliant ;
Jupiter prend lui-même un ton de fuppliant.
Ses foupirs ont touché les beautés les plus fieres :
Aucune n'a, dit-on, rejetté fes prieres.
Si vos refpects pourtant enfloient trop fa fierté,
Ceffez ; par vos froideurs piquez fa vanité.
L'offre d'un bien dégoûte, & le refus attire ;
Afin qu'on le rappelle, un amant fe retire.
Que l'efpoir des faveurs, banni de vos difcours,
Sous le nom d'amitié déguife vos amours ;
Ce fecret a fouvent fait naître la tendreffe ;
Telle qui vous bravoit, fe rend à cette adreffe ;
Sans qu'elle y penfe arrive un heureux changement,
Et l'ami prend enfin le rôle de l'amant.
Dans le teint rembruni de celui qui navigue,
La mer & le foleil décrivent fa fatigue ;
Le laboureur ardent au fort de la chaleur,
Le vigneron peut-il conferver fa couleur ?
Dans un athlete illuftre aux jeux qu'aimoit Hercule,
La blancheur de la peau paroîtroit ridicule.

Que tout amant ſoit pâle; une triſte langueur
A ſouvent d'une ingrate adouci la rigueur.
Daphnis décoloré languiſſoit pour Naïce:
Orion dans les bois expiroit pour Lirice.
Un viſage défait, certain air négligé
Dépoſent en faveur d'un amant outragé:
Les veilles de la nuit, les amoureuſes peines,
Ne maigriſſent que trop un homme dans les chaînes:
Que chacun, vous voyant, diſe: *Il eſt amoureux*.
Excitez la pitié, pour devenir heureux.
Écoutez, ô Romains! mes avis & mes plaintes.
Le nom d'ami, la foi, ne ſont plus que des feintes;
Rien n'eſt ſacré pour vous: non, il n'eſt plus permis
De dévoiler ſon ame à ſes plus chers amis.
De celle qui vous plaît, leur peignez-vous la grace?
Ils ſongent dans l'inſtant à remplir votre place.
Pirithoüs, Pilade & Patrocle, autrefois
Ont ſu de l'amitié reſpecter mieux les loix;
Près des plus beaux objets leur probité farouche,
De leurs amis abſens n'a pas ſouillé la couche.
Ces exemples fameux ſont des ſiecles paſſés.
Dans ce ſiecle tout ſuit des chemins oppoſés:
Avant que la vertu reprenne ſon empire,
L'amour perdra ſes droits ſur tout ce qui reſpire.
Les plaiſirs criminels ſont les plus grands plaiſirs;
Leur ſel vif & piquant irrite nos deſirs:
D'un bien que nous volons la douceur eſt charmante,
Et du malheur d'autrui notre bonheur s'augmente.
Un amant ne doit point craindre ſon ennemi;
Mais il doit redouter ſon plus fidèle ami.

Un même eſprit n'eſt pas le partage des belles:
Pour plaire à mille objets, mille routes nouvelles.
Dans les climats divers les fruits ſont différens.

Bacchus fur les côteaux fait rougir fes préfens;
On voit dans les vallons les olives pendantes,
Et la plaine jaunit des moiffons abondantes.
Autant qu'en traits divers, nous différons en mœurs:
Le fage s'accommode à toutes les humeurs:
Tel qu'un autre Prothée, il mafque fon vifage;
Suivant le tems, les lieux, la rufe eft en ufage.
Ici, d'un trait fubtil on lance le poifon;
Là, l'avide beauté décore l'hameçon;
Ailleurs, dans des filets on furprend fa fineffe.
Toujours imprudemment fe livre la jeuneffe;
L'âge mûr apperçoit vos rufes de plus loin:
Obfervez donc fur-tout les âges avec foin.
Ne foyez point favant auprès d'une innocente:
Certaine liberté trop vive & trop preffante,
Effarouche un objet encor plein de pudeur.
Sa fimplicité tremble, en voyant tant d'ardeur:
Souvent celle qui craint un cavalier aimable,
Le plus groffier amant fait la rendre traitable.
Qu'en ces lieux, dit l'Amour, un moment de repos,
Pour marquer ma victoire, arbore mes drapeaux.





CHANT SECOND.

Que vos chants redoublés fignalent votre joie:
Dans vos heureux filets j'ai conduit votre proie.
Aux plus doctes écrits préférez mes travaux;
Leur fecours vous promet des triomphes nouveaux:
Semblable à vous, Pâris, dans le fein de la Grece,
Sur la foi de Vénus enleva fa maîtreffe.
Il n'apperçut qu'Hélene, & btava les dangers
D'un peuple d'ennemis fur des bords étrangers.
Jeuneffe, où courez-vous? vos voiles vagabondes
Sont encor le jouet & des vents & des ondes:
Le port que vous cherchez eft éloigné de vous:
De ce qui fuit dépend votre fort le plus doux.
Mon art vous a foumis le cœur de votre belle;
Mon art feul foutiendra votre pouvoir fur elle.
S'il eft beau de dompter de nombreux ennemis,
L'eft-il moins de régner fur leurs cœurs affervis?
Souvent des grands fuccès le fort fait le partage;
Mais l'habileté feule en fixe l'avantage.
  Mere des doux plaifirs, & toi, divine fœur,
Qui du nom de l'amour partages la douceur,
Si jamais j'éprouvai vos bontés fecourables,
En ce hardi projet foyez-moi favorables.
J'entreprends en ce jour d'enfeigner aux amans
L'art de tirer l'amour de fes égaremens.
C'eft un enfant léger, la preuve eft dans fes aîles.
Arrêtons, s'il fe peut, fes courfes infidelles.
Retenu par Minos, Dédale de fes mains
Sut autrefois des airs s'applanir les chemins.

Dès qu'il eut terminé son savant labyrinthe,
Et vu le Minotaure en sa terrible enceinte :
Rendez-moi, disoit-il, à mon pays natal ;
Je me sens approcher de mon terme fatal.
Il est tems, ô grand Roi ! que cet exil finisse,
Qu'a mes aïeux enfin la mort me réunisse.
Si mon âge ne peut trouver grace à vos yeux,
Révoquez pour mon fils ces ordres odieux.
Inutiles efforts ! prieres impuissantes !
Minos est insensible à ces raisons pressantes.
« Que mon art vienne ici, dit-il, à mon secours ;
» C'est à toi, mon esprit, qu'aujourd'hui j'ai recours.
» Mon barbare tyran tient Neptune & la Terre ;
» J'éprouve l'un & l'autre à ma fuite contraire.
» L'air, au moins, est pour nous ; fendons son vaste
» sein :
» Approuvez, Jupiter, ce généreux dessein.
» Je n'attaquerai point votre palais céleste :
» Pour braver un cruel, ce chemin seul me reste.
» Pénétrons les enfers, s'il le faut, à ce prix ;
» L'adversité souvent anime les esprits ».
Qui croiroit qu'un mortel, s'élevant jusqu'aux nues,
Pût s'ouvrir dans les airs des routes inconnues ?
Par des aîles, qu'il fait artistement ranger,
Il se promet bientôt d'en vaincre le danger :
Un fil en maintient l'ordre ; & la cire amolie
Est l'unique ciment qui les forme & les lie.
Sans songer que bientôt il doit en être armé,
De ce travail Icare en jeune homme est charmé.
« Oui, voilà mes vaisseaux ; & ma sage conduite
» Saura loin de ces lieux diriger notre fuite,
» Dit ce pere : partons, & traversons les airs,
» Puisque seuls à nos vœux ces chemins sont ouverts.

» Évite bien, mon fils, & le Bouvier, & l'Ourse;
» Du brûlant Orion éloigne aussi ta course;
» Régle ton vol sur moi, je saurai te guider:
» Du soleil trop voisin, songeons à nous garder;
» La cire couleroit à son approche ardente.
» N'écoute point non plus une crainte imprudente,
» Et ne va point raser ces basses régions,
» Que couvrent des brouillards les sombres légions;
Tiens toujours le milieu; céde à la violence
» Du fougueux Aquilon: imite ma constance ».
Du léger attirail le pere arme son fils,
Lui répete cent fois, mais en vain, ses avis;
Il lui montre à mouvoir cette armure avec regle.
Tel aux plaines des airs on voit s'ébattre un aigle,
Quand, voulant animer leur vol audacieux,
Il ouvre à ses aiglons les vastes champs des cieux.
Nouvel oiseau, Dédale agite ses deux aîles,
S'élance, vole & plane en ces routes nouvelles.
Un côteau s'élevoit sur ce funeste bord,
D'où ces hardis mortels vont prendre leur essor;
Le pere de son fils se fait encor entendre;
Il l'anime, & retient sa course pour l'attendre.
Icare, dans son vol bientôt trop assuré,
Aime à se voir voisin de l'olympe azuré.
Des pêcheurs, les voyant traverser sur leurs têtes,
Laissent d'étonnement leurs lignes déjà prêtes.
Déjà ces deux coursiers avoient franchi Samos:
Derriere eux s'éloignoient Paros, Naxe & Delos;
Sur leur droite déjà disparoissoit Lebinthe;
Quand Icare enhardi brave toute contrainte,
Élevant tout-à-coup son vol ambitieux,
Il fuit loin de son pere, & monte au haut des cieux.
Trop proche du soleil, sa volante machine

De tous côtés se lâche & menace ruine.
Du haut du ciel Icare envisage les mers;
Ses yeux par la frayeur d'un voile sont couverts;
Tout manque; ses bras nuds en vains efforts s'agitent;
Il est sans mouvement, & ses aîles le quittent:
Je tombe! cria-t-il: ô mon pere! arrêtez.
Ses cris sont, avec lui, sous les eaux emportés:
Ce pere infortuné d'abord appelle Icare.
Icare, où te chercher? quel malheur nous sépare?
Il en découvre, hélas! les aîles sur les eaux.
Aux restes de ce fils, rejetté par les flots,
Ce vieillard, en pleurant, donna la sépulture:
Cette mer partagea sa funeste aventure.
Tout roi qu'étoit Minos, & quoi qu'il pût oser,
A l'ouvrage d'un homme il ne put s'opposer:
Et moi, d'un Dieu puissant je veux lier les aîles,
Quoiqu'elles soient en lui des armes naturelles.
Les philtres amoureux & les enchantemens,
Sont des foibles esprits les vains amusemens.
Les herbes, les poisons que composoit Médée,
N'empruntent leur vertu que d'une folle idée:
Loin de flatter l'Amour, ils lui sont en horreur;
Ils troublent la raison, & portent la fureur.
Si de crimes pareils Vénus étoit complice,
Circé dans son palais auroit contraint Ulysse;
Le vrai mérite seul a le droit de charmer:
Tout effort criminel ne peut vous faire aimer.
Le secret sûr de plaire est de se rendre aimable:
Ce qui ne luit qu'aux yeux, est le moins estimable.
Pour fixer la beauté que votre cœur chérit,
Aux agrémens du corps joignez ceux de l'esprit.
Les attraits passent vîte, ils sont un bien fragile;

Le tems l'emporte, & fuit comme un voleur agile.
Demain, malgré vos foins, les plus brillantes fleurs
Verront ternir l'éclat de leurs vives couleurs;
De la rofe, en nos champs, l'épine feule refte.
L'âge ainfi fait en nous un ravage funefte:
Les rides vont dans peu nous fillonner le front;
Sous ces glaçons pefans nos cheveux blanchiront.
Formez-vous par l'efprit une beauté durable;
L'efprit jufqu'au tombeau rend un homme agréable.
Que, dès vos jeunes ans, les beaux arts cultivés
Vous parent des lauriers aux favans réfervés:
Des tréfors de la Grece enrichiffez vos veilles:
L'éloquence en leurs fonds va puifer fes merveilles.
Ulyffe en tous fes traits n'eut, dit-on, rien de beau:
N'a-t-il pas de l'amour allumé le flambeau?
Ses talens enchanteurs, par leur flatteufe adreffe,
Des Nymphes de la mer ont furpris la tendreffe;
Calypfo condamnoit fon départ propofé:
Neptune eft, difoit-elle, à vos vœux oppofé.
Ah! que n'inventa point fa crainte ingénieufe!
Que de fois fa douleur, fauffement curieufe,
Veut d'Ilion encore entendre les malheurs?
Ce prince les retrace avec d'autres couleurs.
Sur le rivage affife, un jour cette Déeffe
Veut favoir les exploits des héros de la Grece:
D'un rofeau, qu'il tenoit dans fa main par hafard,
Ulyffe forme un fiege, il le trace avec art.
Là, dit-il, étoit Troye; il en peint les murailles:
Voici le Simoïs, qu'ont rougi cent batailles;
Les tentes de Rhéfus occupoient ces quartiers;
C'eft là que, dans la nuit, j'enlevai fes courfiers.
Pergame ainfi tracée, un flot vient, & l'efface;
De Rhéfus, de fon camp on ne voit plus la trace:

Crains, lui dit Calypso, ce terrible élément;
Vois quels noms sa fureur détruit en un moment!
Loin de vous prévaloir d'une aimable figure,
Ajoutez à son prix un agrément qui dure:
L'adroite complaisance engage les esprits;
On n'a pour un brutal que haine & que mépris.
Le loup & le milan, qui n'aiment que la guerre,
Ne peuvent s'assurer d'asyle sur la terre:
Le rossignol tranquille exhale ses doux sons,
Et la fauvette en paix couve dans les buissons.
Point d'aigreur, de débats, ni de tristes ruptures;
L'amour dans la douceur trouve sa nourriture.
La femme & le mari, dans leurs aigres accès,
Se chassent tour-à-tour, sont toujours en procès;
L'hymen fut de tout tems suivi de la querelle;
Toute épouse, pour dot, vous l'apporte avec elle.
Auprès d'une maîtresse, amans, agissez mieux:
Ne lui parlez jamais que d'un ton gracieux.
Ce n'est point une loi qui vous unit ensemble;
Par des liens secrets l'amour seul vous rassemble:
Qu'un abord caressant, que de propos chéris
N'annoncent avec vous que les jeux & les ris.
Je ne viens point au riche offrir un vain précepte,
Sa libéralité du grand nombre l'excepte.
Quiconque peut donner, a tout esprit en soi:
Je lui céde; un tel homme en fait bien plus que moi.
J'étois pauvre en aimant; j'enseigne mes semblables
Mes présens se faisoient en discours agréables.
Pauvre, aimez sagement; ne parlez qu'à propos;
Plus souple que le riche, endurez en repos.
Je m'en souviens encor: un jour, dans ma colere,
J'arrachai les cheveux de qui m'avoit su plaire;
Que ce transport fatal me coûta de soupirs!

Que ce malheureux jour m'enleva de plaifirs !
Son voile déchiré fut, dit-on, mon ouvrage ;
J'en doutois ; mais ma bourfe en répara l'outrage.
N'allez point follement ainfi vous irriter ;
En ce point feulement gardez de m'imiter.
Avec fincérité votre maître s'accufe ;
Ma franchife aux jaloux ne laiffe plus d'excufe.
Contre nos ennemis aiguifons tous nos traits ;
Mais offrons au beau fexe une éternelle paix :
Par les plus doux plaifirs, les jeux, les ris folâtres,
N'apportons à fes pieds que des vœux idôlâtres.
L'infenfible à vos vœux répond par des froideurs,
Souffrez ; vous la verrez partager vos ardeurs.
Une branche languit, votre main la redreffe :
La force vous fert moins que les foins & l'adreffe.
Le nageur fend les eaux en leur obéiffant,
Et perd contre leurs cours un effort impuiffant.
La douceur apprivoife, & l'ours, & la panthere ;
Le fier taureau dompté va labourer la terre.
L'implacable Atalante égorgeoit fes amans ;
Mais un amour vengeur eut auffi fes momens.
Mélanion, pleurant fa trifte deftinée,
De fa nymphe accufoit la rigueur obftinée :
Par fon ordre, il portoit fes filets fur fon dos,
Dans le fang des lions teignoit fes javelots :
En fe livrant lui-même aux foibles traits d'Ilée,
Il vit enfin la mort tant de fois appellée.
Mon art n'ordonne point de parcourir les bois,
Ni fous un tel fardeau de fe mettre aux abois.
Pour finir vos malheurs, ne ceffez point de vivre.
Ma plus dure leçon eft agréable à fuivre.
Soyez à votre reine un fujet dépendant ;
Cédez-lui ; la victoire eft à vous, en cédant.

Elle

Elle approuve, approuvez; blâmez quand elle blâme:
Que de vos sentimens le sien devienne l'ame.
Riez quand elle rit: pleure-t-elle? pleurez;
Ses beaux yeux sont pour vous des guides assurés.
Dans le jeu finement s'exprime la tendresse;
L'amant n'y doit jamais chagriner sa maîtresse.
Toute perte est sensible; & sans autre intérêt,
Le sort peu favorable à tout vaincu déplaît.
Perdez donc noblement; & sauvant l'apparence,
D'un gain sacrifié montrez quelque espérance.
Certains soins obligeans sur elle ont tout pouvoir;
Sans honte, vous pouvez lui tenir son miroir.
Celui qui de Junon sut fléchir la colere,
Et qui porta le ciel, aujourd'hui son salaire,
Alcide près d'Omphale, en un palais caché,
A tourner un fuseau fut long-tems attaché;
Ce héros d'une belle a reconnu l'empire.
A de plus grands honneurs quel téméraire aspire?
Peut-on craindre en suivant un modele aussi beau?
Comptez-vous rencontrer votre amante au barreau?
Devancez le moment fixé par elle-même;
Soyez, pour la quitter, d'une lenteur extrême;
Elle parle, volez à son commandement;
L'amour est offensé de tout retardement.
Au sortir d'un souper, vous la menez chez elle?
Rendez-lui les devoirs d'un esclave fidelle.
On est à la campagne; on vous fait avertir:
Vous manquez de voiture, il faut toujours partir;
Dans le chemin prenez pour guide la tendresse.
Vénus, dans ses sujets, méprise la paresse;
Traversez dans l'été les plus brûlans climats;
Affrontez dans l'hiver la grêle & les frimats.
L'amour veut du courage; & semblable à Bellone,

De ſes evploits. comme elle, il émeut, il étonne.
Quittez ſes bataillons, vous, dont la lâcheté
Craint & fuit un honneur par la peine acheté.
Ses ſoldats accablés de veilles éternelles,
Dans ſon camp douloureux ſervent de ſentinelles;
Il n'appartient qu'aux cœurs ennemis du repos,
De ſe charger du ſoin de ſes heureux drapeaux.
Des plus preſſans dangers fût-elle environnée,
Leur valeur en revient de myrtes couronnée.
Des torrens, qui ſur vous fondent du haut des airs,
Vous replongent ſouvent dans l'horreur des hivers.
Jadis Admete a vu le Dieu de la lumiere
Habiter ſous le toît d'une ſimple chaumiere;
Et comme un vil berger, ſur de triſtes côteaux,
Pendant l'été brûlant conduire ſes troupeaux.
Ce qu'a fait Apollon, peut-il vous faire honte?
Eſt-il rien, quand il veut, qu'un amant ne ſurmonte?
Dépouillez tout l'orgueil d'un fade & vain honneur,
Vous, qui dans vos amours fixez votre bonheur.
Celle que vous aimez vous interdit ſa vue;
De la voir librement l'eſpérance eſt perdue;
Qu'un paſſage ſecret ſoit la nuit haſardé,
Et le mur le plus haut par vous eſcaladé:
En voyant les dangers où ſon amant s'expoſe,
Elle s'applaudira de s'en trouver la cauſe.
Il n'eſt pour votre amour d'exploits plus glorieux,
Ni de garant plus sûr du pouvoir de ſes yeux.
Léandre ne bravoit les flots & la tourmente,
Que pour mieux s'aſſurer du cœur de ſon amante.
Rendez à vous ſervir ſes eſclaves zélés;
Qu'ils ſoient avec douceur par leurs noms appellés:
Des ſuivantes ſur-tout diſtinguez les premieres;
Aux careſſes joignez quelquefois les prieres.

Amans, ne craignez point de vous humilier;
Par de foibles présens vous pouvez les lier.
Payez plus largement celle qu'un maître austere
A surprise employant pour vous son ministere.
Bientôt vous les verrez tous, devenus discrets,
Épouser chaudement vos tendres intérêts.
Loin de vous appauvrir, pour gagner votre belle,
Que vos dons les plus chers soient d'une bagatelle.
Sous leurs heureux trésors se courbent les rameaux;
Pour elle choisissez leurs présens les plus beaux.
Quoiqu'au marché l'argent vous en ait rendu maître,
Dites qu'en vos jardins vous les avez vu naître:
Un bouquet, une fleur, lui fera votre cour.
Voilà les messagers que veut avoir l'Amour;
D'un souvenir flatteur ils ont en eux le gage:
La belle avec plaisir entendra leur langage.
Apollon de nos jours voit braver son talent;
N'importe, essayez-vous à faire un vers galant.
Vos chants seront loués; mais on veut des largesses
Du riche impertinent on aime les richesses.
C'est-là le siecle d'or; à l'or tout rend honneur;
Le plus rustique amant trouve le vrai bonheur.
Que le divin Homere à Rome se transporte;
S'il n'offre que sa muse, Homere est à la porte.
On voit par les beaux arts des femmes s'illustrer;
Mais peu d'un tel honneur ont droit de se titrer:
Dans un nombre plus grand réside l'ignorance;
On n'en prétend pas moins au nom de la science.
Sans peser leur mérite, offrez-lui vos chansons;
Et, lecteur gracieux, relevez-en les sons.
Peut-être en verrez-vous votre amante plus vaine,
Mettre au rang des présens les fruits de votre veine.
Ce que vous préparez pour votre utilité,

Tâchez qu'à sa demande il soit exécuté.
Un esclave attendoit sa liberté promise;
Né l'en faites jouir que par son entremise.
A d'autres, par bonté, vous vouliez pardonner;
Que sa protection vienne vous l'ordonner.
Qu'elle vous doive enfin votre propre avantage;
La gloire d'obéir devient votre partage;
Celle de commander, flattant tout bas son cœur,
Lui fait, par vanité, reconnoître un vainqueur.
Pour allumer en elle une flamme adorable,
Qu'une amante se croie à vos yeux adorable.
Vient-elle se montrer dans ses brillans atours?
Dites que leur éclat fait naître les amours.
Est-elle négligée? elle en est plus touchante.
Tel que soit un habit, que son goût vous enchante.
Tout lui sied, selon vous; mais l'or, les diamans,
Sont à vos yeux charmés ses moindres ornemens.
En tout tems jurez-lui qu'aux dons de la nature
Elle devra toujours sa plus riche parure.
S'est-elle fait friser? l'amour dans ses cheveux
Sur un trône ondoyant vient enlever vos vœux.
Elle chante? admirez; plaignez-vous, d'un air tendre,
De voir trop tôt finir le bonheur de l'entendre.
Quand sur certains plaisirs s'échappent vos discours,
Aux transports les plus vifs donnez un libre cours;
Fût-elle une Méduse intraitable & sauvage,
Vous saurez l'adoucir par ce tendre langage.
Si vous dissimulez, faites-le finement;
Vous perdez vos douceurs, quand votre air les dément.
La ruse enveloppée utilement s'emploie,
Et l'artifice nuit d'abord qu'il se déploie;

Le fourbe démasqué, d'une indigne rougeur
Se voit couvrir le front par un mépris vengeur.
Quand à sa fin prochaine on voit frapper l'automne;
Quant Bacchus joint ses dons aux présens de Pomone,
Le froid alors au chaud livre un douteux combat;
Sous leurs coups opposés la langueur nous abat.
Si d'un air corrompu le trait malin la blesse,
Et qu'un lit douloureux soutienne sa foiblesse,
Qu'en vous l'amour actif lui montre son amant:
Semez, si vous voulez moissonner pleinement.
Loin qu'un triste dégoût vous éloigne, ou vous lasse,
Tout ce qu'elle permet, que votre main le fasse:
A ses yeux attentifs laissez couler vos pleurs;
Dans tous vos mouvemens exprimez vos douleurs;
Sans fin formez des vœux; toujours en sa présence
Que vos rêves contés flattent son espérance.
Hâtez avant leurs tems les soins religieux,
Qui savent dissiper un air contagieux.
Tels services rendus sont payés avec joie;
De la félicité leur prix ouvre la voie.
Que trop d'empressement n'aille point vous trahir;
Un soin disgracieux peut vous faire haïr.
Loin de lui présenter, d'une main rebutante,
D'une amere boisson la coupe dégoûtante,
Laissez à vos rivaux ce chagrinant emploi.
Dans ce qui plaît l'Amour a renfermé sa loi.
Le zéphyr, qui nous sert à quitter le rivage,
Est d'un foible secours dans un lointain voyage;
Et lorsqu'en pleine mer nous avons à courir,
C'est à des vents plus forts qu'il nous faut recourir.
L'amour de sa foiblesse en naissant se défie;
Mais le moindre aliment dans peu le fortifie.
L'on caressoit petit cet effrayant taureau;

Et ce chêne touffu fut un foible rameau:
Un fleuve roule à peine en fes naiffantes ondes;
C'eft à fon cours qu'il doit fes richeffes profondes.
De l'habitude ainfi s'augmente le pouvoir.
Que votre belle donc s'accoutume à vous voir:
Vos efforts affidus vous ouvriront fon ame,
Et fes refus laffés allumeront fa flamme.
Dans les momens permis, préfentez-vous toujours;
Employez à la fuivre, & les nuits, & les jours:
Dès que votre victoire aura ferré fes chaînes,
Votre abfence en fon cœur fera paffer vos peines.
Sagement donnez-lui quelque tranquillité;
Le repos de nos champs fait la fertilité;
La pluie abreuve mieux une terre altérée.
Philis n'éprouve encor qu'une ardeur modérée,
Tant que Démophoon eft préfent à fes yeux;
Il allume en partant fes tranfports furieux.
Par fon éloignement, l'ingénieux Ulyffe
De fa chafte moitié fait durer le fupplice.
Laodamie en pleurs court après fon amant.
Mais d'une abfence utile abrégez le moment:
Le tems chaffe bientôt les douleurs qui nous preffent:
Trop éloignés de nous, les amours difparoiffent,
Et leur fuite fait place à des amours nouveaux.
Imiter Menelas, c'eft fervir fes rivaux:
Cet imprudent s'abfente; Hélene fe défole;
Mais un hôte amoureux auffi-tôt la confole.
Quel eft d'un tel époux l'étrange aveuglement!
Sa femme à fon palais refte avec fon amant.
A ce départ, croit-il que la raifon confente?
C'eft remettre au vautour la colombe innocente:
Ton injufte colere éleve en vain fes cris.
Tu ferois, Menelas, tout ce que fait Pâris.

C'eſt ta facilité qui leur dit d'entreprendre;
A tes conſeils ſecrets ils ne ſont que ſe rendre:
Accuſe-toi; tous deux à mon ſens ſont abſous,
De s'être ainſi vengés d'un ſi commode époux.
Un léopard bleſſé, dont la dent menaçante
Écarte d'ennemis une troupe aboyante;
La lionne allaitant ſes lionceaux naiſſans;
Le ſerpent, que ſous l'herbe ont heurté des paſſans,
Sont moins à redouter, dans l'effort de leur rage,
Qu'une amante ſenſible au douloureux outrage
Que lui fait un amant de ſa rivale épris.
Ses yeux ſont pleins du feu qui trouble ſes eſprits;
Elle ne garde plus aucune bienſéance,
Et la flamme & le fer ſont peu pour ſa vengeance.
Telle eſt une Ménade, errante dans les bois,
Quand ſon démon l'agite & la met aux abois.
Sur ſes propres enfans une mere cruelle
Se venge des mépris de Jaſon infidelle.
Progné d'un ſang ſi cher étouffe auſſi les cris:
Sur ſa plume à jamais ces monſtres ſont écrits.
C'eſt là ce qui des cœurs rompt la plus forte chaîne,
Et du ſein de l'amour fait élever la haîne.
Tremblez, traîtres amans, & craignez les effets
D'un courroux qui ſe porte au plus noir des forfaits.
Je ne viens point non plus, en cenſeur trop auſtere
Prêcher mal-à-propos la réforme à Cythere,
Ni pour un ſeul objet reſtreindre vos deſirs;
C'eſt d'un frein trop gênant captiver vos plaiſirs.
Qui pourroit vous blâmer, en imitant vos belles?
Suivez dans vos amours la nouveauté comme elles;
Mais cachez-en l'éclat ſous des voiles diſcrets,
Sans faire vanité de vos lauriers ſecrets.
Craignez, s'il eſt connu, qu'un préſent ne révele

Le myftere odieux de votre ardeur nouvelle;
Par des regards jaloux pour n'être point furpris,
Qu'en des lieux différens vos rendez-vous foient pris:
Que vos lettres furtout, en fages confidentes,
Ne paffent qu'en des mains fidelles & prudentes.
En offenfant Vénus, redoutez fon courroux;
Son jufte défefpoir va s'armer contre vous;
Et renvoyant le trait, dont vous l'avez atteinte,
Des mêmes coups bientôt fait naître votre plainte.
Auprès de Clitemneftre Agamemnon content,
La vit brûler pour lui du feu le plus conftant:
Son exemple indifcret la rendit criminelle.
Chaque jour elle apprend quelqu'injure nouvelle:
Chryféïs retenue annonçoit fes malheurs;
Bryféïs enlevée aigriffoit fes douleurs.
La feule renommée avoit rempli la terre
Des démêlés honteux qui prolongeoient la guerre:
Mais Caffandre à la fin venant bleffer fes yeux,
Ne confirma que trop ces récits odieux.
Sur fon volage époux cette reine attentive
Voit tomber ce vainqueur aux pieds de fa captive,
De la rage auffi-tôt la cruelle douceur
Lui fait du plus grand crime approuver la noirceur.
Des feux que vous cachez, s'il fort quelque étincelle,
Niez avec dédain tout ce qui vous décele.
Fuyez dans ces momens un air fimple & flatteur;
Trop de foumiffion démafque un impofteur.
Vous avez de la paix le plus précieux gage,
Il vous fervira mieux que le plus doux langage:
Par vos exploits nouveaux, diffipant fa terreur,
Replongez votre amante en fon aimable erreur.
J'ai vu, pour réveiller les ardeurs amoureufes,

Faire exprimer les sucs des plantes dangereuses;
Ce germe de l'ortie au poivre est ajouté;
Le soufre avec le vin est encor apprêté.
Toutes ces mixtions sont poisons véritables;
Leur secours est sans force, en ces jeux délectables.
Vénus, qui de bienfaits comble ses partisans,
A des efforts pareils refuse ses présens.
Il est pourtant, dit-on, d'innocentes recettes:
La morille & la truffe ont des forces secrettes;
L'œuf ainsi que le miel sert au corps abattu;
Le fruit nouèux du pin n'a pas moins de vertu.
Mais à quoi bon, Amour, chercher tant d'artifices?
Toi seul tu dois servir à tes doux sacrifices.
Si sur de vains sujets je me suis arrêté,
Qu'on ne me blâme point de ma légereté.
Dans ma route je suis différentes étoiles:
Tous les vents tour-à-tour viennent enfler les voiles.
Il est d'ingrats objets, de qui le tendre amour
N'oseroit espérer le plus juste retour;
L'affreuse jalousie est seule assez puissante,
Pour tirer du sommeil leur ame languissante:
Enivrés quelquefois par la prospérité,
Nous ne saurions goûter notre félicité.
Un brasier sur sa fin n'offre plus de lumiere,
Et de cendre couvert perd sa chaleur premiere;
Le souffle en le touchant saura le ranimer;
Bientôt vous le verrez de nouveau s'enflammer.
Que d'un fidele amant la passion rusée
Rappelle ainsi les feux d'une tendresse usée:
Lorsque de votre belle une froide langueur
Contre vous trop long tems exerce sa rigueur,
Faites naître la crainte en son ame alarmée;
Qu'elle pâlisse au bruit d'une rivale aimée.

Heureux, trois fois heureux, qui peut en ces momens,
Dans un cœur agité causer mille tourmens!
Votre crime vient-il à frapper son oreille?
Aux douleurs de la mort sa douleur est pareille.
Que ne suis-je à tel prix un objet odieux!
Qu'elle arme contre moi ses ongles furieux:
Quand se fixent sur moi des yeux baignés de larmes,
Ah! que tout leur courroux pour les miens a de charmes!
Que son dépit, cherchant en tous lieux à me voir,
Sans moi ne puisse vivre, & veuille le pouvoir.
Mais ne prolongez pas cette heure douloureuse:
La colere affermie en une ame amoureuse,
Y faisant sa demeure, en peut chasser l'amour;
Offrez-lui les douceurs d'un paisible retour:
Tenez-la tendrement en vos bras soupirante;
Dans votre sein ouvert renversez-la pleurante;
Que vos ardens baisers dissipent ses douleurs,
Et que par vous Vénus vienne essuyer ses pleurs.
La paix regne aussi-tôt, & bannit la colere;
Le sceau d'un tel accord a le droit de lui plaire.
C'est dans un doux réduit, ennemi du grand jour,
Que l'aimable concorde établit son séjour.
Elle y foule à ses pieds les armes condamnées.
C'est dans ce lieu charmant que les Graces sont nées.
Deux pigeons, qui voloient dans l'instant aux combats,
S'unissant bec à bec, forment de doux ébats;
Leur murmure confus le fait assez entendre,
Et l'effet suit de près un langage si tendre.

Dans les tems ténébreux du naissant univers,
Une masse enfermoit tous les êtres divers.

La terre, l'eau, le ciel, dans un cahos énorme,
Confondus & mêlés, n'avoient aucune forme.
D'abord le ciel brillant au plus haut se plaça,
L'Océan s'étendit, la terre s'abaissa.
L'ordre venant ensuite animer la nature,
Les hôtes des forêts y prirent leur pâture;
Les oiseaux de leur vol parcoururent les airs,
Et l'on vit les poissons s'élancer dans les mers.
Les humains vagabonds erroient dans les campagnes,
Et sous un arbre épais logeoient sur les montagnes;
Le jonc formoit leur lit, & le gland leur repas;
Méconnus l'un à l'autre, ils couroient au trépas.
L'Amour sut adoucir une humeur si farouche,
Aux deux sexes offrant une commune couche.
On conte, qu'au travers de leur rusticité,
L'un s'approcha de l'autre avec simplicité;
Ils trouverent sans guide un chemin salutaire,
Et la nature seule accomplit son mystere.
Les oiseaux amoureux contentent leurs desirs;
L'humide & froid poisson court aux mêmes plaisirs,
Le cerf entre en fureur pour la biche qu'il aime:
Tout ce qui vit enfin suit cette loi suprême.
  Servez-vous donc, amans, d'un si puissant secours;
Lui seul de vos débats peut arrêter le cours.
Remede plus certain que tous ceux d'Hipocrate;
Il calme une emportée, il fléchit une ingrate.
  Attiré dans ces lieux, au bruit de mes chansons,
Phébus vint de ma lyre interrompre les sons;
Il avoit de lauriers la tête couronnée,
D'un semblable rameau sa main étoit ornée,
« Toi, qui du tendre Amour viens tracer les leçons,
» Dans mon temple, dit-il, conduis tes nourrissons;
» Là, s'offre à leurs regards une juste sentence,

» Dont l'univers entier célebre l'importance :
» Que chacun soit, dit-il, à soi-même connu :
» L'esprit en sa faveur aisément prévenu,
» De l'amour prudemment suit les douces amorces,
» Et dans son vol hardi fait mesurer ses forces.
» Celui que la nature enrichit d'heureux traits,
» Sans affectation peut montrer ses attraits.
» Librement doit s'ouvrir une bouche éloquente,
» Et parer ses discours d'une beauté piquante.
» Qu'une agréable voix aime à chanter souvent,
» Quelquefois un buveur rejouit en buvant;
» Mais qu'un savant jamais, quand il en conte aux
» belles,
» En vain déclamateur ne s'érige auprès d'elles;
» Que jamais, de ses vers fougueux récitateur,
» Un Poëte ne prenne un visage d'Auteur ».
Ainsi parle Apollon; que son avis vous touche :
La vérité toujours s'explique par sa bouche.
Je le répete encore; agissez sagement,
Et vous serez heureux dans votre engagement.
Le sillon ne rend pas toujours avec usure;
Le bon vent à nos vœux rarement se mesure :
Plus de maux que de biens dans l'empire amoureux :
Le sort de ses sujets, est un sort rigoureux.
Autour du mont Hybla voltigent moins d'abeilles,
L'été fait moins rougir de raisins sous les treilles,
Et l'on voit au printems éclore moins de fleurs,
Que l'amour dans son sein n'enferme de douleurs.
Sous le poids de ses fers gémit notre foiblesse;
Dans le fiel sont trempés les traits dont il nous blesse.
L'inhumaine vous fuit quand vous allez la voir;
Vous le savez; feignez de ne le pas savoir.
Sa rigueur vous refuse une faveur promise,
N'en

N'en laiſſez échapper qu'une plainte ſoumiſe.
Un eſclave impoſteur, par d'inſolens rapports,
Vous irrite; calmez vos plus juſtes tranſports:
Que ſoigneux à cacher ſa douleur véhémente,
Dans ſa peine un amant reſpecte ſon amante.
Elle appelle; volez: fuit-elle? éloignez-vous:
Gardez-vous ſur vos pas d'amener les dégoûts.
Ranimez plus encor vos flammes outragées;
Les épines en fleurs dans peu ſeront changées.
Dans ſa grondeuſe humeur ſouffrez juſqu'à ſes coups,
Et dans ce moment même embraſſez ſes genoux.
Sur de foibles ſujets trop long-tems je m'arrête;
A prendre un autre eſſor que ma muſe s'apprête.
J'entreprends de changer un deſtin malheureux:
Le ſuccès aime à ſuivre un effort généreux.
Que votre ame à mes chants ſe livre toute entiere;
Je traite de vos ſoins la plus noble matiere.
De votre heureux rival ne ſoyez point jaloux;
La victoire à coup sûr ſe range auprès de vous.
Fiez-vous à ma voix, comme aux divins oracles;
Ce ſont là de mon art les plus fameux miracles.
La coquette ſourit; ne ſuivez point ſes yeux;
Sur ſes lettres jamais de regards curieux:
En obſervant ſes pas, point d'odieuſe gêne.
Qu'elle aille librement où ſon plaiſir la mene.
Pour leurs femmes on voit de commodes époux,
Dans les bras du ſommeil, ſuivre un parti ſi doux:
Je n'ai pas, j'en conviens, ce bel art en partage;
De mes propres conſeils je perds tout l'avantage.
Moi préſent, à ma belle on donne un rendez-vous!
Et je le ſouffrirois? éclatez, mon courroux.
Un jour, je m'en ſouviens, je punis ma maitreſſe
D'avoir de ſon mari ſouffert une careſſe.

Mon amour va souvent jusqu'à la cruauté;
Ces excès de mes feux ternissent la beauté.
L'époux qui tait l'affront que lui-même il s'attire,
Est encor, selon moi, moins digne de satyre.
La plus sage conduite est de tout ignorer;
Vous-même gardez-vous de la déshonorer.
Que sa fausse pudeur colore son visage;
Les vices déguisés sont d'un aimable usage.
En dévoilant ainsi leurs mysteres secrets,
C'est ouvrir contre vous les sources des regrets.
Deux amans découverts en serrent plus leurs chaînes,
Et leurs plaisirs troublés s'accroissent de leurs peines.
Dans de honteux filets Mars & Vénus surpris,
Jadis de tout l'Olympe ont excité les ris:
Ce Guerrier enchanté de la belle Déesse,
D'un ton de conquérant fit parler sa tendresse;
Ce Dieu plut à Cypris: tel amant dans son cœur
Entre souvent sans peine, & s'en rend le vainqueur:
Ah! que du forgeron la jambe fut raillée!
Que ne dit-elle point de sa vue éraillée!
Aux yeux de son amant ces risibles portraits
D'une grace nouvelle animoient ses attraits.
Dans ses premiers faux pas toute belle est discrette;
Ils cachoient avec soin leur démarche secrette:
Le soleil, qui voit tout, les suit au rendez-vous,
Et fait part au mari de leurs jeux les plus doux.
Qu'au repos du public ton exemple est nuisible!
Pourquoi troubler, Phébus, un commerce paisible?
Vénus de ton silence a de quoi te payer;
Suis plutôt le chemin qu'on a su te frayer.
L'ingénieux Vulcain, follement susceptible,
Environne son lit d'un rets imperceptible;
Et les mains & les yeux sont trompés par son Art.

Pour Lemnos, ce jour même il feint un prompt départ ;
Le guerrier amoureux recommence un doux siege,
Et nos deux combattans se prennent dans le piege.
A sa honte le traître appelle tous les Dieux,
Et présente en vainqueur ce captif à leurs yeux :
Cypris veut vainement couvrir ces beautés nues ;
On voit enfin couler ses larmes retenues :
Malgré ton embarras, dit à Mars un railleur,
Console-toi, ton rôle est ici le meilleur.
Le jaloux se rendant aux raisons de Neptune,
Ouvre à ses prisonniers cette loge importune :
Mars en Crète s'enfuit, & Vénus à Paphos.
Ah ! que tes coups, Vulcain, portent sur eux à faux !
Leur pudeur est restée en ta perfide toile :
Ils sont à découvert, ce qu'ils cachoient d'un voile.
Leur intrigue en public éclate à tes dépens,
Et l'on ne sait que trop combien tu t'en repens.
Vénus à mes avis ajoute sa défense ;
Qui pourroit effacer une si noire offense.
Jamais à vos rivaux ne tendez de filets ;
Ne vous attachez pas à percer leurs secrets.
Quel profane oseroit divulguer ces mystères,
Dont Cérès a voilé ses réglemens sévères ?
Le secret est dans l'homme un mérite éclatant :
Qui devoit le garder, péche en le trahissant.
Sous les avides yeux du malheureux Tantale,
Des mêts les plus exquis un riche apprêt s'étale ;
Mais tout fuit dès qu'il vient pour y porter la main :
L'indiscret méritoit ce tourment inhumain.
Plus jaloux que Cérès, Cupidon nous ordonne
D'étouffer les secrets des fêtes qu'il nous donne.
Vous, qui les révélez, éloignez-vous, mortels ;

Gardez-vous d'approcher de ses sacrés autels.
Son culte ne veut point un ennuyeux sileece;
Mais, d'un bruit scandaleux, il proscrit l'insolence.
L'esprit seul en public peut offrir son encens:
Un voile doit couvrir le tribut de nos sens.
Sous les loix de Vénus chacun de nous s'engage:
Homme & femme, à l'envi, tout parle son langage;
On sait de son pouvoir jusqu'où vont les effets,
Mais par reconnoissance on cache ses bienfaits:
Sa-main, toutes les fois qu'il faut quitter sa robe,
En certains lieux posée, aux regards la dérobe.
La brute devant nous se contente en tous lieux;
La femme, par pudeur, en détourne les yeux.
Un alcove est le champ des luttes amoureuses.
Contre les nudités les loix font rigoureuses;
Si nous ne cherchons point les horreurs de la nuit,
Aussi du trop grand jour le vain éclat nous nuit.
Dans ces siècles heureux du monde en son enfance,
Avant qu'un riche toît nous servît de défense
Contre l'âpre rigueur de la rude saison,
Un chêne nourrissoit, & servoit de maison:
L'homme entroit à l'écart dans les cavernes sombres,
Pour cacher ses plaisirs, des bois cherchoit les ombres.
Quoique grossier, ce peuple, ami de la pudeur,
Se gardoit en plein champ d'assouvir son ardeur.
A nos yeux maintenant on veut rendre célèbres
Jusqu'aux exploits heureux que couvrent les ténebres.
Qu'en revient-il enfin? le plaisir d'en parler.
Un petit-maître accourt pour vous les révéler,
Et vous dit en secret, comme il fait à cent autres:
Celle que vous voyez, elle est encor des nôtres.
Combien en noircit-il de son doigt effronté?
Rien que de faux, souvent dans ce qu'il a conté.

Quelque impudent qu'il ſoit, ce brave qui ſe vante,
Nieroit, s'ils étoient vrais, les crimes qu'il invente,
Il n'eſt point de beauté qui n'ait fait ſon bonheur,
Et dont ſes vains récits ne flétriſſent l'honneur.
Therſite en ſes effets, mais Achille en paroles,
Ce lâche s'applaudit de ſes exploits frivoles.
Va veiller maintenant, va, gardien trop jaloux,
Aux barreaux de ta porte ajouter cent verroux:
Vaine précaution! ſur le nom de ta femme,
Impudemment s'exerce un adultere infame.
Plus ſages, plus prudens dans nos moindres diſcours,
Nous couvrons de la nuit nos plus tendres amours.

Ne critiquez jamais les défauts d'une belle:
Par ces légers égards vous vous aſſurez d'elle.
La taille d'Andromaque avoit peu d'agrément;
Les yeux du ſeul Hector lui trouvoient l'air charmant.
L'amour eſt, en naiſſant, délicat & ſenſible;
Aux jeunes arbriſſeaux zéphyr même eſt nuiſible:
Sous une tendre écorce on les voit chanceler.
Mais devenus plus forts, qui peut les ébranler?
Le tems ôte à nos yeux les taches du viſage;
Et qui déplut d'abord, plaît par un long uſage.
D'un nom plus favorable employez la douceur.
Un teint noir n'eſt que brun: il n'eſt plus de noirceur:
On condamne ſes yeux; Venus les a de même.
Dans ſes cheveux ardens, c'eſt Pallas que l'on aime.
De ſa maigreur choqué ne la critiquez point:
Elle a trop d'épaiſſeur, louez ſon embonpoint.
Qu'elle-même à ſes yeux ſemble ſe méconnoître;
Ne remontez jamais au jour qui l'a vu naître.
Les regards d'un cenſeur ſont toujours inſultans.
Lorſque la belle en tout n'eſt pas dans ſon printems,
Que voulant effacer l'outrage des années,

Ses yeux s'enflammeront d'un éclat tremblottant:
Tel sur l'eau le soleil darde un rayon flottant.
Doux murmures, venez; venez, plaintes pressantes,
Tendres gémissemens, paroles agaçantes.
Que sa vivacité ne vous dévance pas;
Et plus prompt qu'elle aussi, ne hâtez point vos pas.
Au but où vous tendez, il faut vous rendre ensemble:
Que dans le doux instant le bonheur vous assemble.
C'est ainsi qu'on agit, quand on peut librement
Rechercher les douceurs d'un travail si charmant:
Vous craignez des jaloux, pressez plus votre outrage,
Et qu'une ardeur plus vive abrége le voyage.
Dans le port entre enfin mon vaisseau fortuné:
Enfin levons le front de myrthes couronné.
Ce que fut par son art Machaon dans la Grece,
Achille par son bras, Nestor par sa sagesse,
Calchas par sa science, Ajax par ses exploits,
Je le suis en amour par mes nouvelles loix.
Quels éloges de vous ne dois-je point attendre?
Jeunesse, que mon nom par-tout se fasse entendre.
Mes vers vous ont armée: Achille de Vulcain
Reçut, dit-on, jadis une armure d'airain:
Il a su s'en servir pour se couvrir de gloire.
Docile à mes avis, remportez la victoire;
Et que celui de vous à qui mon trait vainqueur
D'une fiere Amazone aura soumis le cœur,
Sur son trophée écrive : *Ovide étoit mon maître.*
Mais quel peuple brillant vois-je à l'instant paroître?
Belles, vous implorez le secours de mes vers:
Les trésors de mon art pour vous vont être ouverts.



CHANT TROISIEME.

ARMONS, brave Amazone, aujourd'hui ta milice,
Qu'elle entre fur tes pas dans l'amoureufe lice;
L'ennemi, qui bravoit tes efcadrons galans,
Va connoître à fon tour tes belliqueux talens:
L'un & l'autre marchez avec d'égales forces;
Que la gloire ait pour vous de femblables amorces.
Le parti protégé par Vénus & fon fils,
Va faire fous fon joug tomber fes ennemis.
Les belles, au combat n'apportant que leurs charmes,
N'auroient pu foutenir les efforts de nos armes;
Un triomphe fi vain, révoltant les efprits,
N'eût attiré fur nous qu'un odieux mépris.
D'un tel foin, dira-t-on, que faut-il qu'on efpere?
C'eft fournir au venin dont s'arme une vipere,
Contre tout le beau fexe, où tend cette rigueur?
Quand du crime une femme a pu braver l'horreur,
La honte n'en eft pas fur toutes répandue:
Une égale juftice à l'innocence eft due.
Si la perfide Hélene & fa cruelle fœur
Ont fur les fils d'Atrée épuifé leur fureur;
Si, jufqu'au bord du Styx, Ériphile en furie
A fait à fon amant fentir fa barbarie:
Fidelle à fon époux, Pénélope à fon tour,
Quatre luftres entiers attendit fon retour:
Pour mieux prouver fa foi, de foi-même homicide,
Dans le tombeau defcend plus d'une Phillacide:
La généreufe Alcefte, en courant à la mort,
De fon fidelle Admette a prolongé le fort:

Evadné par l'amour aux flammes condamnée,
Sur un même bûcher s'unit à Capanée.
La Vertu même eſt femme, & dans ſes ornemens
Fait en nymphe à nos yeux briller ſes agrémens:
Qui ne ſut le pouvoir de ſa beauté ſuprême?
Eſt-il donc étonnant que tout l'univers l'aime?
N'abandonnez jamais la trace de ſes pas,
Beautés, vous lui devez vos plus puiſſans appas:
Mais ſur-tout en public rendez-lui vos hommages;
Que l'on en trace ailleurs les brillantes images.
Ma voix ne peut atteindre à ces hautes leçons;
Les folâtres amours rempliſſent mes chanſons;
Ma ſcience ſe borne à charmer une belle;
Tout mon but eſt de vaincre une fierté rebelle.
L'homme à ſon inconſtance attache un vain honneur;
La femme dans ſon choix fixe mieux ſon bonheur;
Nous-même bien ſouvent la rendons criminelle,
Jaſon devoit brûler d'une flamme éternelle;
L'ingrat trahit Médée, & bravant ſon courroux,
Vint d'un autre à ſes yeux ſe déclarer l'époux.
Seule en un lieu déſert, aux tigres expoſée,
Ariadne appelloit le perfide Théſée:
Philis a vainement parcouru les forêts,
Qui de ſa fin cruelle ont marqué leurs regrets:
L'inſtrument de la mort que Didon s'eſt donnée,
Fut le dernier préſent de ce pieux Enée.
Dans leur ſource aujourd'hui découvrez vos malheurs;
Un amour mal conduit a fait couler vos pleurs;
Vous languiriez, beau ſexe, encor dans l'ignorance;
Sans mon art, périſſoit votre unique eſpérance;
Vénus qui m'apparut, m'ordonna l'autre jour

De vous inftruire auffi des fecrets de l'amour.
« Quel crime a donc commis ma troupe infortunée?
» Dit-elle : eft-ce par toi qu'elle eft abandonnée?
» Crois-moi, conduis plutôt l'un & l'autre foldat,
» Également armé pour l'amoureux combat :
» Tu fais qu'à mon parti t'attache un foible extrême ;
» Son malheur t'intéreffe, & te perdra toi-même.
» En volant au fecours d'un fi cher ennemi,
» Tu dois pour ton bonheur le changer en ami ».
Elle dit : fur fes pas s'embellit la lumière ;
Un doux calme fuccéde à ma frayeur première ;
De fa divinité je demeurai rempli,
Et fon ordre à l'inftant par moi fut accompli.
A mes leçons, beau fexe, ouvrez un cœur docile ;
Vous en ferez fans crime à nos vœux plus facile :
C'eft Vénus qui m'infpire ; apprenez-en les loix,
Et prêtez une oreille attentive à ma voix.
Rappellez-vous fouvent qu'un hiver plein de glace,
Des plus beaux de vos jours viendra prendre la place
Tandis que luit pour vous la faifon des plaifirs,
Sans ceffe apprenez d'elle à fuivre vos defirs.
Vos jours s'écouleront comme une eau fugitive :
Le ruiffeau dans fon cours fuit une pente active,
Il ne reviendra plus fur fes pas déformais,
Et le moment qui paffe eft paffé pour jamais.
Il n'eft rien qui pour vous fixe un bien fi volage :
L'été voit moins de fleurs que le printems de l'âge ;
Ces arbres dépouillés de tous leurs ornemens ;
Ont prêté fous leur ombre un afyle aux Amans.
Vous qu'un farouche orgueil rend maintenant cruelles,
Quel regret vous attend feules dans vos ruelles !
Votre porte expofée aux amoureux complots,

De tendres affiégeans ne craindra plus les flots.
Qu'en peu de jours, hélas ! le plus beau teint s'efface,
Et le corps le mieux fait voit enlever de grace !
Ces cheveux, dont la treffe a tant charmé nos fens,
Sur un front fillonné s'étendent blanchiffans :
Le ferpent dans fa peau dépouille fa vieilleffe ;
Le cerf, quittant fon bois, retrouve fa jeuneffe ;
Vos agrémens perdus, font perdus pour toujours :
Cueillez donc une fleur qui vit fi peu de jours:
Sa beauté va périr, & tomber d'elle-même ;
A fa fraîcheur fuccede un air livide & blême.
Lucine éteint l'éclat des yeux les plus touchans ;
Trop de récolte épuife, & fait vieillir les champs.
Phébé ne rougit point du berger qu'elle adore ;
Et Céphale eft, fans honte, enlevé par l'aurore ;
La fenfible Vénus pleure encore Adonis,
Par leurs fimples penchans leurs cœurs fe font unis.
Mortelles, craignez-vous d'imiter les Déeffes ?
Ayez pour vos Amans d'auffi belles foibleffes.
La plus ample moiffon & des jeux & des ris,
Au champ qui les fait naître, ajoute un nouveau prix.
Mais gardez-vous d'ouvrir la porte à la licence ;
Des vices effrénés je profcris l'infolence;
Fidelles en public aux loix de la pudeur,
Contentez en fecret une amoureufe ardeur.
C'eft en ce lieu, beautés, que laiffant la barriere,
Ma main va des amours vous ouvrir la carriere.
A vos premiers regards offrons l'enchantement,
Que fait naître l'éclat de votre ajuftement.
Des guérets négligés la récolte eft moins riche,
Et Bacchus fe plaît peu fur les côteaux en friche.
Les appas naturels font des préfens des dieux ;
Chacune croit jouir de ce bien précieux :

Combien

Combien n'ont pourtant pas ce qui les rend si vaines!
D'autres beautés en vous sont les fruits de vos peines.
Le soin de la parure enferme tous les traits:
Eussiez-vous de Vénus les plus brillants attraits,
Vous les perdrez bientôt sans ces soins salutaires,
Ils sont de ce qui plaît les vrais dépositaires.
Dans les tems reculés, les farouches humains
A s'embellir, dit-on, n'employoient point leurs mains:
Rome, sortant jadis du sein de la poussiere,
Dans sa simplicité ne fut pas moins grossiere.
Qu'à ces tems vertueux on rende un vain honneur,
Des jours où je suis né je connois le bonheur.
A mon tendre penchant ce siecle est plus conforme:
Que l'or, pour nous servir, se prête à toute forme;
Qu'on transporte à son gré plus d'un mont sourcilleux;
Que par l'art soient taillés des marbres orgueilleux,
Le faux prix de ces biens peut causer de l'envie;
Moi, je suis enchanté d'une plus douce vie:
J'aime à voir nos Romains plus riches, plus puissans
Aux seuls Dieux des plaisirs prodiguer leurs encens.
Le moins superbe éclat de deux pierres pareilles,
Suivant le goût du tems, doit parer vos oreilles;
Que vos habits dans l'or ne soient point enchâssés;
Voulant nous attirer, par-là vous nous chassez:
Plus charmante cent fois que la fiere opulence,
La propreté ravit mon cœur sans violence.
En désordre jamais ne montrez vos cheveux:
Sans la main qui les range, ils n'auroient point nos vœux.
Il est pour vous orner cent choses différentes:
Les plus simples souvent sont les plus apparentes.

Distinguez avec soin ce qui vous sied le mieux;
Et que votre miroir le conseille à vos yeux.
Les superbes tissus, dont brille votre tête,
Vous savent de nos cœurs préparer la conquête :
Que du bon goût sur eux vous consultiez la voix,
Et que l'air du visage en marque l'heureux choix.
Quoiqu'elle soit pour vous un tyran incommode,
Empressez-vous toujours d'obéir à la mode.
Son caprice commande, & ses dernieres loix
Ont droit de vous guider dans vos galans exploits.
Sous un air négligé, des graces naturelles,
Par leur voile enchanteur, font soupirer pour elles.
Leur simple arrangement a bien aussi son art;
Mais il faut qu'il paroisse un effet du hasard.
Beautés, que la nature est pour vous favorable !
La perte de vos biens n'est pas irréparable.
Comme on voit emporter les feuilles par les vents,
Nos cheveux sont en proie aux ravages des ans:
La femme fait changer l'ordre des destinées;
De sa tête blanchie elle ôte les années;
Elle fait par des sucs rajeunir la couleur
De ces tristes débris qui causent sa douleur :
Elle fait, l'or en main réparant ces dommages,
Par des attraits menteurs arrêter nos hommages;
Et fière d'une tresse achetée à nos yeux,
Court d'un air conquérant l'étaler en tous lieux.
Sur le goût des habits, faut-il aussi m'étendre ?
Il est certaine étoffe où l'on ne peut prétendre !
Et la laine, que Tyr a fair rougir deux fois,
Ne doit jamais tenter votre superbe choix.
Belles, sans vous charger de robes précieuses,
Cherchez à moindre prix des couleurs gracieuses.
Quelle est votre fureur, dans vos dégoûts altiers,

Peut-on porter fur foi fes revenus entiers?
La couleur, dont le Ciel nous offre la peinture,
De fon luftre éclatant orne en vous la nature.
Le verd que la mer nomme a-t-il moins d'agrément?
Des Nymphes, je croirois qu'il fait l'habillement.
Le coup d'œil d'un fafran ne plaît pas moins encore;
C'eft fous fes traits dorés que fe montre l'Aurore,
Quand, pour ouvrir le jour dans des champs étoilés,
Elle mene à pas lents fes courfiers attelés.
La douceur que l'on prend à la rofe éclatante,
Offre à tous les regards un charme qui les tente:
Les prés font au printems vêtus de moins de fleurs,
Qu'il n'eft pour vous orner de brillantes couleurs.
Sans donner au hafard, fuyant la fantaifie,
Que celle qui vous fied foit conftamment choifie,
Telle qui de la blonde anime les attraits,
De la brune obfcurcit les plus aimables traits.
  Que de vous l'odorat n'ait jamais à fe plaindre;
Beau fexe, votre abord ne doit pas être à craindre.
Que d'un poil hériffé, la trop rude épaiffeur
De votre peau jamais n'altere la douceur.
Mes leçons ne font pas pour la femme ruftique
Qui vit fur le Caucafe, ou qui boit le caïque.
  Dans de certains détails m'eft-il permis d'entrer?
Un front qui n'eft point net ofe-t-il fe montrer?
Sans honte fur fes dents, une aimable maitreffe
Peut-elle laiffer voir des marques de pareffe?
Dans un fard fecourable on trouve la blancheur,
Le carmin joint aux lys une vive fraicheur,
Mais qu'une main avare en règle le mélange.
Le fourcil en deux arcs artiftement s'arrange.
Que ces mouches fans vie ont de vivacité!
Par leur noir aiguillon l'amour eft excité;

Ces petits aſſaſſins arment la beauté même,
Et leur air agaçant dit : *je veux que l'on m'aime.*
Gardez-vous d'expoſer aux regards des Amans
Les rebutans apprêts de vos faux agrémens.
Quoique de leur menſonge on approuve l'uſage,
En peut-on ſans dégoût voir plâtrer un viſage ?
Ce ſpectacle déplaît, & nous n'aimons pas mieux
Voir alonger des dents que l'on frotte à nos yeux.
Ces ſoins, du tendre amour relevent la puiſſance,
Mais il faut prudemment en voiler l'indécence;
Dans le fard naturel que préſente un ruiſſeau,
La mere des Amours cherche un éclat nouveau.
Lorſque nous vous croyons dans les bras de Morphée,
Travaillez à vous faire un amoureux trophée,
Aux hommes il eſt bon d'en cacher les ſecrets:
Dérobez vos défauts à leurs yeux indiſcrets.
N'eſt-ce donc pas aſſez que je vous trouve belle,
Sans repaître mes yeux de ce qui vous rend telle?
Cherchez ce qui vous plaît ; n'allez pas dédaigner
De donner devant nous vos cheveux à peigner;
J'aime à les voir flotter ſur une gorge aimable :
Jamais, dans ces momens, d'emportement blâmable;
Sous des coups odieux ne faites point trembler
Une main peu fidèle à les bien aſſembler.
Si la tête n'a rien qui nous ſoit agréable,
On ne doit point admettre un témoin redoutable.
Une femme ſurpriſe un jour ne put cacher
Des cheveux étrangers que je vis attacher :
O Dieux ! quel embarras, & quelle fut ſa honte !
J'eus beau la ſoulager par une fuite prompte,
La faute étoit commiſe; il n'eſt, je crois, permis
De faire un tel affront qu'à ſes ſeuls ennemis.
La parfaite beauté triomphe à ſa toilette;

Mais elle ſeule y trouve une gloire complette.
Je n'ai point à former ces Nymphes, dont le nom
Alarmoit autrefois la jalouſe Junon;
Ni celle qu'un époux a tant redemandée,
Et que ſon raviſſeur a conſtamment gardée.
J'inſtruis la femme aimable, & la laide à la fois:
L'une bien plus que l'autre implore ici ma voix.
Les belles ont ſans art ce qui nous charme en elles;
Mais le grand nombre auſſi n'eſt point celui des
belles;
Et celles qui le ſont, ne ſont pas ſans défaut:
De ce qu'on croit parfait, cachez les endroits faux.
Qu'une femme trop grande abaiſſe ſa coiffure,
Et s'accourciſſe encor par une humble chauſſure.
Si la hauteur vous manque, il eſt d'autres détours;
Pour nous en impoſer, élevez vos atours;
Et vous aſſeoir ſouvent eſt une loi préciſe,
De peur qu'étant debout on ne vous croye aſſiſe.
Un peu trop d'embonpoint ſemble offuſquer nos
yeux?
L'ajuſtement ſerré le rendra gracieux.
Celle dont on reprend la taille trop légère,
Doit chercher dans ſa robe une enflure étrangere.
L'art en mille façons vous offre ſon ſecours,
Pour plaire davantage, à tout ayez recours.
La plus aimable femme eſt triſtement changée,
Quand ſon ris nous découvre une dent mal rangée:
La longueur en révolte, ainſi que la noirceur;
Et chaque homme en devient l'implacable cenſeur.
Qui l'auroit jamais cru? Venez apprendre à rire;
Par des charmes ſecrets certain ris nous attire.
Évitez ces grands plis & ces vuides affreux
Que les ris déréglés ſillonnent avec eux.

Par la levre toujours que la dent ombragée
Montre la bouche en deux foiblement partagée;
Ne vous répandez pas en de bruyans éclats;
Des rieuses sans fin nous sommes bientôt las.
Un son doux & léger doit distinguer la femme:
Des sots ricanemens la grimace est infame:
L'une semble pleurer; & l'autre, dans ces sons
Du chantre d'Arcadie, imite les chansons.
Que ne peut l'art? Il montre à pleurer avec grace.
Et des cœurs les plus durs il fond ainsi la glace.
Et coulant à propos, des pleurs obéissans
Souvent tout attendrir, & règnent sur les sens.
La langue quelquefois en badinant grasseie,
Ou d'un air délicat heureusement bégaie.
Telle affectation n'est pas sans agrément;
Vous plairiez moins peut être, en parlant simplement;
Mais fuyez ce défaut, à moins qu'il ne vous serve,
Et même en l'adoptant ayez quelque réserve.
La démarche sur-tout a de quoi nous toucher;
En femme de bon air apprenez à marcher;
Lorsque de ce mérite une femme est pourvue,
Elle enleve les cœurs dès la premiere vue;
Dans sa robe flottante, appellant les zéphyrs,
Elle y semble avec eux renfermer nos desirs.
Marchant en héroïne où la gloire la mène,
L'une éleve son pas, fièrement se promene:
L'autre a peine à former le moindre mouvement;
Son corps est avec art porté nonchalamment;
L'autre précipitant son allure grossiere,
S'annonce avec grand bruit, fait voler la poussière.
Dans tous les mouvemens il est certain milieu,
Tant de hauteur, je crois, n'est pas là dans son lieu;

La molleffe eft choquante, & la dureté bleffe :
Cherchez dans la nature un port plein de nobleffe.
De l'épaule & du fein découvrez-nous les lys;
Vos droits par eux fur nous en font mieux établis.
Vous, de qui la blancheur eft l'éclatant partage,
Gardez-vous d'oublier ce nouvel avantage;
L'afpect de tant d'appas venant à m'embrâfer,
Je voudrois fur leur neige appliquer un baifer.
Autant que la beauté, la voix eft applaudie,
Et très-fouveut l'amour naît de la mélodie.
Les Sirènes jadis, fur la face des eaux,
Aux charmes de leur voix, enchaînoient les vaiffeaux.
Par leurs tendres accens ravi, hors de lui-même,
Ulyffe étoit perdu, fans l'heureux ftratagême,
Qui de fes compagnons faifant autant de fourds,
De leur foible raifon conferva le fecours.
Que le beau fexe au chant s'applique dès l'enfance,
Contre une voix charmante il n'eft point de défenfe;
Sa douceur faifit l'ame, & fes feuls agrémens
Ont fouvent fu fixer de volages amans.
Rappellez-nous tantôt la pompeufe harmonie
De ces airs éclatans qu'enfante Polymnie:
Tantôt de ces couplets qui volent en naiffant,
Lancez d'un ton badin le trait divertiffant.
Au fon des inftrumens, quand votre main les touche,
Eft-il pour réfifter quelque ame affez farouche?
Par l'oreille conduits jufqu'au fond de nos cœurs,
De fi charmans accords s'en rendent les vainqueurs.
Les lions & les ours, au pied du mont Riphée,
S'attendriffoient aux chants que foupiroit Orphée.
Il traînoit après lui les rochers & les bois;
L'enfer lui vit forcer fes inflexibles loix.

Cerbère en le flattant s'abaissa pour l'entendre,
Et Pluton fut touché d'une plainte si tendre.
Aux accords d'Apollon on vit de toutes parts
Des pierres s'assembler, & former des remparts.
Du dauphin attentif la prompte obéissance
De la voix d'Arion a montré la puissance.
Par la lecture enfin cultivant vos esprits,
Des Poëtes fameux distinguez les écrits.
C'est dans leur docte chant que le bon goût réside,
Et qu'avec dignité l'amour galant préside.
N'élevez point trop haut vos débiles clartés
Que les graves Auteurs soient de vous écartés.
Parmi les noms chéris, le mien peut-il paroître?
Prêtez, dira quelqu'un, l'oreille à notre maître:
C'est lui qui de l'Amour vient nous dicter les loix;
Parcourez le récit de mes galans exploits;
Récitez tendrement ces épîtres charmantes,
Où d'un style nouveau s'expriment les amantes.
Muses, pour ces faveurs, dois-je à vous m'adresser?
Non, non, Vénus ici peut seule m'exaucer.
Dans un ballet galant j'aime à voir sur vos traces
Légerement voler les Amours & les Graces,
Quand Bacchus disparoît à la fin du repas,
La danse en tout leur jour fait briller vos appas.
Le bon air qu'elle donne à la jeune Romaine,
Sait de l'Amour sur nous étendre le domaine.
Ouvrez ici vos cœurs à mes pressans avis;
Cupidon les veut voir exactement suivis.
Ne fuyez point du jeu l'amusement aimable,
C'est le lien chéri d'un commerce agréable.
Il chasse des ennuis l'indolente langueur,
Et du jour le plus vuide abrége la longueur:
Quand on sait s'y conduire avec certaine adresse,

C'eft fouvent un chemin qui mene à la tendreffe.
La fcience du jeu vous coûtera le moins;
Vous poffféder vous-même, eft le plus grand des
foins ;
Vrai théatre, où bientôt fur la fcène qui s'ouvre,
Aux yeux des fpectateurs, notre ame fe découvre;
De l'ardente colère éclatent les horreurs,
Et de l'amour du gain les fordides fureurs.
On chicanne, on querelle, on en vient aux injures:
Que d'imprécations, de fermens, de parjures !
L'air rentit au loin des plaintes & des cris.
Les acteurs pleins de rage y femble des profcrits;
En cet affreux état quel objet peut nous plaire?
De ces tranfports fougueux la haine eft le falaire.
Ces heureux paffe-tems, chers enfans du plaifir,
Ne doivent occuper qu'un innocent loifir.
Pendant ces jours fereins, que Flore nous ramene,
Quand fous les arbres verds tout Rome fe promene,
Dans les jardins publics, belles, portez vos pas:
Pour les voir admirer, déployez vos appas:
Ce qui n'eft point connu, n'excite aucune envie;
Tout ce qui vit caché, pour le monde eft fans vie;
La beauté fans témoins ceffe d'être beauté:
Enfevelir la vôtre, eft une cruauté.
Quand Orphée à vos fons céderoit la victoire,
Si votre luth fe tait, que devient votre gloire?
Sans le pinceau d'Apelle, adorable Vénus,
Tes attraits fous les eaux languiroient inconnus.
Quel fruit efpere-t-on cueillir fur le Parnaffe?
Un peu de renommée eft tout ce qu'on amaffe.
Homère vivroit-il, s'il n'eût par fes beaux vers
De rayons immortels éclairé l'Univers?
Danaé feroit-elle aujourd'hui fi connue,

Sans l'éclat précieux de sa fameuse nue?
Sa beauté négligée, en se cachant au jour,
Au milieu des regrets, eût vieilli dans sa tour.
Beau sexe, quittez donc, pour vous rendre visible,
De vos appartemens l'obscurité nuisible.
L'aigle, en les poursuivant, fait la guerre aux oiseaux.
L'hameçon va chercher le poisson sous les eaux.
Vos armes contre nous sont-elles préparées?
Sortez, & vous montrez pompeusement parées;
Vous perdrez rarement le fruit de vos apprêts,
Le hasard conduira quelque Amant dans vos rets.
Que le desir de plaire en tous lieux vous attire;
Où l'on ne la croit point, la perdrix se retire.
Pour que le cerf s'élevé à leurs bruyans abois,
Sans se lasser les chiens font retentir les bois.
Sur un roc enchaîné eût-on cru qu'Andromède
A des maux si pressans pût trouver du remède.
Payez d'un fier dédain la froide passion
De ces fades galans, beaux de profession,
Qui font de leurs cheveux d'orgueilleux étalages,
Qui, plus femmes que vous, sont aussi plus volages.
Ils ne veulent dans l'ame, en vous offrant leurs soins,
Que de leur faux mérite augmenter les témoins;
Et certains de trouver des palmes toujours prêtes,
Ne cherchent qu'à vous voir au rang de leurs conquêtes;
Malgré tout le clinquant de ces vains enchanteurs,
Fuyez avec mépris leurs complimens flatteurs.
O fille de Minos! que votre ame abusée
Craigne l'appas trompeur des sermens de Thésée.
Vainement devant vous atteste-t-il les Dieux:
Ses parjures ailleurs le rendent odieux.

Des mêmes trahiſons Démophoon coupable
A tiſſu de Philis le deſtin déplorable.
Avez-vous éprouvé ſon tendre empreſſement?
Qu'un Amant par degré vienne à l'heureux moment,
Quand vos juſtes ſoupçons accuſent un volage,
A ſe juſtifier qu'une lettre l'engage;
Par le ton qu'il prendra, vous verrez aiſément
S'il feint, ou ſi ſon cœur eſt touché vivement;
Tardez à lui répondre; une légere attente
Pique plus nos deſirs pour le bien qui nous tente;
Gardez-vous de vous rendre avec facilité;
N'ayez dans vos refus aucune dureté;
Qu'il eſpère, & qu'il craigne en écoutant ſa plainte,
L'eſpérance prendra le deſſus de la crainte.
Écrivez d'un air ſimple, & qu'un tour élégant
Banniſſe des grands mots l'éclat trop arrogant.
Il eſt pour vos diſcours des beautés naturelles;
Ne cherchez, en parlant, à plaire que par elles.
Quand un Amant ne peut entendre vos ſecrets,
Quelle honte pour lui! quels ſenſibles regrets!
D'un langage groſſier la laideur eſt énorme,
Et du plus doux objet rend la beauté difforme.
Fidèles en public aux loix de la pudeur,
Cachez à tous les yeux les fruits de votre ardeur;
Que d'un eſclave adroit le prudent miniſtere
De vos billets rendus couvre bien le myſtere.
Ne confiez jamais ces gages précieux
Aux indiſcrettes mains d'un jeune audacieux.
Ce qu'il peut contre vous fait votre inquiétude;
Un danger ſi preſſant vous tient en ſervitude.
J'ai vu plus d'une Amante en proie à ces terreurs,
Du plus affreux état éprouver les horreurs.
Craignez un tel Amant; quelqu'égard qui l'arrête,

La foudre est en ses mains à tomber toujours prête.
Par les plus sages loix, il fut toujours permis
De s'armer à son tour contre ses ennemis.
Pour couvrir vos secrets la ruse est nécessaire;
Changez les traits connus de votre caractere:
De l'Amante quittant le rôle dangereux,
En Amant, tracez-lui vos troubles amoureux;
Sous ce déguisement l'amour n'est pas moins tendre,
Et nul autre que lui ne sauroit vous entendre:
Vous lui pouvez tout dire, & votre passion
A moins à redouter son indiscrétion.
Il est tems de voler par des routes nouvelles,
Et qu'un plus noble effort vienne élever nos aîles.
Le solide agrément fuit les aigres humeurs;
Pour fixer les amours, il faut de douces mœurs.
L'homme est fait pour la paix, & la paix doit lui plaire;
C'est aux ours que convient la farouche colère:
Elle fait bouillonner notre sang furieux,
Et d'un feu menaçant étinceler nos yeux.
En voyant la fureur sur son visage empreinte,
Fuis de moi, dit Pallas, & porte ailleurs la crainte.
Si vous pouviez vous voir dans vos fougueux transports,
A peine de vos sens croiriez-vous les rapports.
Un insolent orgueil en d'autres maux entraîne
L'amour à la douleur doit sa plus belle chaîne.
Sous vos muets dédains expire mon ardeur,
Et ma haine est le prix de vos airs de grandeur.
Regardez tendrement celui qui vous admire;
Payez qui vous sourit d'un gracieux sourire.
Que les plus fins coups d'œil soient de vous entendus,
Et par d'aussi flatteurs dans le moment rendus.

En préludant ainsi, des moindres de ses fleches
L'Amour, d'un trait plus fort, fait bientôt d'autres
breches.
D'une triste beauté l'indolente rigueur
Ne sauroit inspirer qu'une morne langueur,
Ajax a pu trouver sa Tecmesse touchante;
Mais la gaieté nous plaît, & son feu nous enchante.
Andromaque, Tecmesse, en vain m'aimeriez-vous;
Je n'envierai jamais le sort de vos époux.
Qu'on ait chez vous cueilli les fruits de la victoire,
Sans vos enfans témoins, je ne le pourrois croire.
Votre air froid usoit-il de ces mots agaçans,
Dont le charme secret enflamme tous nos sens.

Attachez-vous, beau sexe, à des regles certaines;
Pour modèles prenez les sages capitaines,
Qui chargeant l'un du soin d'un bataillon nombreux,
Font obéir à l'autre un escadron poudreux;
Un autre des drapeaux obtient d'eux la défense;
De nos talens ainsi marquez la différence.
Que les ardeurs du riche en présens se déploient;
Que pour vous les écrits de l'orateur s'emploient:
Nous, qui faisons des vers, n'offrons que nos travaux;
Leur prix doit effacer l'éclat de nos rivaux:
Nos paisibles lauriers des belles font la gloire;
C'est nous qui les plaçons au temple de mémoire.
Némésis & Cinthie ont des noms assez beaux;
Licoris ne craint plus l'horreur des froids tombeaux;
Tout l'Univers est plein de leur beauté divine;
Mon amour n'a pas moins célébré ma Corinne.

En conduifant nos pas loin des chemins battus,
Notre art fait nous ouvrir le fentier des vertus.
Chez nous la foif de l'or ne fait point de ravage;
Et de l'ambition nous fuyons l'efclavage;
Sous les ombrages verds, dans les fecrets réduits,
Coulent innocemment & nos jours & nos nuits;
Les Dames trouvent peu de fujets plus fidèles,
Le plus parfait bonheur n'eft pour nous qu'auprès
d'elles.
Comblez de vos faveurs ces mortels généreux;
Beau fexe, votre nom ne vivra que par eux:
Un Dieu réfide en nous, tout en nous eft fublime:
C'eft du ciel que nous vient l'efprit qui nous anime;
Exiger votre argent, fentiroit la fureur;
Ce crime à vos beautés, hélas! fait peu d'horreur;
Avec nous, croyez-moi, montrez-vous moins avides,
Et ceffez d'attaquer des bourfes toujours vuides.

Le courfier peu réduit, fur l'arêne amené,
Eft par une main fage autrement gouverné
Que le cheval formé dès long-tems au manége;
Différemment ainfi conduifez dans le piège
Un efprit déja mûr que conduit la raifon,
Et celui qu'éguillonne une verte faifon.
Un Amant enivré de fa naiffante joie,
Qui jeune encor pour vous eft une tendre proie,
Doit marcher fur vos pas à vous feule attaché;
Que ce foit un tréfor foigneufement caché
Si l'éclat de fa flamme un peu trop loin s'éleve,
Craignez qu'une rivale à vos yeux ne l'enleve.
Un fceptre entre deux Rois ne peut fe partager,
Un cœur à deux objets ne fauroit s'engager;
Le vieux foldat plus fage eft armé de conftance;

A vos ordres jamais il ne fait réſiſtance:
Il n'entreprendra point de forcer nos verroux,
Un reſpect éternel retiendra ſon courroux:
Dans les brûlans accès d'une amoureuſe rage,
Ses deſirs rebutés ne vont point à l'outrage.
La bouillante jeuneſſe en de certains momens
Peut ſeule ſe livrer à ſes emportemens:
Avec tranquillité recevant ſa bleſſure,
Le premier eſt pour vous une conquête sûre;
Comme un bois encor verd, il brûle d'un feu lent:
La fougue du ſecond n'a qu'un cours violent.
L'un, plus conſtant, chérit la chaîne qui l'arrête;
L'autre, en formant ſes nœuds, à les rompre s'apprête:
Mais un plaiſir plus vif & plus fécond le ſuit:
Saiſiſſez dans ſon vol un bonheur qui s'enfuit.

Il n'eſt rien contre nous que ma voix ne révele;
Dans ma ſincérité reconnoiſſez mon zele:
La faveur que nos vœux obtiennent aiſément,
Pour ſoutenir l'amour, eſt un foible aliment.
Quelquefois dans ces jeux, où notre ame eſt ravie,
Par d'engageans refus ranimez-en l'envie.
Qu'on crie à votre porte, en y perdant ſes pas,
Porte cruelle, enfin ne t'ouvriras-tu pas?
Qu'à vos genoux tantôt on vous demande grace;
Que tantôt le dépit s'emporte à la menace.
Dans le trop de douceur, notre goût épuiſé
Par un peu d'amertume eſt ſouvent éguiſé.
Sur la mer des faveurs que trouble peu l'orage,
Le vaiſſeau de l'amour ſous ſon poids fait naufrage.
C'eſt ainſi qu'entre époux trop de facilité
Amene en peu de tems l'inſenſibilité.

Dans un bien défendu brille un nouveau mérite,
Et pour lui notre ardeur plus vivement s'irrite.
Quand le tranchant du fer ne coupe qu'à demi,
Il vaut mieux de la pointe attaquer l'ennemi.
Je sais que contre moi je vais donner des armes,
Beau sexe, & mes amis me coûteront des larmes:
Tant qu'un nouvel Amant peut fuir de vos filets,
Qu'il pense être le seul qui borne vos souhaits;
Que d'un rival aimé dans la suite il soupire:
L'amour sans ce remede en peu de tems expire.
Malgré sa noble ardeur, le plus fier des chevaux
S'engourdit sur le pré, s'il ne voit des rivaux.
C'est souvent le dépit qui serre notre chaîne:
Mon feu, je l'avouerai, ne vit que dans la peine;
Dans un doute flottant suspendez sa douleur;
Que sans trop le connoître, il craigne son malheur.
Que d'un faux surveillant le soin fâcheux le trouble.
Et d'un mari jaloux la vaine peur redouble.
Un tranquille plaisir nous touche beaucoup moins,
Feignez de redouter de dangereux témoins.
Vous pourriez près de vous l'admettre sans contrainte:
Qu'un passage secret soit ouvert à sa crainte;
Peignez-lui vos frayeurs d'une tremblante voix.
Qu'une esclave rusée accoure une autre fois,
Et dise toute en pleurs: Ah! nous voilà perdues;
Cachons-le promptement, & fuyons éperdues:
Mais revenant bientôt le trouver en secret,
Qu'il oublie en vos bras sa crainte & son regret.

Pleine d'un saint respect pour un époux fidèle,
Une épouse lui doit une foi mutuelle;
La loi l'ordonne ainsi; la pudeur, le devoir

Lui font d'un joug facré fentir tout le pouvoir.
Mais vous, que le defir d'une jufte vengeance
Semble avoir affranchi de cette dépendance;
Vous, qui devez punir leurs noires trahifons,
Cherchez de vos tyrans à forcer les prifons.
Mon fecours vous attend : de moi venez apprendre
Par quels heureux détours vous pourrez les furprendre.
Que les yeux d'un Argus foient attachés fur vous;
Dès que vous le voudrez, vous les tromperez tous.
Dans de certains momens, où chacun fe retire,
Un furveillant peut-il vous empêcher d'écrire?
Pour rendre vos billets, combien de meffagers
Dont le zele intriguant brave tous les dangers?
Formez d'un trait nouveau des traces invifibles,
Que le charbon broyé faura rendre lifibles.
Il eft mille moyens de fafciner les yeux,
Qu'inventera pour vous l'amour ingénieux.
Acrifius en vain voulut cacher fa fille;
Elle fut augmenter malgré lui fa famille.
Mais pourquoi tant de foin, tandis que librement
Dans les jardins publics on peut voir un Amant?
Lorfqu'au temple d'Ifis vous vous montrez ornée,
Votre ferveur eft-elle à vos faints vœux bornée?
Quand la bonne Déeffe, en fes fombres réduits,
Loin des profanes yeux vous occupe les nuits,
Dans cette obfcurité n'eft-il nul privilège?
L'Amour en s'y gliffant devient-il facrilege?

Que l'efclave chez vous, comblé de vos bontés,
Suive pour toutes loix vos feules volontés.
Lorfque l'argent peut tout fur ces ames ferviles,
D'autres leçons ici vous feroient inutiles.

Notre offrande adoucit les hommes & les Dieux;
Par elle Jupiter s'appaiſe dans les Cieux.
Les cœurs de vos Argus ne ſont pas indomptables:
Vos libéralités les rendront plus traitables,
Et leur langue captive, & leurs yeux endormis,
Trahiront d'un jaloux les ordres ennemis.
Je me ſouviens qu'ailleurs, développant leurs feintes,
Contre les faux amis j'ai fait tourner mes plaintes.
Ce mal ne corrompt pas les hommes ſeulement.
Si la crédulité vous mene aveuglément,
Des plaiſirs étrangers ſuccéderont aux vôtres,
Et par vous le chevreuil ſera lancé pour d'autres.
Celle dont l'amitié, commode à vos deſirs,
Accorde un doux aſyle à vos ſecrets plaiſirs,
Fait ſouvent avec vous un nuiſible partage,
Et des premiers combats peut ſaiſir l'avantage.
Une jeune ſuivante, étalant trop d'appas,
En aucun lieu ne doit accompagner vos pas.
Elle vous nuit toujours; telle eſclave traîtreſſe
Après elle ſouvent fait marcher ſa maîtreſſe.

Mais que dis-je? Et pourquoi nous-mêmes nous trahir?
Devons-nous dévoiler ce qui nous fait haïr?
Quand de ſes ennemis la ruſe le délivre,
Le cerf va-t-il aux chiens apprendre à le pourſuivre?
Je vous fournis des traits pour nous percer le ſein:
N'importe, juſqu'au bout ſuivons notre deſſein.
Aſſurez-nous toujours que l'Amour dans votre ame
A pour nous allumé la plus fidèle flamme;
Notre crédulité n'a que trop de penchant
A ſuivre les erreurs d'un eſpoir ſi touchant.

D'un air d'impatience, avec un regard tendre,
Recevez un Amant qui s'eſt fait trop attendre :
Demandez-lui d'où vient tant de retardement :
Pleurez, & ſoupirez alors profondément.
Sur un crime inventé redoublez vos reproches;
Que de votre colère il craigne les approches.
Touché de votre peine, & sûr de votre foi,
Oui, ce cœur, dira-t-il, ne brûle que pour moi.
Il vous trahit; ſans trouble, apprenez ſon injure;
Ne vous déſolez point, en le voyant parjure;
Les bruits que vous croyez, ſe trouvent ſouvent faux,
Et comme fit Procris, ne comblez point vos maux.
Au pied du mont Hymete, une claire fontaine
Sur un tapis de fleurs ſerpente dans la plaine;
On n'y voit point ces bois qui peuplent ces forêts:
Mille arbriſſeaux fleuris ornent ces lieux ſecrets:
Le myrte, le laurier, le romarin ſauvage,
De diverſes odeurs parfument le rivage.
Charmés de ſes boſquets les folâtres zéphirs
Les careſſent du vent de leurs tendres ſoupirs :
C'eſt là que la fraîcheur établit ſa retraite;
Là, ſouvent fatigué d'une pénible traite,
Seul, en laiſſant au loin l'attirail d'un chaſſeur,
Céphale du repos vient goûter la douceur.
D'abord il y chantoit : Deſcendez, Aure aimable;
Venez me ſoulager de l'ardeur qui m'accable.
Un berger qui l'entend, plein d'un zele indiſcret,
Va redire à Procris cet entretien ſecret.
Cette Amante auſſi-tôt croit voir une rivale
Se rendre dans les bras du perfide Céphale :
Dans ſon cœur agité ſe répand la douleur ;

La crainte lui ravit la force & la chaleur.
Telle voit-on languir une branche coupée,
Ou telle eſt une fleur que la grêle a frappée.
La colère bientôt rappellant ſes eſprits,
Elle meurtrit ſon ſein, remplit l'air de ſes cris;
Court comme une bachante au milieu des campa-
gnes,
Et ſur un vain prétexte éloigne ſes compagnes,
Dans ces bois, à travers les arbriſſeaux touffus,
Sa jalouſe fureur porte ſes pas confus.

A quel deſſein, dis-moi, te cacher inſenſée?
Qu'eſperes-tu, Procris, & quelle eſt ta penſée?
Tu crois voir arriver cet objet odieux,
Et que de ſes forfaits tu repaîtras tes yeux.
L'Amour mal aſſuré tient ton ame flottante:
Tu ſouhaites, tu crains ce qui fait ton attente;
Le nom, le lieu, l'avis augmentent ton tourment?
L'eſprit à ce qu'il craint s'attache aveuglément.
Voyant l'herbe foulée, elle n'a plus de doute:
La rage offre à ſes yeux les maux qu'elle redoute.
Déja l'aſtre du jour dans ſa plus grande ardeur,
Des ombres à nos yeux reſſerroit la grandeur:
De retour de la chaſſe enfin Céphale arrive,
Et pour boire à longs traits ſe courbe ſur la rive.
Tu te caches, Procris, aux yeux de ton Amant,
Sur l'herbe tu le vois ſe coucher mollement.
Agréables Zéphirs, & vous, Aure charmante,
Venez, dit-il, calmer le feu qui me tourmente.
A ces noms ſeuls Procris, découvrant ſon erreur,
Sent diſſiper ſon trouble, & bannir ſa terreur:
Pour embraſſer Céphale, elle ſe précipite,
Et force un bois épais qu'à grand bruit elle agite.

Telle fait une biche, & bondit en partant:
Le chasseur prend son arc, & l'ajuste à l'instant;
Dans sa main, par hasard, une fleche étoit prête:
Que fais-tu, malheureux? retiens ce trait, arrête,
Ce n'est point une biche : il est déja lancé.
Mais quel objet, grands Dieux! ta fleche a terrassé?
C'est ta chere Procris. Hélas! s'écria t-elle,
Ta main perce le cœur d'une Amante fidelle;
Ce cœur qui fut toujours trop blessé de tes coups:
Je meurs avant le tems; mais du moins il m'est doux,
En mourant de ta main, de mourir sans rivale,
D'emporter au tombeau tout l'amour de Céphale.
Je meurs, viens cher Amant, viens me fermer les yeux;
Viens, & reçois mon ame en ces derniers adieux.
Il serre tendrement sa maîtresse mourante,
Il soutient sur son sein sa tête chancelante:
Dès qu'il voit sa blessure, ô mortelles douleurs!
Qu'ai-je fait? cria-t-il, la baignant de ses pleurs.
Elle tombe à ces mots, dans ses bras elle expire,
Et son ame se mêle avec l'air qu'il respire.

Reprenons notre route, & que les vents amis
Nous conduisent au port à nos desirs promis.
Peut-être attendez-vous qu'au festin je vous mene,
Et que mon art vous règle en cette aimable scène.
Venez tard, & brillante arrivez aux flambeaux;
L'attente ajoute un prix aux objets les plus beaux.
La nuit anime encor la beauté la plus vive,
Et voile ses défauts aux regards du convive:
A table dans votre air tout doit être engageant;
La grace qui vous suit peut briller en mangeant:
Qu'en tous vos mouvemens la propreté paroisse,

Qu'avidement jamais l'appétit ne vous presse.
Pâris auroit d'Hélene été moins enchanté,
Si ce défaut grossier eut terni sa beauté.

Dans les bras de Bacchus vous attend la victoire;
Son jus du tendre Amour vous assure la gloire;
La mesure du vin se conforme aux sujets,
Et jamais il ne doit vous doubler les objets.
Dans des excès honteux la femme ensevelie,
Ne peut être plus bas à nos yeux avilie;
Elle se trouve en proie aux insolentes mains,
Et devient le rebut du dernier des humains:
Fuyez l'indigne honneur de tomber sous la table,
Des débauchés fameux triomphe détestable.

J'aurois honte plus loin d'étendre mes leçons:
Tes vains ménagemens sont de froides chansons,
Me dit Cypris; pour moi ranime ton courage;
L'ouvrage qui fait honte est mon plus bel ouvrage;
Chacune doit savoir quels sont ses agrémens,
Et par eux exciter de tendres mouvemens:
Il est, pour vous montrer, une heureuse attitude:
La mere des plaisirs vous en prescrit l'étude.
Vous, que sa main para de ses plus doux attraits,
En face à l'ennemi faites sentir vos traits;
Celle dont la beauté ne fait point le partage,
En se découvrant moins, n'a que plus d'avantage.
Quand Lucine a sur vous trop imprimé ses pas,
En Parthe soutenez l'honneur de vos appas;
Les coups, qui de côté signalent votre adresse,
Coûteront moins d'efforts à l'ardeur qui vous presse:
Il est mille façons d'animer vos plaisirs,
Mais, mieux que moi, l'Amour instruira vos desirs.

Si cet art, que m'apprit ma longue expérience,

Fut jamais honoré de votre confiance,
Venez avec ardeur l'écouter aujourd'hui;
Les Oracles fameux sont moins certains que lui.

Que dans vos doux combats volent des traits de flammes;
Faites-les égarer jusqu'au fond de vos ames.
La même volupté, dans ces heureux instans,
Doit verser son ardeur sur les deux combattans.
Formez un doux murmure, & qu'une voix touchante
Ranime les transports de l'Amant qu'elle enchante;
Vivement redoublez vos assauts caressans,
Et mêlez à vos yeux certains mots agaçans.
Malheureuse la femme, en qui triste & confuse
La nature au plaisir lâchement se refuse.
Quelquefois le dégoût ralentit votre ardeur;
De ces tristes momens déguisez la froideur.
Le trouble de vos yeux peut feindre des délices;
Inventez, s'il le faut, les plus tendres malices;
Exhalez votre joie en vos propos flatteurs;
Hors d'haleine poussez des soupirs imposteurs.
Ah! que la bouche alors a de puissantes armes!
Que ma voix, si j'osois, y dépeindroit de charmes!
Après de tels plaisir, en exiger le prix,
C'est se rendre l'objet du plus juste mépris:
Ne vous souillez jamais par de telles bassesses.

Quand vous égaleriez en beauté les Déesses,
De votre appartement écartez le grand jour;
Cupidon vous sert mieux dans un sombre séjour:
Vous brillerez assez, quoi qu'à demi voilées;
Bien des choses en vous veulent être célées.

Ma carriere est remplie, & l'heureux Univers
Va sans cesse applaudir au succès de mes vers.

Que le jeune homme ici vous serve de modele :
Jeune fille, à présent mon éleve fidèle,
Comme lui publiez : *dans mes tendres amours,*
Ovide fut mon maître, & le sera toujours.

Fin du Chant troisième.



L'E



LE REMEDE

D'AMOUR.



CHANT PREMIER.

L'AMOUR voyant mon livre, au feul titre s'arrête:
Contre moi, me dit-il, je vois ce qui s'apprête.
Pourrois-je, Dieu charmant, confpirer contre toi?
Mes fervices paffés font garants de ma foi.
Quoi! fuis-je Diomede? Ai-je, en bleffant ta mere,
Fait jufques dans l'Olympe ouïr fa plainte amere?
Quand enfin d'autres cœurs font à peine effleurés,
Tu ne portes au mien que des coups affurés.
Amour, j'aimai toujours; & dans ce moment même,
Si tu le veux favoir, je te dirai que j'aime.
N'ai-je pas enfeigné par quel art les mortels,
D'un agréable encens, font fumer tes autels?
Mon ardeur autrefois bouillante, impétueufe,
Eft aujourd'hui plus fage & plus refpectueufe.
En lâche déferteur, je ne puis te trahir;
Mon cœur, aimable enfant, ne te fauroit haïr.
Je ne détruirai point moi-même mon ouvrage:
Sur moi rejailliroit un fi perfide outrage.
Contens de votre fort, brûlez, heureux Amans,
Et jouiffez en paix de vos deftins charmans.

Je ne prétends ici qu'arracher à leurs peines
Ceux qui sont accablés sous de cruelles chaînes.
Faut-il qu'un nœud fatal, serrant un malheureux,
Acheve l'attentat d'un désespoir affreux?
Verrai-je, par les coups d'un destin déplorable,
Injustement percer le cœur d'un misérable?
Aux amis de la paix le sang doit faire horreur.
En éteignant ses feux, arrêtons sa fureur:
Il en devient sans nous l'innocente victime.
Le sauver, cher Amour, c'est t'épargner un crime.
Ton âge, aimable enfant, n'est fait que pour les jeux;
La gloire de ton regne est de nous rendre heureux.
Tu pouvois attacher la terreur à tes armes:
Mais tu bannis la mort de tes tendres alarmes.
Que l'Amant de Vénus, en vainqueur inhumain,
Dans un carnage affreux aime à plonger sa main;
Suis les pas de ta mère en ses combats paisibles:
Jamais, au vaincu même, ils n'ont été nuisibles.
D'un objet trop cruel, désarme le courroux:
Fais ouvrir dans la nuit les grilles, les verroux;
Rassemblant en secret la jeunesse timide,
Pour fuir des yeux jaloux, viens lui servir de guide.
Ce sont là pour l'Amour des exploits innocens;
C'est par là que tu dois mériter notre encens.
A ces mots Cupidon part, & frappant de l'aîle,
Me dit: va donc remplir ta carriere nouvelle.
Vous qui, par lui trompés, perdez vos plus beaux jours,
Venez de mes leçons emprunter le secours.
Contre mes premiers chants que ma voix vous rassure.
Guérissez par la main qui fit votre blessure.
Le fer qui mit Téléphe en danger de périr,

Avoit ſeul la vertu de pouvoir le guérir.
Sur le même côteau ne voit-on pas la terre
Nourrir l'herbe nuiſible, & l'herbe ſalutaire?
Je ſers les deux partis; & l'Amante, & l'Amant
Peuvent dans mes conſeils puiſer également.
Mon ouvrage par-tout en exemples fertile,
Lorſqu'il enſeigne l'un ſe rend à l'autre utile.
Il eſt beau de venger la honte de ſes fers,
Et d'arrêter des maux injuſtement ſoufferts.
La conſtante Philis, qui brûla pour un traître,
N'eût pas perdu le jour, ſi j'euſſe été ſon maître.
Didon, ſans déſeſpoir, auroit vu ſur les eaux
Emporter par les vents de perfides vaiſſeaux:
Le coupable Térée, épris de Philomele,
En oiſeau n'auroit pas été changé comme elle,
Si mon art, détournant les penchans malheureux,
Avoit briſé les traits qui s'aiguiſoient contr'eux.
Confiez à mes ſoins une Phedre impudique,
Je ſaurai l'affranchir d'un amour tyrannique.
Si j'inſtruiſois Pâris, Hélene & ſes appas
Ne feroient le bonheur que du ſeul Ménélas.
Que n'ai-je pu, Scilla, te préſenter mon livre?
Ton pere plus aimé n'eût pas ceſſé de vivre.
  Vous, que d'un fin amour égarent les erreurs,
Je viens vous affranchir de toutes ſes horreurs.
Dans vos premiers ſoupirs, je vous ſervois de guide:
Pour ne plus ſoupirer, ſuivez encor Ovide.
Des nœuds que j'ai tiſſus, je dois vous dégager:
Prêtez-vous à la main qui vient vous ſoulager.
Toi, que la médecine & la rime ont pour pere,
Apollon, viens hâter le bonheur que j'eſpere:
Pour plaire & pour guérir, j'implore ton ſecours;
Ma gloire, en ces projets, à toi ſeul a recours.

Avant que la raiſon ſoit tout-à-fait éteinte,
Quand votre cœur encor n'a qu'une foible atteinte,
Si vous n'en preſſentez que des ſujets de pleurs,
Du coup qui vous menace, évitez les malheurs.
Arrêtez promptement votre mal dans ſa ſource;
Que ce courſier fougueux ne prenne point ſa courſe.
Le temps nous rend plus forts; avec lui nous croiſſons;
Il change l'herbe tendre en ſolides moiſſons.
Dès qu'à votre bonheur votre amour eſt contraire,
Aux rigueurs de ſon joug cherchez à vous ſouſtraire.
Oppoſez-vous au mal dans les premiers accès.
Le remede ſouvent ſe donne ſans ſuccès,
Quand triſtement accrus, par des remiſes vaines,
Des feux contagieux ont embrâſé vos veines.
Qui ne peut aujourd'hui, pourra moins dans deux jours.
Un foible Amant ſe plaît à s'abuſer toujours.
Dans les retardemens, ce feu qui le tourmente,
Trouve ſa nourriture, & chaque jour l'augmente.
Les fleuves, en naiſſant, ne ſont que des ruiſſeaux;
Et doivent à leur cours le progrès de leurs eaux.
Myrrha n'auroit jamais pu conſommer ſon crime,
Si ſa raiſon d'abord en eût ſondé l'abyme.
Le poiſon cependant ſe gliſſe dans ſon ame,
Et la livre aux fureurs d'une mortelle flamme.

Votre cœur trop ſéduit par ſes retardemens,
De mes premiers ſecours a perdu les momens:
Le mal veut plus de ſoins, mais n'eſt pas ſans remede;
Votre voix en tout tems peut réclamer mon aide.
Moi, qui d'abord courois éteindre un feu naiſſant,
Je prends une autre route & deviens moins preſſant.

Traitons, avec lenteur, la plaie invétérée:
Le tems feul rétablit la nature a térée.
Lorfque le feu commence, on l'éteint aifément;
Mais on perd fes efforts contre un embrâfement.
Celui qu'aigrit fon mal, ne vous voit qu'avec peine;
Nos avis rejettés n'ont pour fruit que fa haine.
Quand, une fois tranquille, il fe laiffe approcher,
Dans l'endroit douloureux nous pouvons le toucher.
Qu'aux obfeques d'un fils une mere gémiffe;
Qu'en voyant fon bûcher, tout en elle frémiffe;
Il faut être infenfé pour condamner fes pleurs:
Ce n'eft point la faifon d'arrêter fes douleurs.
Ses larmes ont coulé; la nature eft contente;
Le calme qui revient fatisfait notre attente:
Le tems fait qu'un breuvage, ou nous fert, ou nous nuit:
Du feul choix de ce tems naît l'effet qu'il produit.
Lors donc que le fujet paroîtra plus traitable,
Infpirons-lui l'horreur du poifon redoutable.
L'oifiveté fait naître & vivre les amours;
De ce mal qui nous plaît, elle entretient le cours.
Quittez l'oifiveté; Cupidon perd fes armes:
Son courage abattu ne fait plus vos alarmes;
Sur lui revient le trait dont il vous a percé;
De lui-même s'éteint fon flambeau renverfé.
Autant que le rofeau veut de plaines liquides,
Qu'un peuplier fe plaît fur des rives humides,
Autant Vénus chérit la molle oifiveté:
C'eft l'unique aliment de fa lafciveté.
L'Amour, dans les travaux, expire de foibleffe:
Vous, qui voulez le vaincre, occupez-vous fans ceffe.
Le fommeil & le vin, fuivis de la langueur,

Des plus nobles esprits énervent la vigueur.
Quand, avec leur secours, Cupidon vous assiége,
Qu'il est facile alors de tomber dans le piege !
Le seul emploi du tems vous défendra contr'eux.
Rendez-vous au barreau l'appui des malheureux,
Ou suivez Mars en feu dans ses brillantes lices :
Devant vous fuit bientôt la troûpe des délices.
Le Parthe vous invite à cueillir des lauriers ;
Dans la plaine César fait voler ses guerriers :
A l'Amour, comme au Parthe, arrachant la victoire,
De ce double trophée augmentez votre gloire.
Vénus de son Amant redoute les soldats,
Et depuis sa blessure abhore les combats.
Qui fit, demandez-vous, d'Égiste un adultere ?
La réponse est facile : il n'avoit rien à faire.
Cent Princes aux dangers s'offroient depuis dix ans ;
Contre Ilion la Grece armoit tous ses enfans.
En habitant Argos, lui seul vivoit tranquille
Dans le sein de la paix que goûtoit cette ville.
Pour adoucir l'ennui du fatiguant loisir,
L'Amour fut sa ressource ; il n'eut point à choisir.
C'est ainsi qu'en nos cœurs ce tyran prend naissance,
Et qu'il y fait long-tems redouter sa puissance.
La campagne sur-tout, & ses ombrages frais,
Dans vos sens agités rétabliront la paix.
Abaissez vos regards jusques au labourage :
Ces soins de vos aïeux occupoient le courage.
Que de travaux divers dans vos fertiles champs !
La terre ouvre son sein sous les coutres tranchans,
Une herse mordante, en couvrant la semence,
Des bienfaits de Cérès assure l'espérance.
Dans vos heureux vergers votre œil est enchanté :
Le rameau céde au poids par lui-même enfanté.
Ce ruisseau qui carresse une rive chérie,

A l'envi des oiseaux, gazouille en la prairie:
Jour & nuit Philomele y roule ses accens:
Non loin de-là voyez vos agneaux bondissans.
Vos chevres, en grimpant dans des routes perdues,
Semblent à vos regards aux roches suspendues.
Le tranquille berger, enflant son chalumeau,
De ses rustiques sons rejouit le hameau.
A vos yeux attentifs, l'ingénieuse abeille,
Du trésor qu'elle apporte, arrange la merveille.
Chaque saison vous offre un spectacle nouveau;
L'automne de ses dons remplit votre caveau;
L'été vous enrichit de solides richesses,
Et pour vous de Pomone amasse les largesses;
Il embellit la treille & jaunit nos moissons;
Le printems fait fleurir jusqu'aux moindres buissons:
Tout chante son retour, sur la terre embellie;
La troupe des plaisirs dans les champs se rallie.
Dans vos corps engourdis rappellant la vigueur,
Vos foyers à l'hiver font perdre sa rigueur.
Quel exercice aimable, & cher à la nature,
De donner aux jardins vous-même la culture!
Quand la seve montant rajeunit vos vergers,
Faites-leur adopter des rameaux étrangers.
De ces soins amusans la douceur épurée,
Sait du jour le plus long abréger la durée.
Il suffit qu'une fois ces plaisirs innocens
De leurs charmes secrets viennent flatter vos sens:
Leur pouvoir de l'Amour arrête la poursuite,
Et devant vous bientôt lui fait prendre la fuite.
Sa lâcheté redoute encor plus un chasseur.
L'indolente Vénus d'Apollon craint la sœur,
Et n'ose dans les bois paroître devant elle.
Percez un sanglier d'une fleche mortelle;

Épouvantez un cerf dans les vastes forêts,
Et malgré ses détours poussez-le dans vos rets;
Ou d'un lievre timide exerçant la vîtesse,
Forcez-le d'expirer sous le chien qui le presse.
D'une fiere beauté l'importun souvenir
Ne trouve plus le tems de vous entretenir.
Par ses plus doux pavots, que pour vous il prodigue,
Le sommeil en plaisir change votre fatigue.
Quels doux amusemens de voir en vos réseaux,
Quoique moindres objets, s'engager les oiseaux.
Vous pouvez avec fruit, pour les poissons avides,
Couvrir d'un fol appât des hameçons perfides.
Par ces ruses, trompant un amour séducteur,
Vous-même devenez votre libérateur.
Si, contre votre attente, une vive tendresse
Au fond de votre cœur échappe à cette adresse,
Fuyez; allez chercher dans des climats lointains,
Contre un mal obstiné, des secours plus certains.
Sans relâche obsédé d'une importune image,
Vos pieds s'arrêteront au milieu du rivage.
Les délais les plus courts sont du moins superflus;
Forcez-vous, & pressez vos pas irrésolus.
Ne priez point le ciel qu'un orage survienne,
Ou qu'un nouvel obstacle en ces lieux vous retienne.
Du chemin déja fait sans être curieux,
Sur celui qui vous reste ayez toujours les yeux.
Fuyez; & sans jamais regarder en arrière,
En Parthe qui veut vaincre, achevez la carriere.
La nouveauté des lieux, par son vif agrément,
Produit bientôt en nous un heureux changement.
Pour éteindre le feu qui brûle en mes arteres,
J'observe, malgré moi, des régimes austères.
Des sucs les plus amers l'usage dégoûtant,

A qui cherche à guérir devient moins rebutant.
Pour conferver les jours d'un corps fi peu durable,
Nous fouffrons le tranchant d'un fer inexorable.
Le repos de l'efprit nous toucheroit-il moins?
Lui, dont le rang plus noble exige tous nos foins.
Je fais qu'aux premiers pas les cœurs les plus dociles
Trouveront de mon art les effais difficiles:
Mes préceptes fon durs; j'en conviens avec vous:
Mais ici la raifon ne les veut pas plus doux:
Ne vous fiez point trop fur une courte abfence;
Sous la cendre, vos feux couvent leur violence:
Que leur furtive ardeur s'éteigne entierement.
Vous revenez en vain vous montrer fièrement,
Cupidon irrité plus vivement vous preffe,
Et vous rend le jouet d'une folle tendreffe.
Il ne vous refte enfin, d'un retour imprudent,
Que la honte d'un cœur plus foible & plus ardent.
Que des enchantemens, & des fecrets magiques,
Un autre aille implorer les fecours chimériques.
Tel fut, dans tous les tems, le chemin du poifon:
Mes vers innocemment rappellent la raifon.
Au Dieu qui parle en moi cédez fans réfiftance:
Lui-même vous promet fa divine affiftance.
Une vieille, allumant fes lugubres flambeaux,
Par moi n'évoque point les ombres des tombeaux.
Le foleil tout-à-coup ne perd point fa lumière:
Le Tibre dans fon lit fuit fa pente première:
Je laiffe en paix briller tous les feux de la nuit,
Et jamais aux moiffons ma fcience ne nuit.
D'un profane enchanteur la facrilege étude
Peut-elle de l'Amour bannir l'inquiétude?
Quoi! ce vainqueur des Dieux, qui méconnoît la
peur,

D'un vain ſoufre allumé craindroit-il la vapeur?
Quelle puiſſance ont eu tes herbes criminelles,
Médée? As-tu trouvé quelque ſecours en elles?
Quand ton volage Amant réſolut ſon départ,
Que t'ont produit, Circé, les ſecrets de ton art!
Pour changer ſon deſſein, tu mis tout en uſage;
De tes cris menaçans il brava le préſage.
Tu fis tout contre un feu, qui malgré toi vainqueur,
Aux plus affreux tourmens abandonna ton cœur.
Toi qui pouvois forcer les loix de la nature,
Tu n'as donc pu briſer une chaîne trop dure?
Voyant de ſes vaiſſeaux la voile s'apprêter:
Tu voulus, mais en vain, par ces mots l'arrêter:
J'eſpérois à ton ſort unir ma deſtinée;
Mais à quelles douleurs me vois-je condamnée?
Cher Ulyſſe, jamais d'un hymen auſſi beau
Ne pourra donc pour moi s'allumer le flambeau?
Fille du Dieu du jour, dans le rang de Déeſſe,
Je croyois d'un héros égaler la nobleſſe.
Differe quelque temps: preſſe moins mes malheurs
Pourrois-tu refuſer cette grace à mes pleurs?
Vois les flots courroucés; tu dois aſſez les craindre.
Juſques aux Alcions ne peux-tu te contraindre?
Qui donc t'oblige à fuir? de nouveaux Illions
Font-ils ailleurs, aux Grecs, planter leurs pavillons?
L'Amour avec la paix repoſe ſur ces rives:
J'y ſuis la ſeule en proie aux douleurs les plus vives:
Déja tous mes états ont reconnu tes loix;
Que la gloire & l'amour y bornent tes exploits.
Écoute tes ſujets; vois Circé qui ſoupire;
Et ſur elle, & ſur eux, conſerve ton empire.
Elle parloit; le Grec regagnoit ſes vaiſſeaux,

Et les vents emportoient ſes plaintes ſur les eaux.
Tout ce que peut ſon art fut éprouvé par elle;
Mais à tous ces ſecrets ſa flamme fut rebelle.
Vous donc, qui dans vos maux vous adreſſez à moi,
Aux vains enchantemens n'ayez aucune foi.
Quant à l'éloignement que la raiſon propoſe,
Un important devoir trop fortement s'oppoſe,
Et vous attache aux lieux qu'il vous faudroit quitter,
Plus ſoumis que jamais vous devez m'écouter.
Peu d'Amans ſont armés d'un aſſez grand courage,
Pour s'affranchir d'abord d'un fatal eſclavage:
Je ne puis qu'admirer leurs efforts généreux;
Apollon, par ma voix, ne parle point pour eux.
Mais vous, qui vous plaignez d'avoir un cœur trop tendre,
Eſclave infortuné, c'eſt à vous de m'entendre.
Repaſſez tous les maux que l'amour vous a faits;
D'un objet trop ingrat rappellez les forfaits;
Puis-je, en captif, ainſi ſervir une cruelle?
Les plus beaux de mes jours ſe conſument pour elle.
Cent fois elle a juré qu'elle n'aimoit que moi;
Cent fois j'ai reconnu qu'elle manquoit de foi.
Ah! que pour me tromper la perfide a d'adreſſe!
Elle me hait, un autre a toute ſa tendreſſe.
Que ces ſujets de plainte, au fond du cœur gravés,
Soient les accuſateurs de vos ſens dépravés:
Ils ſauront vous armer d'une colere utile.
L'éloquence pour vous n'eſt point un champ ſtérile,
Empruntez de ſon fond le trait le plus piquant:
Si vous êtes touché, vous ſerez éloquent.
Je me ſuis trouvé pris aux pieges d'une belle;
Mais je vis le malheur qui m'attendoit près d'elle,
Par ces mêmes ſecrets je fus bientôt guéri:

Celui qui vous confeille auroit fans eux péri.
Des plus triftes couleurs employant l'impofture,
Je m'en fis à moi-même une affreufe peinture:
Que fon bras, me difois-je, offre peu d'agrémens!
Un pied fi mal tourné révolte les Amans;
Dans tout fon air refpire une molle indolence.
Quoi! puis-je aimer des yeux dévoués au filence?
Qui ne s'ennuieroit pas à fon fade entretien?
La vérité pourtant eft qu'il n'en étoit rien.
Mais la foif de l'argent, en elle infatiable
M'apprit à détefter cet objet méprifable.
Les défauts font voifins des rares qualités,
Et les couvrent fouvent de leurs obfcurités.
Prêtez à fa vertu l'habillement du vice;
Pouffez votre rigueur jufques à l'injuftice.
Si fon teint n'eft que brun, taxez-le de noirceur:
Qu'un léger embonpoint foit groffiere épaiffeur;
Des traits de la maigreur peignez la taille aifée.
Qu'en toute occafion fa pudeur accufée,
Soit ou déguifement, ou foit fimplicité:
Trouvez un air trop libre en fa vivacité.
Mais preffez-la furtout d'étaler à la vue
L'agrément dont le ciel ne l'aura pas pourvue.
Elle offenfe du chant les plus communes loix?
Faites fouvent glapir fon importune voix.
Un jargon vicieux révolte en fon langage?
Que dans un long difcours votre adreffe l'engage.
Une lyre en fes mains vous condamne à fouffrir?
Il faut d'un ton flatteur la lui fouvent offrir.
Pour rendre de fes dents les défauts plus vifibles,
Forcez-la d'éclater par vos contes rifibles.
Ses yeux d'un air choquant expriment fes douleurs?
Par vos triftes récits rempliffez-les de pleurs.

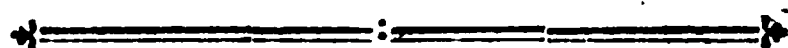
Avant

Avant qu'elle ait le tems d'embellir la nature,
Prévenez de fon art la galante impofture.
De fes nombreux atours, le voile ingénieux
Répare fes défauts, ou les cache à vos yeux.
D'elle-même une belle eft la moindre partie,
Et dans ce riche amas paroît anéantie.
Parmi tous ces brillans artiftement femés,
Vainement cherchez-vous celle que vous aimez.
Contre vous leur éclat fait lui fervir d'égide;
Mais en la furprenant, venez, d'un œil rigide,
Démafquer fans péril ce qui vous a charmé:
Dans fon foible voyez l'ennemi défarmé.
Ce précepte, il eft vrai, n'eft pas toujours à fuivre:
A des traits plus perçans quelquefois il vous livre.
L'aimable négligence orne encor la beauté,
Et n'en réduit que mieux un fujet révolté.
Mais comme il eft bien peu de beautés naturelles,
Ces affauts rarement vous font donnés par elles.
Voyez votre maitreffe, en ces foibles momens
Où fa coquette main paîtrit fes agrémens.
Les rebutans apprêts qu'étale fa toilette,
Rendront de vos dégoûts la victoire complette;
Et de la fource où l'art va puifer fes attraits,
S'élevera fa honte, & naîtront vos regrets.
Dans le fein du plaifir, & dans fes propres charmes,
Contre mon ennemi dois-je prendre des armes?
Et par lui-même enfin faut-il chaffer l'Amour?
Non; la pudeur défend d'expofer au grand jour
Les lubriques fureurs de fes honteux myfteres.
J'obéis, & me rends à fes ordres aufteres.
Des feuls yeux de l'efprit tâchez d'appercevoir
Ce que me fait voiler un rigoureux devoir.

Certain cenfeur, dit-on, à me blâmer s'obftine:
Ma Mufe eft, à fon fens, un peu trop libertine.
Pourvu que Rome entiere applaudiffe à mes vers,
Qu'il diftille fon fiel en fes écrits pervers.
Homere eft déchiré par la dent de l'envie:
De Zoïles nouveaux fa gloire eft pourfuivie.
Toi, par qui des Troyens le chef religieux
A conduit fur ces bords fa fortune & fes Dieux,
Es-tu plus à l'abri des langues facriléges?
Contr'elles tes beaux chants n'ont point de priviléges.
Les vents grondent le plus fur les monts élevés,
Et les coups de la foudre aux tours font réfervés.
Mais toi, critique obfcur, que ma liberté bleffe,
Qui fur des riens plaifans exerces ta foibleffe,
Si la jufte raifon régloit tes jugemens,
Dans quel rang mettrois-tu mes doux amufemens?
Les guerres en grands vers veulent être tracées.
Le cothurne n'admet que de nobles penfées;
Il étonne, attendrit l'inquiet fpectateur.
Le brodequin plus fimple enfle moins fon acteur.
La fatyre s'armant de vérités affreufes,
Va par-tout dévoiler les ames ténebreufes.
L'élégie aux amours réferve fes doux chants,
Et prête à la douleur fes tons les plus touchans.
Callimaque eft-il propre à chanter un Achille?
Homere viendra-t-il dépeindre une Hypfipile?
Si Thaïs d'Andromaque affectoit la hauteur,
Qu'Andromaque à Thaïs difputât l'air flatteur,
Qui pourroit approuver ce bifarre appanage?
Chacun doit conftamment garder fon perfonnage.
La fenfible Thaïs de mon art eft l'objet,
Et je veux librement égayer mon fujet.
Le devoir des époux n'eft pas ce que je traite:

Je n'offre mes leçons qu'à l'aimable coquette.
Si ma Muſe badine a rempli mes ſouhaits,
Vainement d'un faux crime on noircit ſes bienfaits.
Tais-toi, mordante envie, & ſouſcris à ma gloire:
Mon nom déja ſe grave au temple de mémoire.
Que je vive; mes jours accroîtront tes douleurs:
Apollon me promet ſes plus brillantes fleurs.
A mes honneurs acquis, mon cœur eſt trop ſenſible,
Et pour les augmenter tout me ſera poſſible.
L'élégie, à mes vers, doit autant ſa ſplendeur,
Qu'à Virgile, Clio, l'éclat de ſa grandeur.





CHANT SECOND.

MA réponſe à l'envie oppoſe une barriere:
A couverts de ſes coups, rentrons dans la carriere.
Si, pour la nuit prochaine, à vos brûlans deſirs,
Votre belle promet le plus doux des plaiſirs;
Pour arrêter l'effort du poiſon qui vous tue,
Qu'auprès d'un autre objet votre ardeur s'évertue.
Quand vos premiers exploits auront calmé vos feux,
Près d'elle rendez-vous moins ſenſible à ces jeux.
Plus le plaiſir eſt rare, & plus ſon charme augmente:
Nous ſoupirons pour l'eau quand la ſoif nous tourmente:
L'ombre fait du ſoleil ſouhaiter le retour,
Et nous lui préférons la même ombre à ſon tour.
Dans vos ébats, forçant les loix de la nature,
Cherchez une indécente & pénible poſture:
N'attachez vos regards qu'à ſes déſagrémens.
Toute femme s'oublie dans ces tendres momens;
Et ſe rendant ſans peine à ce que l'on veut d'elle,
Croit, dans toute action, paroître toujours belle.
Au grand jour, immolant ſa mourante pudeur,
De ſes défauts cachés obſervez la laideur.
Soutenez juſqu'au bout votre critique étude.
Quand l'ame, avec les ſens, s'abat de laſſitude,
Que naît certain dégoût de vos deſirs contens,
Et que vous les croyez ſatisfaits pour long-tems,
Au plus dur examen que tout ſon corps en butte
Repaiſſe vos regards de ce qui vous rebute.

Pour fixer de vos maux le déplorable cours,
Ces soins, je l'avouerai, sont d'un foible secours;
Mais ce qui divisé semble n'être qu'une ombre,
En se réunissant peut aider par le nombre.
De petits moucherons au plus fier des taureaux
Vont déclarer la guerre, & s'en font les bourreaux.
Une meute aux combats foiblement aguerrie,
D'un sanglier terrible arrête la furie.
Tels mes avis divers ensemb e ramassés,
Abattront à vos pieds vos ennemis lassés.
Mais comme il est autant d'humeurs que de visages,
N'adoptez pas toujours mes différens usages.
Vos yeux de certains faits ne sont point offensés;
D'autres juges peut-être en paroîtront blessés.
Un Amant s'est guéri pour avoir vu trop nues
Des beautés qui devoient lui rester inconnues.
Un autre découvrant les traces de Cypris,
D'un dégoût imprévu sent frapper ses esprits.
Souvent, plus qu'il ne sert, nuit un pareil remede:
Ce moment, pour Vénus, n'est qu'un court intermede.
Un nouveau trait plus vif s'apprête à la venger,
Et dans peu vous replonge en un plus grand danger.
A deux beautés plutôt que votre cœur s'engage:
Il souffre d'autant moins que plus il se partage.
Celle dont plusieurs fils consolent les vieux ans,
Au trépas de l'un d'eux sent des traits moins cuisans,
Que l'autre qui s'écrie, en sa douleur amere,
Je n'avois que toi seul, & je ne suis plus mere.
A servir des beautés s'adoucissent vos peines;
Et plus le nombre est grand, moins de poids ont vos chaînes.

L'ame à divers objets se laissant émouvoir,
Ressent moins vivement leur funeste pouvoir:
Ses desirs partagés d'eux-mêmes s'affoiblissent.
Des fleuves les plus grands les lits profonds tarissent,
Quand forcés de couler par différents canaux,
Ils arrosent nos prés du tribut de leurs eaux.
Dès qu'entre deux penchans il garde l'équilibre,
Votre cœur peut déja se vanter d'être libre.
Si près d'elle, en Phrygie, il eût fixé les jours,
Pâris étoit d'Œnone esclave pour toujours.
Par un plus digne choix, se liant à Prognide,
Minos sut oublier une épouse perfide.
Alcméon détestant d'illégitimes feux,
Avec Callirrhoé s'unit de plus doux nœuds.
Des heureux inconstans la foule ici m'arrête;
Sur leurs pas la victoire à vous suivre s'apprête.

Ne pensez pas, Amans, que fier de mon emploi;
Je vienne vous prescrire une nouvelle loi.
Par Agamemnon même elle fut observée,
Et la gloire à moi seul n'en est pas réservée.
Quoique la Grece entiere adorât son pouvoir,
Ce héros immola sa flamme à son devoir.
Une jeune captive avoit trop su lui plaire;
Son pere vient au nom du Dieu qui nous éclaire,
Et réclame, en pleurant, ce gage précieux.
Pourquoi, dans ta douleur, intéresser les Cieux?
De ta fille, ô vieillard! plains moins la destinée;
Elle voit à regret ta poursuite obstinée.
Quand Calchas, détournant d'innombrables malheurs,
Eut fait rendre à Chrysés le sujet de ses pleurs:

J'y consens, dit aux Grecs le puissant fils d'Atrée ;
Mais d'un nouvel amour mon ame est pénétrée ;
Une beauté pareille éclate en Bryséis :
Je prétends, dans ses bras, oublier Chryséis.
Qu'Achille, s'il respecte en moi le rang suprême,
S'empresse à mes souhaits de la livrer lui-même.
Qui de me condamner s'arrogera les droits,
Éprouvera bientôt que je commande aux Rois.
Il dit : ces feux nouveaux allumés dans son ame
Éteignirent l'ardeur de sa premiere flamme.
Imitez ce modele, infortunés Amans,
Et comme lui changez en plaisirs vos tourmens.
Où trouver, direz-vous, de ces beautés faciles ;
En est-il que l'on voye à mon art indociles ?

S'il est vrai qu'Apollon s'explique par ma voix,
Qu'un nouveau zele en vous reçoive ici ses loix.
Quoique du mont Etna la flamme vous dévore,
Affectez des froideurs que votre cœur ignore.
Sous l'air le plus serein, dérobant vos douleurs,
Riez quand votre état vous demande des pleurs.
Un changement subit n'est pas ce que j'exige :
Cet effort généreux tiendroit trop du prodige.
Parez-vous des dehors de la tranquillité ;
D'un mensonge prudent naîtra la vérité.
En feignant au sommeil de livrer ma paupiere,
Quelquefois des pavots m'ont ravi la lumiere.
Je sais plus d'un railleur que l'Amour a surpris :
Dans ses propres panneaux l'oiseleur s'est vu pris.
Par l'usage ce Dieu nous soumet à ses armes ;
Par l'usage on apprend à mépriser ses charmes.

Votre belle vous donne un rendez-vous secret ;
Elle y manque ; il en faut étouffer le regret.

N'éclatez point alors en plaintes, en injures:
Qu'elle lise en votre air l'oubli de ses parjures:
Son orgueil étonné soutient mal ces froideurs;
Le dépit vient pour vous ranimer ses ardeurs.
Mais craignez ce retour: que le trait qui vous blesse,
Au grand jour dérobé cache votre foiblesse:
Aux plus secrets desseins le succès répond mieux:
L'oiseau fuit les filets qui s'offrent à ses yeux.
Contre sa douceur même armez votre courage,
Et qu'un mépris marqué sensiblement l'outrage.
Sa porte est-elle ouverte? éloignez-en vos pas.
On vous fait appeller? ne vous détournez pas.
Par ces efforts heureux, votre flamme étouffée
Vous éleve elle-même un paisible trophée.

Ces maximes peut-être ont trop d'austérité;
Tempérons, j'y consens, tant de sévérité.
Les esprits sont divers, prenons diverses routes:
Ils suivent mille erreurs, opposons-nous à toutes.
Quand l'accès léthargique au tombeau vous conduit,
Le feu seul vous arrache à l'éternelle nuit.
Contre un venin qui coule en ses veines brûlantes,
Un autre n'a besoin que de sucs & de plantes.
Cupidon vous retient durement enchaîné,
Et vous montre à sa suite indignement traîné;
Ne luttez plus en vain. Dans l'horreur d'un naufrage,
Sur ses débris voguons où nous porte l'orage.
Cette soif qui vous brûle, il la faut appaiser:
Courez, au sein du fleuve, à pleine urne puiser;
Sans garder de mesure abreuvez-vous dans l'onde;
Que jusqu'à regorger le torrent vous innonde.

A chaque instant volez de plaisirs en plaisirs;
En leur accordant tout, éteignez vos desirs.
Par-là de vos dégoûts avancez la naissance;
Déja votre ennemi redoute leur puissance.
Ces vengeurs l'attaquant jusques sur ses autels,
Vont dans peu lui porter les coups les plus mortels.

Par ses illusions, la triste jalousie
Entretient la fureur dont votre ame est saisie.
Ses frayeurs à l'Amour vous livrent malgré vous;
En les chassant parez d'inévitables coups.
Celui dont un rival empoisonne la vie,
Qui craint que de ses bras sa belle soit ravie,
Espere en vain de l'art le secours tant vanté;
Esculape ne peut lui rendre la santé.
La mere dont le fils suit le parti des armes;
Sent croître son amour de ses vives alarmes.
Croyez que votre ingrate abhore ses Amans;
Que près d'elle il n'est point de fortunés momens.
Tous les affreux malheurs qu'après lui traîne Oreste,
D'un mouvement jaloux font la fuite funeste.
Ménélas peut quitter Hélene sans chagrin;
Loin d'elle il fait jouir d'un repos souverain.
Pourquoi tant de regrets, lorsque Pâris l'enleve?
Par le sien irrité son amour se souleve.
Pour une esclave Achille eût-il versé des pleurs,
Si quelqu'heureux rival n'eût causé ses douleurs?
L'ardente jalousie, en sa fureur extrême,
Des traits noirs de la haine arme en nous l'Amour même.

Non loin des murs romains, pour les cœurs mécontens,

Un temple respectable est ouvert en tout tems.
C'est là que pout éteindre une ardeur meurtiere,
La Maîtresse & l'Amant vont offrir leur priere.
Le Dieu qui leur promet d'y soulager leurs maux,
En songe m'apparut, & me dicta ces mots:
Toi, par qui l'on voit naître & mourir la tendresse,
Ovide, à tes conseils joints ceux que je t'adresse.
Que chacun devant soi rappelle ses malheurs:
Ils sauront dissiper de frivoles douleurs.
Celui dont les emprunts ont augmenté les chaînes,
Qui craint d'un usurier les poursuites prochaines,
Doit se représenter ce visage odieux,
Et déja par avance en affliger ses yeux.
Qu'auprès d'un pere avare, un fils en esclavage
S'en retrace en tout tems la dureté sauvage.
D'une femme sans dot l'imprudent qui fit choix,
Peut trouver dans l'hymen tous les maux à la fois.
L'un attend un vaisseau; qu'il ait toujours en tête,
Et les affreux écueils, & l'horrible tempête.
Que l'autre, pour un fils sous les drapeaux de Mars,
Tremble, & courre avec lui partager les hasards.
Qu'en ce procès le tems bien tristement s'écoule.
Eh ! chez qui les chagrins n'entrent-ils pas en foule?
Pâris eût détesté le feu qui l'embrâsoit,
S'il eût pu découvrir tous les maux qu'il causoit.
Ce fantôme divin m'en eût dit davantage;
Mais le sommeil fuyant dissipa son ouvrage.

Où voguer? mon pilote encore loin du port,
Sur des flots inconnus me laisse au gré du sort.
Dans les lieux écartés se plaît l'inquiétude:
Fuyez, tristes Amans, fuyez la solitude.
Le grand monde, & les soins les plus tumultueux,

Par leur propre embarras vous seront fructueux.
Vos secrettes fureurs du secret se nourrissent;
En éclatant au jour souvent elles périssent:
L'obscurité pour vous n'a rien que d'ennuyeux;
L'ingrate, quoiqu'absente, y revient à vos yeux.
Le chagrin dans l'horreur d'une nuit ténébreuse,
Abreuve à plus longs traits une ame malheureuse.
Que de tous vos amis l'agréable concours,
Par vous-même invité, vole à votre secours;
Et sensible aux doux soins que prend leur complaisance,
Profitez des plaisirs qu'apporte leur présence.
Mais qu'un Pilade, entre eux, conseille Oreste en vous,
Des fruits de l'amitié ce sont là les plus doux.

Qui te rendit, Philis, la lumiere importune!
De l'horreur des forêts s'accrut ton infortune:
Dans leurs sentiers perdus tu rencontras la mort:
Une fidelle amie eût fait changer ton sort.
Telle qu'une bacchante en fureur, dans la plaine
Fuit les cheveux épars, & se met hors d'haleine;
Telle, les yeux fixés dans le lointain des mers,
Cette Amante parcourt leurs rivages déserts;
Dans son accablement elle s'arrête & tombe.
Traître Démophoon ! à mes maux je succombe:
Il me fuit, crioit-elle, en s'adressant aux flots.
Sa voix meurt, & fait place aux plus tristes sanglots.
Un sentier s'étendoit dans ces retraites sombres,
Où le jour combattant sembloit céder aux ombres:
Ce chemin vers la mer conduisoit hors du bois:
Elle y rentroit alors pour la neuvieme fois.
Où vais-je ? finissons cette horrible torture,

Dit-elle, en détachant sa funeste ceinture:
Un rameau malheureux s'offre à son noir dessein.
Quel trouble à cet aspect s'éleve dans son sein?
Elle pâlit; la crainte en ce moment l'arrête;
Sa main laisse tomber le tissu qu'elle apprête:
Mais le cruel amour, rappellant son malheur,
Serre le nœuf fatal qu'attache la douleur.
Ta vie, aimable Reine, eut une fin trop dure.
La forêt attendrie en quitta sa verdure.
Tu n'eus point par ta mort fait naître ces regrets,
Si tu n'avois cherché les lieux les plus secrets.

Vous, qui du désespoir craignez la violence,
Évitez ces réduits où regne le silence.
Guidé par mes conseils, un Amant presqu'au port
Laissoit trop de sa joie éclater le transport.
Parmi d'autres Amans il vient, & fait naufrage:
L'Amour rentre en ses droits, & lui souffle sa rage.
D'un spectacle si doux l'attrait contagieux
N'e peut que ranimer un feu séditieux;
L'air empesté corrompt tout ce qui le respire.
Sous ses coups bien souvent un peuple entier expire.
En observant des yeux mal sains & négligés,
Nous contractons le mal dont ils sont affligés.
Pour qui veut s'affranchir d'un pouvoir qu'il déteste,
Des sujets de l'Amour le commerce est funeste.
Un autre encor plus vain, chantant sa liberté,
Vint, trop près de sa belle, étaler sa fierté.
Dans les dangers pressans d'un pareil voisinage,
L'imprudent soutient mal ce hardi personnage.
Le trait victorieux du coup d'œil qui l'abat,
Rouvre sa cicatrice en ce honteux combat.
Lorsqu'un toît embrâsé soufle au loin la ruine,
Gardons-nous

Gardons-nous d'approcher de la maiſon voiſine.
Qu'une autre promenade ait pour vous plus d'appas,
Que celle où votre ingrate aime à porter ſes pas.
Un perfide penchant vous rentraîne à ſa ſuite;
La victoire ſur elle eſt pour vous dans la fuite.
Pour vous mettre à l'abri des coups de l'infidèle,
Il ne vous ſuffit pas de vous éloigner d'elle.
Que tout ce qui la touche, irritant vos eſprits,
Reſſente la hauteur de vos nouveaux mépris.
D'une ſuivante en pleurs ne daignez rien apprendre;
Quel que ſoit ſon meſſage, il tend à vous ſurprendre.
Un ſilence obſtiné peut ſeul vous garantir;
Tout éclat vous prépare un triſte repentir.
D'un violent amour la plainte eſt le partage;
En diſant trop : *je hais*, l'on aime davantage.
Votre cœur de ſon mal croit n'être plus atteint;
Mais redoutez un feu trop promptement éteint.
Surmontez par degrés un amoureux caprice:
Que ſous des traits nombreux votre ennemi périſſe.
Mais n'allez pas au [illegible], ſacrilege inſenſé,
Profaner un autel par vous même encenſé.
La brutalité ſeule a fini par la haine:
Briſer ſi durement une ſi douce chaîne,
C'eſt acheter trop cher le repos de ſes jours;
Ou plutôt l'on ſe trompe, & c'eſt aimer toujours.
Deux Amans ennemis, dans leurs débats obſcenes,
N'amuſent le public que de honteuſes ſcenes.
Thémis voit à regret leur riſible procès,
D'un fol emportement trop ordinaire excès.
L'accuſateur en vain pourſuit ſa criminelle;
Il n'en reſte, à tous deux, qu'une tache éternelle.

J'ai vu dans le Sénat un Amant en fureur,
Suivi du cher objet de sa nouvelle horreur.
Sa voix fiere, au travers de ses plaintes nombreuses,
Répandoit hautement des menaces affreuses;
Et tout prêt de plaider: Qu'elle approche, dit-il.
Elle vient; il paroît frappé d'un trait subtil.
Interdit & tremblant, il garde un long silence;
Puis jettant la requête, à ses pieds il s'élance.
Triomphez, cria-t-il, & ne plaidons jamais.
La parti le plus sage est de finir en pa x:
Ennemi des éclats d'une honte pareille,
Jamais n'allez d'un juge en réjouir l'oreille.
Content du seul plaisir qu'ont les cœurs bienfaisans,
En homme généreux oubliez vos présens.

Si dans un même lieu le hasard vous rassemble,
Qu'à l'aspect du péril votre sagesse tremble.
Prenez mon bouclier; armez votre valeur;
Rappellez-vous sa haine, & tout votre malheur.
Qu'un rival préféré pique votre colere:
Dans ces scabreux momens ne cherchez point à plaire.
Ne prenez aucun soin d'arranger vos cheveux;
Un air tendre & galant est contraire à vos vœux.
Mais que la vanité se plaît à nous séduire!
Par ce guide trompeur nous nous laissons conduire.
De nos foibles attraits aveugl ément charmés,
Nous nous berçons toujours de l'espoir d'être aimés.
En crédules enfans l'amour-propre nous lie:
Dans ses nœuds enchantés notre raison s'oublie.

D'un sexe trop léger croyez peu les sermens:
La femme en jurant cherche à tromper ses Amans.
De ses perfides pleurs songez à vous défendre;

Ses yeux sont avec art instruits à les répandre.
Tel qu'un rocher se voit assiégé par les flots,
Un Amant est en butte aux plus fourbes complots.
De vos vives douleurs dérobez l'apparence:
Taisez lui le sujet de votre indifférence.
Vos reproches tombant sans la mortifier,
Lui fourniroient des traits pour se justifier.
Qui se taît n'aime plus : gourmander une belle,
C'est offrir les accords de la paix avec elle:
Je respecte l'Amour, j'en aime le flambeau,
Et ne veux pas priver vos cœurs d'un feu si beau:
Ma main ne cherche pas à lui couper les aîles:
Je ne viens point briser ses fleches criminelles:
Je ne veux que guérir de leurs coups malheureux,
Et changer en plaisirs nos tourmens rigoureux.
Qu'à toi seul, Apollon, nous devions cette joie:
Arrache-nous aux maux dont nous sommes la proie.

Placez auprès d'un lys de moins brillantes fleurs,
Son éclat lumineux efface leurs couleurs.
Aux plus rares objets comparez vos maîtresses,
Votre œil désavoûra vos aveugles tendresses.
Et Pallas & Junon pouvoient charmer Pâris;
Mais la pomme est donnée aux beaux yeux de Cypris.
Cette utile censure au corps n'est pas réduite;
Par elle on peut peser les talens, la conduite.
Ne fermez point vos cœurs à mes moindres avis;
Vous vous applaudirez de les avoir suivis.

Une lettre agréable, & cherement gardée,
Ne sert qu'à reveiller une funeste idée.
Livrez au feu les traits qui furent vous toucher;
Faites que votre amour y trouve son bucher.
Pourquoi dans un portrait garder son ennemie?

Cette faute a jadis perdu Laodamie.
Banniſſez pour toujours ce muet orateur,
Qui de vos maux encor vous fait aimer l'auteur.
De tout ce qui lui plut l'Amour aime à renaître,
Et ſous les mêmes traits il ſe fait reconnoître.
N'approchez point des lieux témoins de vos plaiſirs;
Fuyez : ces lieux flatteurs raniment vos deſirs.
C'eſt ici qu'elle étoit; ſur ce lit nous tombâmes;
Là, Vénus oute entiere enivra nos deux ames.
Comme un feu preſqu'éteint, par le ſoufre touché,
Revit, & dans l'inſtant montre un braſier caché;
Votre ardeur ſe rallume à cette douce approche:
L'Amour, qu'on a cru loin, fait ſentir qu'il eſt proche.
Le pilote prudent garantit ſes vaiſſeaux
Du rocher dangereux que lui couvrent les eaux.
Le périlleux abord de ces lieux pleins de charmes,
Imprudemment revus feroit couler vos larmes.
Ce ſont de vrais écueils pleins de frémiſſemens,
Et Charibde y vomit ſes longs mugiſſemens.
Il eſt d'autres moyens peu propres à preſcrire;
Le haſard quelquefois peut forcer d'y ſouſcrire.
Au milieu des grands biens, l'amour luxurieux,
Regorgeant de plaiſirs, en devient furieux.
Si Phedre n'avoit point éprouvé leur ivreſſe,
Eût-elle d'Hippolite attaqué la ſageſſe?
Irus eſt inſenſible; Hécale eſt ſans Amans;
De plus pénibles ſoins occupent leurs momens:
L'Amour languit & meurt dans la triſte indigence.
Mais c'eſt trop, à mon ſens, acheter la vengeance.
Amans, qui gémiſſez ſous le joug amoureux,
Du théatre fuyez les attraits dangereux.

Des inſtrumens divers la touchante harmonie,
Et la danſe & le chant flattent votre manie.
Leur charme fait en vous, par ſes impreſſions,
Changer en vérité ſes tendres fictions.

Je vous relegue auſſi, favoris du Parnaſſe:
Des cœurs déja calmés vous troublez la bonace.
Par moi-même en ce jour mes talens ſont proſcrits.
Amans, ne liſez plus nos ſéduiſans écrits.
Le tendre Callimaque eſt pour vous trop nuiſible:
Aux chants d'Anacréon, qui peut reſter paiſible?
Pour celle qui me plaît, ſuis-je en quelque froideur?
La ſenſible Sapho réveille mon ardeur.
Sans aimer peut-on lire & Properce & Catulle?
Qui ne partage pas les ſoupirs de Tibulle!
Gallus fait éclater leurs agrémens divers,
Et leur douceur, dit-on, reſpire dans mes vers.
Quand vos ſens mutinés font votre inquiétude,
Juſqu'aux alimens même étendez votre étude,
Abandonnez la truffe, & ſes feux déteſtés;
Tous les ſucs irritans ſont pour vous empeſtés.
Vénus porte avec eux ſes ardeurs dans vos veines;
Des mets plus froids rendront ſes entrepriſes vaines.
Au myrte préférant le lierre des buveurs,
Vous braverez l'Amour, ſes traits & ſes fureurs.
De ſes dons bienfaiſans l'expérience heureuſe,
Par d'autres feux éteint une flamme amoureuſe.
Le vin dans un repas, verſé modérément,
Y donne au tendre Amour ſon plus vif agrément.
Ce Dieu folâtre y regne au milieu de la joie,
Et ſuivi des plaiſirs n'y manque point ſa proie.
Vous qui voulez braver ſes arrogans ſuccès,
Livrez-vous, plongez-vous dans les plus grands excès.

La flamme eſt par le vent ſervie & combattue;
Le zéphyr la fait vivre, & l'Aquilon la tue
Que l'Amour, dans l'ivreſſe éteignant ſon flambeau,
Sous un poids accablant rencontre ſon tombeau.
Si de votre ennemi j'ai dompté le courage,
Si la paix de vos cœurs eſt enfin mon ouvrage,
Amans, que j'ai ſauvés des mains d'un Dieu pervers,
Chériſſez ma mémoire, & célébrez mes Vers.

FIN.



LES ÉPITRES
D'OVIDE.

PÉNÉLOPE A ULYSSE.

ARGUMENT.

ULYSSE, *nouvellement marié, étoit encore dans les plus ardentes délices de la jouissance, quand tous les Grecs s'armèrent en faveur de Ménélas pour avoir raison du ravissement d'Hélene. Mais ayant été prié de prendre les armes comme les autres, il eut un long combat en lui-même pour savoir ce qu'il devoit faire : enfin ne s'en pouvant excuser, & moins encore quitter sa chere Pénélope, pour contenter son amour aux dépens de son honneur, il prit résolution de feindre qu'il étoit devenu fou ; ce qu'il sut si bien contrefaire, & si long-tems, qu'il eût trompé tout le monde par cet artifice, si Palamèdes, qui étoit aussi fin que lui, n'eût découvert que cette folie n'étoit qu'une feinte. Il fut donc contraint d'aller à la guerre, où, par son conseil, les plus grandes entreprises furent heureusement exécutées. Enfin ayant été cause de la prise de Troyes, il se remit*

sur mer pour s'en retourner chez lui ; mais il fut empêché par tant d'accidens & de tempêtes, qu'il employa dix ans entiers à pouvoir trouver sa maison. Cependant Pénélope voyant tout le monde de retour, & ne sachant aucune nouvelle d'Ulysse, dont elle étoit en grande peine, lui écrit cette Lettre, où Ovide dépeint en bon maître le soin & l'impatience d'une femme qui aime bien son mari.

REÇOIS, mon cher Ulysse, un tendre souvenir
Des beaux nœuds dont le Ciel a voulu nous unir;
Et si ta Pénélope a pour toi quelques charmes,
Viens calmer ses ennuis, viens essuyer ses larmes.
Ne crois pas qu'une lettre en arrête le cours;
C'est Ulysse que j'aime, & non pas ses discours.
Cette ville en Asie autrefois souveraine,
L'objet de ta valeur, l'objet de notre haine,
Quel que fût son Monarque, & quoiqu'elle eût d'éclat,
Ne te devoit coûter que le premier combat.
Plût aux Dieux que celui dont l'ardeur criminelle
Des Troyens & des Grecs alluma la querelle,
Lorsque l'onde trembloit du poids de ses vaisseaux,
Pour éteindre sa flamme eût péri sous les eaux!
Dans les vives douleurs dont mon ame est atteinte,
S'il eût eu moins d'amour, le mien seroit sans crainte;
Et nous pourrions goûter ces plaisirs si charmans
Que fournit la tendresse à deux parfaits Amans.
Je n'aurois pas besoin de travailler sans cesse,
Pour abréger les nuits & calmer ma tristesse;

Et juge ce qu'on perd, quand on perd un héros,
S'il faut qu'en mon travail je trouve mon repos.
Dans un ſuccès douteux la crainte impatiente
Prend toujours le deſſus dans le cœur d'une Amante;
Et l'Amour te peignant au milieu des combats,
Me formoit des périls que tu ne courois pas.
Je craignois des Troyens la rage envenimée,
L'implacable fureur de toute leur armée;
Et le ſeul nom d'Hector alarmant mes eſprits,
Je me diſois toujours : il eſt mort, il eſt pris.
Lorſque d'Amphimacus la pitoyable hiſtoire
Me faiſoit voir Hector ſortant d'une victoire,
Trouvant dans ſon trépas accroître mon ennui,
J'appréhendois pour toi ce qu'on diſoit de lui.
Si Patrocle expirant ſous les armes d'Achille,
Peignoit à mon eſprit ſon adreſſe inutile,
Mon ame à ce rapport ouvrant un libre accès,
Je croyois que la tienne auroit même ſuccès.
Le brave Sarpedon, ſouverain de Lycie,
Sembloit ſur Tlepoleme attenter à ta vie;
Je me diſois : hélas! Sarpedon eſt vaillant,
Et contre mon Ulyſſe il en peut faire autant.
Enfin toutes les fois que pendant dix années
J'apprenois de nos Grecs les triſtes deſtinées,
Je ſentois tous leurs coups dans mon cœur amoureux,
Et je tremblois pour toi quand je pleurois pour eux;
Mais quelque Dieu ſenſible à mon amour extrême,
A ſauvé mon époux pour me rendre à moi-même;
Et nos chefs de retour font voir aux immortels
Les dépouilles de Troye aux pieds de leurs autels.
Tout rend graces aux Dieux de l'état où nous ſommes;

Et de mes soins perdus je ne puis m'assurer
Que de nouveaux sujets de ne rien espérer.
Plût aux Dieux qu'Ilion fût encore sur la terre
Le spectacle pompeux d'une cruelle guerre !
Oui, son destin ne laisse à mon cœur irrité
Qu'un triste repentir de l'avoir souhaité.
L'on feroit tant de bruit de ta moindre victoire,
Que tu ne pourrois pas m'en dérober l'histoire;
Je n'aurois à parer que le coup du hasard,
Où le sexe en commun prendroit beaucoup de part.
Quoique j'ignore encor le sujet de ma crainte,
D'un foible mouvement j'ai toujours l'ame atteinte;
Et quoi qu'à mes ennuis l'espoir veuille opposer,
Mon cœur à mes douleurs ne se peut refuser.
Comme tout est douteux pour un amour extrême,
Je suis ingénieuse à me tromper moi-même;
Et la terre & la mer me remplissent d'effroi;
Je t'y fais des périls qui ne sont que pour moi.
Mais peut-être qu'aussi peu sensibles à mes peines,
Ton cœur brise mes fers pour porter d'autres chaînes;
Et voulant s'assurer le plaisir des retours,
Nourrit à mes dépens de secondes amours.
Peut être qu'à présent vers une autre maîtresse
Tu pousses galamment des soupirs de tendresse,
Et que dans le récit de ce que je n'ai pas,
Tu prends occasion de vanter ses appas:
Peut-être... Je me trompe, Ulysse est plus fidèle,
L'on ne sait point éteindre une flamme si belle;
Et quoiqu'on soit absent, le cœur plein de desirs
Emprunte à revenir le secours des soupirs;
Pour rompre malgré moi cette union si pure,
Mon pere veut user des droits de la nature;
Mais je fais mon devoir, je t'ai donné ma foi,

Et

Et tout autre qu'Ulysse est indigne de moi.
Ce n'est pas qu'à la fin, surpris de ma constance,
Icare à me presser n'ait moins d'impatience;
Et voyant que les Dieux l'ont ainsi destiné,
Il ne veut plus t'ôter un bien qu'il t'a donné.
Mais, hélas! vos voisins de Zacynthe & de Same,
Tous ceux de Dulichie ont pour moi même flamme;
Et trouvant peu d'obstacle à leurs tristes desseins,
Font dans notre maison les petits souverains:
Polybe, Eurymachus osent tout entreprendre;
Antinoüs; Médon, & le cruel Pysandre,
Ne voyant plus chez nous que de foibles soutiens,
Profitent de leur force à dissiper nos biens.
Que j'aurois à souffrir, si je n'étois Amante!
Irus, le pauvre Irus, aussi bien que Mélanthe,
Et bien d'autres encor dont je passe le nom,
Font servir ton absence à ma confusion.
Contre ce rude assaut je n'ai plus que des larmes:
Laërtes est sans force, & ton fils est sans armes;
Ce fils qui l'autre jour pensa m'être ravi
Par les fiers ennemis dont il étoit suivi.
Plaise aux Dieux immortels que d'une main si chere
Nous recevions tous deux le secours ordinaire,
Qu'il nous ferme les yeux, qu'il vive en pleine paix,
Et toute sa maison lui fait mêmes souhaits!
Mais le pieux Laërte accablé de son âge,
Ne peut par les effets seconder son courage;
Et dans ce bon vieillard, le soin de nos amours
Voudroit ne pas céder, quoiqu'il céde toujours.
Télémaque a du cœur, mais sa tendre jeunesse
Me fait appréhender qu'il n'ait trop de foiblesse,
Et jusqu'à ce que l'âge ait mûri sa valeur,
C'est à toi par tes soins d'appuyer son grand cœur.

Mon amour eſt ſans force, & n'a rien que du tendre ;
Viens donc remplir un lieu que je ne puis défendre;
Viens façonner ton fils aux grandes actions,
Qui t'ont rendu fameux chez tant de nations:
Et ſi tu prends encor quelque ſoin de ton pere,
Viens rendre à ſa vieilleſſe un appui néceſſaire.
Quand ton éloignement ne dureroit qu'un jour,
Ne crois pas me trouver la même à ton retour.
Tu verras, par l'abſence & les douleurs paſſées,
De mon jeune printems les beautés effacées.
Reviens pourtant, Ulyſſe, & ne me force pas
A pouſſer des ſoupirs vers ce que j'eus d'appas.
La jeune a des attraits, la vieille a ſon partage;
Le cœur dit quelque choſe au défaut du viſage;
Sa flamme exprime alors toute ſa pureté,
Et l'on eſt en amour ce qu'on fut en beauté.



PÂRIS
A HÉLENE.

ARGUMENT.

PARIS *étant allé en Lacédémone pour voir Hélene que Vénus lui avoit promise, il y fut recu avec toutes sortes d'honneurs & de témoignages d'amitié. Quelque tems après, Ménélas, mari d'Hélene, étant contraint d'aller en Candie pour la succession d'Atrée son pere, il donna charge à sa femme d'avoir soin de son hôte, & de lui faire bonne chere durant son absence. Ce jeune Prince ne voulant pas perdre une si belle occasion, commença dès-lors de faire à bon escient l'amour à son hôtesse, & se comporta en son dessein avec tant d'artifice & de bonheur, qu'il se mit en ses bonnes graces : mais parce qu'il ne la pouvoit entretenir qu'en la compagnie de ses femmes, devant qui il n'osoit faire semblant d'être amoureux, il lui écrivit cette lettre, où il n'oublie rien de tout ce qui peut tenter l'esprit d'une femme : outre la recommandation de sa beauté, de sa personne & de sa généalogie, il parle si dignement de l'amour*

qu'il avoit pour elle, qu'il n'y a personne qui ne pardonne à Hélene la pitié qu'elle eut de lui. Après il l'atttaque à force de louanges & de promesses; & lui remontrant la sottise de son mari, & la commodité que son absence leur avoit donnée, il lui promet enfin de la prendre pour sa femme, & de la faire la plus grande Reine de la terre.

Je sens bien que mon cœur, adorable Princesse,
Voudroit par cette lettre exprimer sa tendresse;
Mais, hélas! j'aurai peine à découvrir mon feu,
Si par un doux penchant vous n'en aidez l'aveu.
L'on ne s'explique point quand l'amour est extrême:
Ce Dieu qui naît sans nous, sans nous parle de même,
Et déja dans mon ame a pris tant de pouvoir,
Qu'il m'a contraint d'aimer avant que de vous voir.
Silence, mon amour, tyran impitoyable!
Attendez pour paroître un tems plus favorable,
Et ne me forcez pas aux tristes déplaisirs
De pousser chaque jour d'inutiles soupirs.
Mais comment cacherois je un feu si téméraire,
Qui prend tous ses brillans dans sa propre lumiere,
Et qui, pour animer des dehors languissans,
Pousse un divin rayon qui trahit le dedans?
Si ce n'est pas assez de montrer tout mon ame,
Je ne suis plus à moi, je vous aime, Madame;
Ne vous en fâchez pas: les déclarations
Suivent toujours de près les fortes passions.
Si je suis criminel, pardonnez un beau crime:
Mon cœur en est l'auteur, qu'il en soit la victime;

Et lorsque vous lirez cet enfant de mes feux,
Songez que la douceur sied bien à de beaux yeux.
Vous en avez déja quelqu'autre témoignage;
Si j'étois plus hardi, je prendrois avantage;
Ce que j'en puis juger, l'on a bien du penchant,
Quand on reçoit l'Amour, à recevoir l'Amant.
Plaise aux Dieux que l'effet suive mon espérance!
Vénus m'en a donné l'infaillible assurance,
Et dans ce beau succès le ciel intéressé
Veut toujours achever ce qu'il a commencé.
Si les plaisirs sont grands, ils sont dus à ma peine:
Le péril fut douteux, la fin en est certaine,
Et la part qu'à Vénus au voyage entrepris,
A ne m'en payer pas perdroit trop de son prix.
Elle m'a fait goûter des douceurs sans secondes;
Elle a forcé les vents à me céder les ondes,
Dont le calme a fait voir à mon cœur amoureux,
Qu'elle est Reine des eaux aussi bien que des feux.
Qu'elle ait donc la bonté d'assurer mes conquêtes,
L'Amour a son reflux, le cœur a ses tempêtes;
Et j'aurai pour me nuire abordé mes vaisseaux,
Si j'ai dans mes desirs des orages nouveaux.
Ce n'est pas dans ces lieux que j'ai trouvé ma flâme;
J'ai toujours conservé ce que j'avois dans l'ame:
Et mon cœur que déja vous aviez su charmer,
Cherchoit la chose aimée, & non pas à l'aimer.
Mon amour peut paroître un débris de naufrage,
Une agréable erreur, un enfant de l'orage:
Mais las! si sur mes feux mon cœur est consulté,
Ils ont plus de dessein que de nécessité.
Comme j'ai plus de bien que n'en ont tous les autres,
Je ne viens pas ici pour m'emparer des vôtres:
Les richesses n'ont rien qui puisse m'éprouver,

Et je n'en mets le prix qu'à les bien conſerver.
J'aurois bien pris auſſi des peines inutiles,
Si j'en mettois le fruit à regarder vos villes;
Et dans le ſouvenir des lieux que j'ai quittés,
Je me reprocherois ce que vous me coûtez.
Vénus m'a bien promis une faveur plus grande,
C'eſt l'honneur de vous voir, c'eſt vous que je demande;
Et comme j'ai déja ce qui fait un grand Roi,
Ce qui n'eſt point Hélene eſt indigne de moi.
Je vous ai ſouhaitée avant de vous connoître;
Ce n'eſt pas un amour que vous ayez vu naître;
Et dans l'objet aimé me faiſant mille appas,
J'en priſois le mérite, & ne le ſavois pas.
Ce mérite inconnu ne ſoutenoit ma flamme,
Que par ces unions qui ſont les yeux de l'ame;
Et d'un ſi beau penchant ne pouvant m'éloigner,
Je cherchois à me perdre avant qu'à vous gagner.
Ne vous étonnez pas ſi c'eſt la renommée
Qui vous a fait aimable avant que d'être aimée;
Le deſtin l'a voulu, croyez-en mon rapport,
Et conſultez votre ame à décider mon ſort.
Hécube avoit encor ces douleurs ordinaires,
Qui font que les enfans coûtent tant à leurs meres,
Lorſque de ſon repos le ſommeil triomphant,
Lui donne dans un ſonge un flambeau pour enfant.
Ce ſommeil ſe diſſipe, elle s'éveille en trouble,
Dit tout au bon Priam; la crainte ſe redouble;
Et s'en voulant remettre aux mains des immortels,
Ils font à nos devins conſulter nos autels:
Le devin leur répond que je ſerois la proie
D'un feu qui s'étendroit ſur la ville de Troye;
Et je crois que les feux de cette viſion,

Sont ceux de vos beaux yeux & de ma paſſion.
Pour éviter du ſort la fâcheuſe apparence,
L'on fit par des bergers élever mon enfance;
Mais cette belle ardeur qui brilloit dans mes yeux,
Ne pouvoit démentir le ſang de mes aïeux.
Lorſque l'on prétendoit me cacher à moi-même,
Je me montrois à tous digne du diadême;
Et par le beau mépris du rang qui m'étoit dû,
Je me rendois aſſez ce que j'avois perdu.
Dans les côteaux d'Ida ſe voit une vallée
De chênes & de pins diverſement peuplée;
Le berger n'y va point conduire ſes agneaux,
Ni les chevres brouter les tendres arbriſſeaux:
Là, dans les mouvemens qu'inſpire la nature,
Je regardois l'éclat de ma grandeur future:
Un ſpectacle nouveau me ſurprend, me fait voir
Sous des pas inconnus la terre s'émouvoir,
Et préſente à mes yeux, que ce prodige étonne,
Le petits-fils aîné d'Atlas & de Pleione:
Il vole autour de moi, me lance des regards;
Il a ſes blonds cheveux confuſément épars;
Et comme ambaſſadeur de la voûte azurée,
Il porte dans ſa main une verge dorée;
Je vois autour de lui Vénus, Junon, Pallas,
Étaler à mes yeux leurs céleſtes appas;
Et dans leur majeſté, ces Déeſſes illuſtres
Semblent à nos côteaux donner de nouveaux luſtres.
D'un ſpectacle ſi beau je demeure ſurpris;
Je ne peux dans ce trouble aſſurer mes eſprits;
Et plus je m'étudie, & plus je m'examine,
Moins je veux approuver ce que je m'imagine.
Ceſſez, me dit Mercure, agréable berger,
De craindre des beautés que vous devez juger;

Et pour en décider la fameufe querelle,
Voyez, examinez laquelle eft la plus belle :
Ce font de Jupiter les ordres abfolus,
Et fongez à ne point le payer d'un refus.
Il dit : & me laiffant mes illuftres captives,
Dont l'éclat eft plus grand & les beautés plus vives,
Fend doucement les airs pour remonter aux Cieux,
Le lieu de fa naiffance & celui de nos vœux.
Je fens naître en mon ame une divine audace,
Qui des vaines frayeurs vient occuper la place;
Mais ne pouvant réfoudre en cet événement,
Au lieu de les juger, je perds le jugement.
A les bien regarder leurs beautés font femblables;
Toutes trois à mes yeux paroiffent admirables;
Et mon cœur les trouvant égales toutes trois,
Choifit l'une après l'autre, & ne fait point de choix.
Dans cet état douteux l'Amour en apparence
Fait tomber fur Vénus un peu de préférence;
Cependant toutes trois tâchant de m'éblouir
Par les plus beaux préfens dont on fauroit jouir,
Et pour parer aux coups de mon peu de prudence,
Veulent ravir le prix à ma reconnoiffance :
Junon m'offre à choifir des royaumes entiers;
Pallas d'être invincible aux plus vaillans guerriers;
Tout mon cœur fe partage, & long-tems eft fenfible
Aux douceurs de régner, ou bien d'être invincible :
Mais l'aimable Vénus prévient d'un doux fouris
La faveur de fon juge & le cœur de Pâris.
L'une & l'autre douceurs ne paroiffent que feinte.
Leur offre les trahit, & tu vois dans leur crainte
Un déplaifir fecret de ne pas mériter
Ce que l'ambition leur faifoit fouhaiter.
Pour moi j'ai des préfens, mais d'une autre nature;

Comme ils font fans chagrin, leur douceur eft plus
pure ;
Tu n'y trouveras point de fortune à laffer,
Point de périls à vaincre & de fang à verfer;
Hélene dans fes traits n'a rien que d'adorable;
Tu la rendras fenfible autant qu'elle eft aimable:
Ainfi pour nous réduire à quelque égalité,
La beauté deviendra le prix de la beauté.
Mon cœur n'a plus alors de penchant vers la gloire;
Sur Junon, fur Pallas, Vénus a la victoire;
Et laiffant mes efprits pleins d'un efpoir bien doux,
Va triompher aux Cieux de ces efprits jaloux.
Depuis ce jour heureux, par de certaines marques
L'on reconnut en moi le fang de nos Monarques;
Et mes parens zélés pour ce charmant retour,
Ont depuis fait dans Troye honorer ce beau jour.
L'on m'aimoit autrefois autant que je vous aime;
Ce que vous m'infpirez, je l'infpirois de même;
Et cent jeunes beautés verront avec douleur
Que je les facrifie à ma nouvelle ardeur.
Au peu que j'ai d'attraits les Nymphes trop faciles
Ont pouffé dans le bois cent foupirs inutiles;
Et depuis que Vénus m'engagea dans vos fers,
Je me fais des plaifirs à voir ce que je perds.
Je fais qu'il eft bien doux aux cœurs comme le vôtre,
De fe voir enrichis des dépouilles d'un autre;
Et quoiqu'un noble orgueil en prenne le deffus,
Il s'applaudit dans l'ame & trahit fes refus.
Mon feu fans s'expliquer vous difoit quelque chofe;
Vous en étiez l'objet fans en être la caufe:
Tant il eft vrai qu'Amour feme un fubtil appas,
Qui joint jufqu'à l'idée & ne vous attend pas.
Tout me parloit de vous; la nuit, mere des fonges,

M'en faifoit quelquefois d'agréables menfonges.
Mais, hélas! qu'un vifage a de puiffans attraits,
Pour s'exprimer aux yeux & rehauffer fes traits!
L'on ne fait point aimer fi l'amour n'eft extrême;
Je ne pus plus long-tems vous ravir à moi-même;
Et voulant vous devoir à mes propres travaux,
J'encourageai ma flamme à combattre les eaux.
Tout femble être propice à l'ardeur qui m'anime.
A ne me pas aider l'on croiroit faire un crime;
Et de tous mes fujets le zele officieux
Me donne autant de bras à feconder mes feux.
Les uns vont dépouiller les coupeaux de Gargare,
Les autres ajufter le bois qu'on leur prépare;
Et de chaque navire affermiffant le dos,
Leur font un fondement inébranlable aux flots.
L'un ajoute l'antenne, & l'autre étend les voiles;
L'un va fur le rivage obferver les étoiles;
L'autre prenant le foin de plaire aux immortels,
Des poupes des vaiffeaux leur fait autant d'autels.
Mais, hélas! tous mes vœux, quoique fiffent les nôtres,
Pour fuivre Cupidon fe déroboient aux autres;
Et ne voulant pour Dieux qu'Amour & nos appas,
Je crus être pieux fi je ne l'étois pas.
Lors pour mieux m'affurer d'un fecours néceffaire,
J'en fis peindre une image & celle de fa mere;
Sous ce flatteur appas, qu'un Dieu ne promet rien,
Que de notre intérêt il ne faffe le fien.
Sur le point d'éloigner les rives de Sigée,
Mon pere me retient; mon ame eft partagée;
Et cédant l'un & l'autre à ces beaux mouvemens,
Nous confondons nos pleurs dans nos embraffemens.
Caffandre qui favoit de fes belles années

Prévenir les ſecrets des ſaintes deſtinées,
Me lançant pour adieux de terribles regards,
Les yeux étincelans, & les cheveux épars,
Vas-tu calmer les vents pour attirer l'orage?
Dit-elle : & quel démon t'inſpire ce voyage?
N'a-t-on connu ton ſang qu'afin de le verſer?
Ne t'a-t-on agrandi que pour nous abaiſſer?
Hélas! à quels malheurs le ſort nous livre en proie!
Tu vas bien acheter l'embrâſement de Troie;
Et les plus doux plaiſirs qui ſuivront tes travaux,
Aideront à la Parque à creuſer nos tombeaux.
Elle a connu mon ſort, elle a prévu ma plaie.
Je vois, pour mon malheur, qu'elle n'eſt que trop vraie;
Et j'ai trouvé les feux dont j'étois menacé
Dans les divins rayons des yeux qui m'ont bleſſé.
Je pars, & les zéphirs ne pouſſant leur haleine
Qu'autant qu'il nous falloit pour aborder ſans peine,
J'arrive, & votre époux me force d'accorder
Ce qu'un autre que moi n'eût oſé demander.
Il court aveuglément au ſort qu'on lui prépare;
Il me montre chez lui ce qu'on a de plus rare.
Ce que dans mille objets je trouve de plaiſir,
N'eſt qu'un ſecret reproche à croître mon deſir:
Mes yeux dans leurs regards ne cherchent que les vôtres;
Je crois vous dérober ceux que je donne à d'autres;
Mais lorſque je pus voir vos céleſtes appas,
Que ſentis-je, ou plutôt que ne ſentis-je pas!
J'eus peine à vous cacher cette aimable ſurpriſe,
Tant il eſt vrai qu'un cœur jamais ne ſe déguiſe;
Et dans l'empreſſement de bien diſſimuler,
Souvent il ſe trahit à ſe vouloir céler.

Vénus au mont Ida ne parut pas si belle,
Si vous eussiez voulu disputer avec elle;
Quoique pour ses appas son nom soit adoré,
Le prix à ses beaux yeux étoit mal assuré.
L'on a parlé de vous avec des avantages
Qu'on ne remarque point dans les plus doux visages;
Et lorsqu'on a vanté les traits qui m'ont surpris,
Les plus grandes beautés ont perdu de leur prix.
Mais quoi qu'on ait pu dire, & quoi qu'on veuille
croire,
Ces discours impuissans ont trahi votre gloire;
Et pour peu qu'on vous voye, on trouve dans vos
yeux
De quoi les soupçonner d'un tour malicieux.
Thésée eut donc raison d'être épris de vos charmes,
Et de vous enlever sans s'amuser aux larmes:
Mais quoi qu'en un combat il fallut hasarder
Qui vous osa ravir, vous devoit mieux garder.
Je saurois conserver de si dignes conquêtes;
La vôtre à regagner eût bien coûté des têtes;
Et dans mon désespoir il m'eût été plus doux
De vous perdre en mourant, que de vivre sans vous:
Mais si par quelque effort il eût fallu vous rendre,
J'aurois un peu mêlé du téméraire au tendre;
Et tout ce qu'un Amant peut goûter de plaisirs,
Je les aurois donnés à mes justes desirs.
Cherchez à vous instruire, & dans l'expérience
Donnez-vous le plaisir d'éprouver ma constance.
Je vous ai préférée aux douceurs de régner;
A devenir vaillant j'ai cru ne rien gagner;
J'ai méprisé pour vous ce qui peut satisfaire;
Je le ferois encor s'il étoit nécessaire;
Et tous les mouvemens d'un cœur ambitieux,

Ne

Ne vous voleroient pas le moindre de mes vœux.
Donnez un beau ſuccès à l'eſpoir qui me flatte;
Pour faire un mauvais choix ne ſoyez pas ingrate;
Et pour mieux mériter que je ſois votre époux,
Souvenez-vous qu'un autre eſt indigne de vous.
Croyez-vous qu'un neveu de l'une des Pleïades,
Soit un indigne prix de trois ou quatre œillades?
Et ſans parler encor de mes autres aïeux,
Craignez-vous l'union du plus pur ſang des Dieux?
Mon pere porte un ſceptre, & ſa moindre province
Serviroit de Royaume au plus illuſtre Prince:
Chaque ville a toujours de nouveaux ornemens:
Nombreuſe en citoyens, ſuperbe en bâtimens.
Vous verrez des autels dont la riche ſtructure
Semble avoir dans ſon art ſurpaſſé la nature:
Enfin vous verrez Troye, & c'eſt vous dire aſſez,
Ce qu'on eut de plus beau dans les ſiecles paſſés:
La ville du ſoleil, cette illuſtre merveille,
Comme il eſt ſans pareil, eſt auſſi ſans pareille;
Et tant le nombre eſt grand de ceux qu'il faut nourrir,
Elle épuiſe ſes flancs, & n'y ſauroit fournir.
Vous recevrez les vœux de cent dames Troyennes;
Vous verrez tour-à-tour nos jeunes Phrygiennes,
Ces cœurs fiers des encens de leurs adorateurs,
Vous venir rendre hommage & flatter vos rigueurs.
Vous verrez plus de bien chez nos moindres ſujettes,
Que les Dieux n'en ont mis dans les lieux où vous êtes:
Ce n'eſt pas que de Sparte on faſſe peu de cas,
Lorſqu'on la voit briller de vos divins appas.
L'avantage eſt fort grand de vous avoir vu naître;
Mais lorſqu'il nous fait voir ce que Sparte doit être,

Il nous fait voir auſſi qu'elle a peu de clartés,
Pour donner un grand jour à de grandes beautés.
Quel que ſoit du beau ſexe, & l'air, & le viſage,
L'habit en eſt toujours le premier appanage;
Et d'un beau vêtement l'éclat majeſtueux,
Lui donne plus de grace à s'expliquer aux yeux.
Dans nos cercles galans les hommes & les femmes,
Toujours dans le deſſein d'allumer mêmes flammes,
Se trouvent ſi parés, qu'on diroit à les voir
Que chez nous la coutume en a fait un devoir.
Venez donc avec moi poſſéder un empire,
Où l'on voit des ſujets pour qui le ciel ſoupire:
Ganimede en étoit, que le plus grand des Dieux
Nous envoya ravir pour le donner aux cieux.
La Déeſſe du jour oublia ſa carriere,
Pour venir dans nos murs reprendre ſa lumiere,
Et chercher un époux dont les perfections
Faiſoient un peu d'ombrage à ſes divins rayons.
Dans ſes belles humeurs Vénus trouva dans Troye
L'unique & ſeul objet de ſon unique joie;
Et quelque doux penchant qu'on ait pour les plaiſirs,
Anchiſe à poſſéder lui coûta des ſoupirs.
Si vous voulez auſſi regarder mon viſage,
Je crois ſur votre époux avoir quelqu'avantage;
Et ſans me trop flatter du peu que j'ai d'appâs,
Des yeux moins éclairés ne s'y tromperoient pas.
Ma race juſqu'ici n'a point rougi d'un crime,
Qui du fils au beau-pere ait fait une victime;
Et Priam n'a jamais vu de ſes actions
Le ſoleil en courroux détourner ſes rayons.
Pour notre biſaïeul nous n'avons pas un homme,
Qui dans de vains efforts languit pour une pomme;
Et qui preſqu'abymé dans les feux de l'enfer,

Des rigueurs de la soif ne sauroit triompher.
Ce reproche peut-il flatter mon espérance?
Quiconque vous possede est d'illustre naissance,
Et votre époux mêla, lorsqu'il devint heureux,
Sa race criminelle au plus pur sang des Dieux.
Peut-on voir sans douleur qu'un homme sans mérite,
Ait un si beau succès d'une indigne poursuite,
Et qu'il triomphe encor dans vos embrassemens
Des soupirs mal payés que poussent tant d'Amans!
Moi qui, sans vanité, ne suis pas moins aimable,
J'achete la douceur de vous voir à la table,
Et je ne puis avoir une heure de plaisir,
Sans qu'à chaque moment il m'en coûte un soupir.
Je suis prêt quelquefois de sortir de ma place,
Quand je le vois baiser de si mauvaise grace;
Et je ne puis souffrir dans mes justes douleurs
Le secours de sa veste à voler vos faveurs.
Je serois consolé s'il ne faisoit qu'en prendre:
Mais quand vous répondez par un baiser plus tendre,
Ne pouvant empêcher ce commerce amoureux,
Je réduis tout mon crime à me fermer les yeux:
Je les baisse toujours quand il vous tient serrée;
Mais las! vous insultez à mon ame éplorée,
Et vous ne craignez point de paroître goûter
La moitié du plaisir à m'en voir murmurer.
J'ai cherché dans le vin à soulager mon ame,
Sans qu'il m'ait pu servir pour éteindre ma flamme.
Et pour croître mon mal, le vin par ses chaleurs
N'a fait que réveiller mes premieres ardeurs.
Je voudrois à mes yeux dérober ce mystere;
Mais lorsqu'on est Amant, hélas! le peut-on faire?
Et quelque déplaisir que l'on en puisse avoir,

N'eſt-il pas bien plus doux que de ne vous point
voir?
J'ai voulu vous cacher le beau feu qui me preſſe;
Mais qu'il eſt mal aiſé de voiler ſa tendreſſe!
Et lorſqu'un bel objet nous a mis ſous ſes loix,
Qu'un cœur pour s'expliquer a peu beſoin de voix!
Craignant que votre époux n'en prit quelques alarmes,
N'ai-je pas à mes yeux dérobé juſqu'aux larmes?
Combien vous ai-je dit de fauſſes vérités.
Pour vous peindre mon feu ſous des noms empruntés?
Combien ai-je couvert, à bien lire en mon ame,
Sous les chaleurs du vin le ſecret de ma flamme?
Et combien, quand l'hiſtoire en venoit à propos,
Ai-je fait de récits dont j'étois le héros?
Un jour, je m'en ſouviens, & j'en ai tant de gloire,
Que jamais mon amour n'en perdra la mémoire.
Un zéphir favorable à ſeconder mes vœux
Contre votre collet fit un combat heureux:
Il le força d'ouvrir cette gorge ſi fine,
Où l'on voit éclater une blancheur divine:
Ce ſoleil de nos yeux qui donne un double jour,
Couvert d'un blanc nuage ennemi de l'Amour,
De deux freres ſi beaux ce commerce admirable,
Ce premier pas d'amour qui plaît & qu'on accable,
Ce trône où la beauté peint agréablement
Les diverſes couleurs d'un repos ſi charmant.
Tout mon cœur me demande une ſi belle proie;
Il paſſe dans mes yeux pour en goûter la joie;
Et je fus ſi ſurpris de voir un ſi beau ſein,
Que le verre en buvant me tomba de la main.
Quand vous aviez baiſé la petite Hermione,

Sans changer les baiſers, je changeois les perſonnes;
Et cherchant des plaiſirs à calmer mon ennui,
Je les ſavois ravir entre les bras d'autrui.
Tantôt à mon amour, crainte de vous déplaire,
Je donnois les couleurs d'une flamme étrangere;
Mais cet amour n'étant qu'un prétexte à mes feux,
Il étoit dans ma bouche, & le mien dans mes yeux.
Dans le fidelle Ethra, dans l'aimable Climene,
J'ai cherché du ſecours à ſoulager ma peine;
Mais mon ame des Dieux n'a tiré que l'eſpoir
De craindre davantage, & de n'en plus avoir.
Ah! ſi comme Athalante, ou comme Hippodamie
Vous étiez de pluſieurs le ſouhait & l'envie,
Je ſerois moins à plaindre; & pour vaincre à mon tour,
J'aurois aſſez de force ayant aſſez d'amour.
Ce que de Déjanire a coûté la conquête,
Je le ferois pour vous, ou j'y perdrois la tête;
Et pour ne pas laiſſer notre amour déſuni,
Je voudrois commencer comme Hercule a fini.
Mais je ne puis ici vous devoir qu'à vous-même,
Qu'aux volontés des Dieux, qu'à mon amour extrême.
Souffrez donc, bel objet, que j'aille à vos genoux
Vous bleſſer de mes traits, ou mourir de vos coups.
Adorable ſoutien d'une illuſtre famille,
Digne de Jupiter ſi vous n'étiez ſa fille,
Pâris après un Dieu n'eſt point à dédaigner;
Vous le ferez mourir s'il ne vous fait régner.
Ainſi ne croyez pas que le feu qui me touche,
Soit de ceux dont l'éclat ne paſſe point la bouche;
Qui ne trouvant à naître en mille & mille appas,
Donnent dans l'aventure & ne s'attachent pas.
Le Ciel pour m'avertir a fait parler Caſſandre:

M iij

Souvenez-vous auſſi que vous devez l'entendre;
Et ſi vous deſirez qu'on exauce vos vœux,
Craignez de réſiſter aux volontés des Dieux.
J'ai bien d'autres ſecrets que je ne ſaurois taire;
Mais le papier n'eſt pas un bon dépoſitaire,
Et ne peignant les cœurs qu'avec des traits confus,
Fait mourir les ſoupirs lorſqu'il les a reçus.
Ne rougiſſez donc pas, ſi c'eſt à vous, Madame,
Que je veux en ſecret montrer toute mon ame;
Et quoi qu'un fier devoir oppoſe à tant d'appas,
Croyez que l'on s'oublie à ne l'oublier pas.
Quoi qu'on en puiſſe dire, il eſt de ces beaux crimes,
Que l'Amour quèlquefois peut rendre légitimes;
Et lorſque du ſcrupule il n'eſt point abattu,
Le cœur d'un beau péché ſe fait une vertu.
Si nous ſommes des Dieux les vivantes images,
Jupiter & Vénus ont-ils été plus ſages?
Ont-ils eu moins d'amour, ou plus de chaſteté?
N'ai-je pas même excuſe, & vous même beauté?
Ce fut par un larcin, dans l'amoureux ſilence,
Que le plus grand des Dieux vous donna la naiſſance;
Et comme le ſang paſſe aux inclinations,
J'eſpere un beau ſuccès de mes affections.
Pourvu qu'à mon amour vous donniez cette joie,
Parez-vous de vertu quand nous ſerons à Troye:
L'on peut avec eſprit nous changer une fois;
Mais à changer ſouvent l'on fait de mauvais choix.
Uſons bien à préſent de ces petites feintes,
Qui par notre union deviendront toutes ſaintes;
Vénus me l'a promis, & même votre époux
Me paroît ſur ce point s'accorder avec nous.
Il a bien pris ſon tems pour faire un long voyage;

Il faut qu'il soit bien fou s'il ne me croit bien sage;
Et vouloir être sage, & cacher mon ennui,
Ce seroit être fou du moins autant que lui.
O l'admirable esprit ! ô la race prudence !
Traitez bien, vous dit-il, le Prince en mon absence.
Qu'il est bon ! qu'il est doux ! & que vous l'êtes peu !
Pouvez-vous obéir & négliger mon feu ?
Il a trop peu d'amour pour un si grand mérite :
Ce qu'on sait bien aimer, jamais on ne le quitte;
Et partir quand un autre adore vos appas,
C'est aimer un malheur que l'on n'empêche pas.
Cette stupidité, sans m'expliquer moi-même,
Parle encor mieux pour moi que mon amour extrême;
Et puisqu'en nos plaisirs le Ciel nous veut flatter,
Nous serions criminels à n'en pas profiter.
Le seul Ménélaüs a causé sa disgrace;
Il vous faut un Pâris pour bien remplir sa place;
Et c'est vous dire assez dans mes justes desirs,
Que rien n'unit si bien que les plus doux plaisirs.
Que d'aimables langueurs, de baisers tout de flammes !
Je serai votre cœur, & vous serez mon ame;
Nous n'aurons pour témoins que nous & les amours,
Et la moindre des nuits vaudra nos plus beaux jours.
Je ferai des sermens de vous être fidèle,
Par Vénus & par vous qui n'êtes pas moins belle;
Et de tous mes travaux j'oserai sur ma foi
Vous demander pour prix de régner avec moi.
Si d'un enlevement le dehors vous abuse,
D'un crime si charmant je veux bien qu'on m'accuse.
Vos freres & Thésée ont suivi même avis.

Et parleront pour nous contre tous les faux bruits.
Théfée à vous gagner n'ufa pas de prieres;
Leucippe a vu ravir fes filles par vos freres.
Puifque j'ai des vaiffeaux tout prêts à vous ravir,
Leur exemple eft trop beau pour ne m'en pas fervir:
Vous irez triomphante, & la ville de Troye
Dans tous fes citoyens expliquera fa joie:
Et pour vos traits divins qui n'ont rien de mortel,
Je vous promets un trône, à vos yeux un autel.
Les Princes de mon fang viendront, belle inhumaine,
Vous offrir des préfens comme à leur fouveraine.
Mais pourquoi vous décrire un fpectacle pompeux
Qui fe perd dans la bouche & revit dans les yeux?
Ne croyez pas auffi, quand vous voudrez vous rendre,
Qu'un époux qui vous fuit s'arme pour vous défendre;
Et fi quelques terreurs s'oppofent à mes vœux,
Vous pouvez vous donner mille exemples fameux.
Les Thraces ont ravie la fille d'Erecthée,
Sans jamais que leur terre en fût inquiétée;
Et malgré fes taureaux, Colchos a vu Jafon
Voler impunément Médée & la toifon.
La fille de Minos à l'amoureux Théfée
Fut, fans verfer de fang, une conquête aifée;
Et dans un beau larcin qu'autorife l'Amour,
La force à l'empêcher trouveroit peu de jour;
A fatisfaire un feu que l'on ne peut éteindre,
L'on ne court de périls que ceux que l'on veut craindre:
Mais quand toute la terre armeroit contre moi,

J'ai du cœur, je vous aime, & je suis fils de Roi.
L'Asie a des soldats que jamais on ne dompte;
Votre Ménélaüs n'en auroit que la honte;
Et je lui montrerois qu'il faut être un peu vain,
Pour attendre Pâris les armes à la main.
Ce fut pour mon troupeau, dans ma tendre jeunesse,
Que j'eus un différent où parut mon adresse;
Et le nom que j'en pris fit croire ma valeur
Pour de plus grand combat où j'eus le même hon-
neur.
Je lance un javelot avec beaucoup de grace;
Ma fleche donne au but, & jamais ne le passe:
Consultez votre époux, & qu'il nous dise un peu
Si jamais la valeur fit voir un si beau feu.
Mais je veux bien encor qu'il ait quelque courage;
Avoir Hector pour frere est un grand avantage;
Et fût-il seul pour moi contre tous vos soldats,
A moins d'un autre Hector, je ne les craindrois pas.
La guerre & la beauté n'ont point fait de divorce;
Si j'ai quelques appas, je n'ai pas moins de force;
Et si pour vous gagner je perds d'autres moyens,
Nous apprendrons aux Grecs à ceder aux Troyens.
Je ne crains pas pour vous d'entreprendre une guerre,
L'on est sous les lauriers à l'abri du tonnerre.
C'est dans les grands périls qu'on connoît les grands
cœurs.
Et l'effort des vaincus fait le prix des vainqueurs.
Quel qu'en soit le succès, que vous serez heureuse!
Dans les siecles futurs vous deviendrez fameuse;
Ils liront notre histoire, & lors votre beauté
Partagera les cœurs de la postérité.
Comme de votre gloire il y va de la mienne,

Je n'ai rien avancé que mon bras ne foutienne:
Mais comme c'eft à moi d'affurer nos plaifirs,
C'eft à vous de les faire, & d'unir nos defirs.
Venez, fi cet efpoir vous donne quelque joie,
M'en demander l'effet dans la ville de Troye;
Et pour vous conferver, vous me verrez toujours
Invincible au combat, & ferme en mes amours.



HÉLENE

A PÂRIS.

ARGUMENT.

La Lettre précédente & l'envie qu'Hélene avoit que Pâris la ravît, sont le vrai sujet de cette réponse, où cette belle Reine se montre beaucoup plus savante en amour qu'elle ne se vouloit faire croire. Dès le commencement elle se plaint de l'indiscrétion de cet Amant, dont elle fait semblant d'être offensée : mais incontinent après elle l'excuse, pourvu que son amour soit véritable ; & se donnant carriere en lui répondant de point en point, tantôt elle lui ouvre le chemin pour parvenir à son dessein, tantôt elle lui en ôte toute espérance, & fait tout ce qu'elle peut pour le tenir en suspens : mais pourtant il est bien aisé de voir qu'elle ne se defend que comme une femme qui veut être vaincue.

J'AI reçu votre Lettre, & si je m'étois crue,
Je ne l'aurois pas prise, ou ne l'aurois pas vue :
Mais depuis que mes yeux en ont goûté l'appas,
J'ai trouvé peu de gloire à n'y répondre pas.

Vos feux si violens & si peu légitimes
N'ont-ils faits de nos ports qu'un asyle à vos crimes?
Et quand j'ai dans l'himen suivi l'ordre des Dieux,
Vous êtes-vous flatté d'en rompre les beaux nœuds?
Mon époux a pour vous fait voir même tendresse
Que si vous étiez né dans les terres de Grece;
Et pour prix d'un bienfait qui vous devoit toucher,
Vous lui voulez ravir ce qu'il a de plus cher?
Quelle aveugle fureur, ou quel destin contraire
Nous rend si malheureux, ou vous si téméraire?
Et quels Dieux ennemis vous ont donné du jour
A porter tant d'audace & trouver tant d'amour?
De l'air dont vous prenez les reproches de femme,
De ma simplicité vous vous rirez dans l'ame;
Mais qu'elle soit pour vous un objet de mépris,
L'honneur de notre sexe ordonne & fait le prix.
Si je garde avec vous des libertés honnêtes,
Me croyez-vous d'humeur à grossir vos conquêtes?
J'ai vécu sans reproche, & mes yeux à mon cœur
Ont donné des captifs sans donner de vainqueur.
Que prétendez-vous donc, & comment l'espérance
Peut-elle de vos feux nourrir la violence?
Si ce n'est que Thésée ait brouillé votre esprit
D'un péril sans succès, & d'un crime sans fruit:
S'il m'avoit éprouvée aussi douce que belle,
Vous seriez moins coupable, & moi plus criminelle;
Mais comme mon orgueil n'en fut point abattu,
Vous aviez moins d'excuse & moi plus de vertu.
Plus il fit voir d'amour, plus je fis voir de haine,
Je n'en eus que la crainte, il n'en eut que la peine,
Et n'osa pour tout prix du crime qu'il faisoit,
Prendre que des baisers que mon cœur refusoit.
Je jure, si Pâris eût eu même puissance,

Qu'il

Qu'il eût un peu plus loin pouſſé ſon inſolence;
Et s'il ſait s'oublier comme il ſait diſcourir,
Il eût eu plus à vaincre, ou moi plus à ſouffrir.
Théſée en uſa bien, malgré toute ſa flamme
Il me rendit aux miens innocente; & mon ame
Le payant du reſpect qu'il avoit pour mon corps,
Il effaça ſon crime à force de remords.
Mais que me peut ſervir toute ſa retenue,
Si d'un plus téméraire elle eſt ſi peu connue?
Et ſi pour mon malheur je vois bien que Pâris
N'aura pas même ſoin de parer les faux bruits.
Je voudrois me fâcher, hélas! & je ne l'oſe.
D'un ſi prompt changement je ne ſais pas la cauſe;
Mais ſi ſur votre foi je pouvois m'aſſurer,
Je ſens que ma colere auroit peine à durer.
Si je veux en ſecret conſulter mon viſage,
Il me montre aſſez l'art d'arrêter un volage:
Mais quoiqu'on ait d'appas, votre ſexe eſt toujours
Ennemi du devoir & libre en ſes amours.
Quoique ce nom d'amour bleſſe un peu notre gloire,
Vous charmeriez d'abord ſi l'on vous oſoit croire.
Nous prendrions plaiſir à donner nos faveurs;
Mais vous n'êtes conſtant qu'à force de rigueurs,
Vous vous êtes flatté du peu de belles ames,
De la facilité qu'on trouve dans les femmes;
Mais ſi peu que mon ſexe ait de femmes d'honneur,
Je lui dois un exemple auſſi bien que le leur.
Ma mere, dites-vous, n'a pas été ſi pure,
Jupiter la trompa ſous une autre figure;
Ce Dieu ſous un oiſeau ſe voulut faire voir.
Je n'ai pas même erreur, ni vous même pouvoir.
Les Dieux nous font des loix dont leur rang les diſ-
penſe,

Leurs péchés valent bien la plus pure innocence.
Pâris, n'en croyez pas ce ſoupir amoureux,
Si vous étiez un Dieu, que nous ſerions heureux.
Vous croyez pour la race avoir quelque avantage
Sur l'époux dont mes yeux ont charmé le courage.
Mais outre que ſon pere étoit du ſang des Dieux,
Et Pelops & Tyndare ont été ſes aïeux.
Si c'eſt de mon côté, vous ſavez que ma mere
Donnée à Jupiter, me le donna pour pere;
Mendiez à préſent de votre antiquité,
Et de celle de Troye un éclat emprunté.
Si vous voulez encor, & cela ſe peut faire;
Jupiter eſt l'aïeul de Priam votre pere:
Mais comme pour l'hiſtoire on n'a pas tant de ſoin,
On oublie ſouvent ce qui vient de ſi loin.
Votre Troye eſt puiſſante, elle eſt riche & fertile,
Sparte a moins de faux jours: mais elle eſt plus civile,
Et plus la politeſſe eſt au-deſſus du bien,
Pâris, plus votre empire eſt au-deſſous du mien.
Vous penſez m'éblouir par de belles promeſſes,
Des amas de grandeurs, des éclats de richeſſes:
Je ne ſais point régler ſur mon ambition
Les plus beaux mouvemens d'une autre paſſion.
Mon cœur, du beau Pâris ne voudroit que lui-même,
Lorſque ſa belle bouche auroit dit: *je vous aime;*
Deux ſoupirs redoublés feroient mieux naître en moi
Ce qu'on nomme tendreſſe, & ce je ne ſais quoi.
Je bornerois mes vœux à ne voir ſa couronne
Qu'autant que ſon éclat viendroit de ſa perſonne;
Pour lui je l'aimerois, & j'en mettrois le prix,
Mon cœur, qu'oſes-tu dire? à l'avoir de Pâris.
Tant de travaux ſoufferts valent bien un empire;
Vous aimez, je le crois, & c'eſt aſſez vous dire,

Que.... je n'ofe achever, & déja ma rougeur
Fait monter fur mon front le crime de mon cœur.
Mon ame à fe réfoudre eft encore incertaine;
Mais fi je ne fentois ni d'amour ni de haine,
Je ne prendrois pas garde à ce que chaque jour
Vos yeux, vos actions, me témoignent d'amour.
Tantôt par le fecours d'un regard tout de flamme,
Vous cherchez dans mes yeux le fecret de mon ame;
Et fi pour un Amant vous vous y connoiffez,
Ces petits indifcrets vous en ont dit affez.
Tantôt vous foupirez, & qui le pourroit croire?
Souvent lorfque j'ai bu vous demandez à boire,
Et ne pouvez fouffrir qu'un verre ait un baifer
Qu'à tout autre qu'à lui je voudrois refufer.
Vos doigts font quelquefois l'office de la bouche.
Vous me parlez des yeux du beau feu qui vous touche;
Et lorfque je m'obftine à rabattre leurs coups,
Je ne les fuis pas tant que je crains mon époux.
Vous me voyez rougir de peur qu'il ne vous voie;
La crainte me ravit la moitié de ma joie,
Tant il eft vrai qu'amour fait des impreffions
Qu'il ne peut partager aux autres paffions.
Je me difois tout bas, Pâris ne fe peut taire:
Que je fuis malheureufe, & qu'il eft téméraire?
Je n'ofe plus douter de fa témérité,
Ni payer mon époux d'une infidélité.
Souvent dans les tranfports de votre amour extrême,
Vous écriviez mon nom, & deffous je vous aime.
Quoique mon cœur, hélas! ne le fût que trop bien,
Je vous difois des yeux que je n'en croyois rien.
Quoi! je fais que les yeux ont auffi leur langage.
Comment ne fe pas rendre à ce doux badinage?

J'en ſuis toute charmée, & ſi j'oſois pécher,
J'y vois je ne ſais quoi qui me pourroit toucher.
Si mes yeux m'ont dit vrai, vous avez tant de charmes,
Qu'il n'eſt point de beauté qui n'y rendît les armes,
Mais pour moi j'aime mieux, quel que ſoit ce bonheur,
Perdre un peu de plaiſir, que de perdre l'honneur.
Inſtruiſez-vous d'exemple, & voyez par moi-même,
Comme on ſe peut paſſer des choſes que l'on aime;
D'autres ont de leurs ſoins deſiré même prix,
Et pluſieurs ont des yeux auſſi bien que Pâris.
Pluſieurs ont admiré les traits de mon viſage:
Ils ont eu de l'amour, peut-être davantage:
Mais parce que le vôtre eſt moins reſpectueux,
Vous vous êtes flatté qu'il ſeroit plus heureux.
Si vous fuſſiez venu lorſqu'on pouvoit, ſans crimes,
M'offrir de purs encens & des vœux légitimes:
J'avoue, & je ne puis vous voiler ce plaiſir,
J'aurois eu de la peine à ne vous pas choiſir.
Vous voulez m'arracher d'entre les bras d'un autre;
Quel malheur eſt le mien, & quel crime eſt le vôtre?
Croyez-vous ſur mon ame avoir tant de pouvoir,
Que votre amour m'oblige à trahir mon devoir?
Non; non; Ménélaüs, que vous perdez de gloire,
N'eſt pas ſi peu charmant que vous le voulez croire.
Ceſſez donc, cher Pâris, de bleſſer de vos coups
Un cœur qui deviendroit ſi peu digne de vous.
N'aimer que les plaiſirs, n'en voir que les idées,
C'eſt immoler la gloire à des douceurs fardées;
Et lorſque de l'honneur on fait ſi peu de cas,
L'Amour perd ſes appuis & ne ſe ſoutient pas:
Ne me flattez donc plus d'une grandeur inſigne,

Où je ne puis monter qu'en m'en rendant indigne;
Et s'il faut par un crime acheter ses douceurs,
Dure, dure à jamais le peu que j'ai d'honneurs.
Dans ce fameux débat dont vous fûtes l'arbitre,
Pallas d'un grand héros vous flattoit du beau titre,
Junon vous promettoit des grandeurs sans revers,
Vénus fut plus heureuse, & n'offrit que des fers :
Quoique vous m'en disiez, j'ai de la peine à croire
Que le ciel, de Pâris fît dépendre sa gloire.
Mais quand le ciel pour juge auroit voulu Pâris,
Je n'ose me flatter d'en être un digne prix.
Je sais bien me connoître, & ne prends point le change,
Je craindrois de Vénus jusques à la louange;
J'ai d'assez doux appas pour charmer les mortels,
Mais de la main des Dieux je ne veux point d'autels.
Ce n'est pas qu'après tout je n'en sois satisfaite,
On a de prompts retours vers ce que l'on souhaite;
Et quoique vous disiez pour flatter mes appas,
Je crois tout, cher Pâris, je n'examine pas;
Ne vous souvenez plus que mon ame abusée,
A cet événement d'abord s'est refusée;
C'étoit un grand effort de la divinité,
Que sous son trop d'éclat me cachoit sa clarté.
Si le choix de Vénus fait ma premiere joie,
Que le cœur de Pâris est une belle proie!
Et qu'il est doux pour moi que son ambition
Se soit éteinte aux feux d'une autre passion.
Vous quittez pour mes fers l'empire de la terre,
Pour moi vous négligez le grand art de la guerre;
Et mon cœur trop épris d'un scrupule affecté,
Payeroit vos bienfaits d'une inhumanité.
Non, mon ame à charmer n'est pas si difficile;

Mais je crains de commettre un forfait inutile,
Et mon cœur se refuse à des plaisirs si doux,
Si n'étant plus à moi, je ne puis être à vous.
Irai-je sur les eaux porter mon espérance,
Qui choque mon honneur & blesse l'apparence?
Je suis toute innocente, & ne sait point les tours
Dont les femmes d'esprit ménagent leurs amours:
Vous êtes les témoins, grands Dieux, qu'une autre flamme
Jamais à mon époux n'a dérobé mon ame;
Et si dans ce papier je vous fie un secret,
C'est un crime inconnu qui m'échappe à regret.
Qu'il est bon d'être instruite, & que l'on est heureuse,
Lorsque l'on sait donner dans l'intrigue amoureuse?
Mais mon cœur qui jamais ne veut que ce qu'il peut,
Ne sait pas qu'en amour l'on peut tout ce qu'on veut.
Ma crainte est un supplice, & ce que je hasarde
Me fait croire aisément qu'un chacun me regarde.
J'en ai su quelque chose, & les plus soupçonneux
Font déja murmurer le peuple de vos feux.
Dissimulez la fin d'un dessein téméraire,
Ou bien allez à Troye en chercher le salaire;
Mais j'ai trop de rigueur, pourquoi vous en aller?
Si vous pouvez, que dis-je, un peu dissimuler!
Aimez-moi, j'y consens, je ne puis être ingrate,
Prenez-y du plaisir, mais gardez qu'il n'éclate;
Mon époux est absent, & s'il vous a laissé,
C'est qu'il vous a cru sage, & qu'il étoit pressé.
D'une nécessité vous prenez avantage;
Je n'ai point empêché qu'il ne fît son voyage:
Mais craignant votre audace & sachant votre amour,
Je lui dis seulement qu'il pressât son retour.

Il m'en fait la promesse, & me baise avec joie,
Me dit de bien traiter le beau Prince de Troye;
Je ris, & lui promis; mais seroit-ce obéir,
Si je n'obéissois qu'afin de le trahir?
Il est parti pour Crete, il me laisse à moi-même;
N'en croyez rien tirer pour votre amour extrême;
Il pourroit, quoiqu'absent, savoir tous vos projets,
Et l'on a bien des yeux quand on a des sujets:
Quand vous parlez de moi vous trahissez votre ame,
Sous un discours flatteur vous cachez trop de flâme;
C'est m'ôter de mon prix, loin de me couronner,
Et me perdre d'honneur que de m'en trop donner;
Si mon époux me quitte, il me croit trop bien née
Pour violer les droits d'un si saint hymenée;
Er quoiqu'en mon visage il trouve des remords,
Ce qu'il fait du dedans lui répond du dehors.
Si ce que j'ai d'appas lui donne quelque crainte,
Ma sagesse aussi-tôt en dissipe l'atteinte;
Et de tant de faux jours son esprit combattu,
En fait un plein hommage à toute ma vertu.
Si je m'en rapportois à l'ardeur qui me presse,
Nous saurions profiter du tems que l'on nous laisse.
Je n'ose, je combats, je le veux, je ne puis,
Je triomphe, je céde, & ne sais où j'en suis.
Mon époux est absent, vous m'aimez, je vous aime,
Je vous vois, je suis seule, & vous l'êtes de même.
Nous avions quelquefois des entretiens bien doux;
Souvent dans nos transports nos yeux parlent pour nous.
D'un crime si charmant je ne puis me défendre:
Mais comme la terreur vient se mêler au tendre;
Et porte autant de coups que vous avez d'appas,
Je tremble de vouloir & de ne vouloir pas.

Que ne me faites-vous un peu de violence;
Se mocquer en secret de notre résistance,
Présuppofer toujours que nous le voulons bien,
C'est comme il faut aimer, si vous n en savez rien.
Par le trop de respect souvent on nous néglige,
Qui se contraint nous perd, qui force nous oblige;
L'Amour fait, comme Mars, le téméraire heureux.
Mais il s'est réservé de plaire à tous les deux.
Le vaincu, le vainqueur, y trouvent mêmes charmes,
Donnez-vous votre prix, triomphez par les armes:
Mais triomphons plutôt de cet amour naissant,
Qui né dans les plaisirs deviendroit trop puissant,
Dans les commencemens l'eau fait mourir la flâme:
Aussi bien je ne puis m'assurer de votre ame;
Et ce qu'un étranger nous y promet de part
Nous échappe avec lui, comme il vient du hasard.
La fille de Minos, & la Reine Hypsipile,
Toutes deux ont commis une faute inutile;
Œnone, plus charmée encor que toutes deux,
Vit que Pâris aimé cessa d'être amoureux.
Et vous osez vanter ce qui fait votre honte?
Ne croyez pas qu'ici je vous en tienne compte;
Et si je l'approuvois ce feroit mériter
Que pour une autre encor vous puissiez me quitter.
Je ne prends point de foi sur des flammes impures;
J'ai pris soin de savoir toutes vos aventures;
Et ce qu'on m'en a dit, ne m'a que trop appris
Qu'il ne faut avec vous payer que de mépris.
Mais quand de votre amour je ferois plus certaine,
Vous avez des sujets qui n'ont pas même chaîne;
Et lorsque vous voulez me brûler de vos feux,
Peut-être que vers Troye ils poussent tous leurs vœux.

Un bon vent, dont la flotte eft un peu retardée,
Feroit de nos plaifirs évanouir l'idée;
Nous n'en aurions que l'ombre, & dans ce fouvenir,
Le Ciel fe ferviroit du crime à nous punir.
Les pleurs prendroient alors le deffus de la joie,
Peut-être voulez-vous que je vous fuive à Troye?
Je crains trop les faux bruits, & je fuis dans un rang
Qui me doit toute pure aux intérêts du fang.
Sur de moindres foupçons ma vertu s'intéreffe;
Que diroit votre Afie, & que croiroit la Grece?
Priam fouffriroit-il d'un efprit abattu,
Mes feux fouiller fa gloire, & bleffer fa vertu?
Vos freres, votre mere, & toutes vos fujettes,
Ne verroient plus en moi des beautés fi parfaites,
Qui du moins à leurs yeux ne s'étaleroient pas,
Sans y peindre mon crime & punir mes appas.
Mais vous, que votre exemple auroit dû rendre fage,
Sur le premier venu vous prendriez ombrage;
Et lorfque l'inconftance eft le nœud des amours,
Ce qu'on fait une fois, on le peut tous les jours;
Ce que vous pouvez feul, vous le croiriez d'un autre,
Vous verriez mon forfait fans repaffer le vôtre;
Vous ne vous diriez pas que vous m'avez charmé,
Et vous me puniriez de vous avoir aimé;
Le crime de vos yeux trouveroit un fupplice.
Que la terre plutôt me creufe un précipice!
Que plutôt à vos yeux elle m'ouvre fon fein,
Pour rompre le fuccès d'un fi trifte deffein!
Je veux croire qu'à Troye on trouve des richeffes
Capables de borner le fouhait des Déeffes,
Que de tous vos fujets j'attirerois les vœux,
Que ma premiere vue éblouiroit les yeux,
Que j'aurois dans la pourpre un éclat plus illuftre,

Que mon peu de beauté prendroit un nouveau luftre,
Que l'art s'eft épuifé dans tous vos bâtimens :
Mais je vois en ces lieux d'autres attachemens.
Où trouverois-je à Troye un appui néceffaire ?
Contre mes ennemis je n'aurois plus de pere,
Qui par un prompt fecours voulût me foulager :
Si vous le deveniez, qui me pourroit venger,
Vous m'aimez, je le crois ; mais fur la même idée,
Jafon avoit promis toute chofe à Médée :
Et pour la foutenir dans le palais d'Efon,
Médée de fon Amant ne vit plus que Jafon.
Combien dans les douleurs dont elle étoit preffée,
Son pere dut de fois venir en fa penfée !
Et combien dans l'excès de tant de déplaifirs,
Pouffa-t-elle vers lui d'inutiles foupirs ?
Je n'ai, me direz-vous, rien de femblable à craindre,
Médée à fon départ avoit-elle à fe plaindre ?
L'efpoir aide à la chûte, & le calme avorté
Retrace les confeils qu'on a mal écouté.
Lorfque l'on eft au port, tout nous paroît tranquille,
Lorfqu'on fe veut flatter, tout nous paroît facile.
L'on fait bien un retour, mais dans cet embarras
Tel prévoit fes malheurs qui ne les prévient pas ;
Et plus que tout cela, ce qui trouble ma joie,
C'eft ce feu que les Grecs doivent porter à Troye ;
Et n'ayant pas pour vous la même paffion,
Je n'ai pas comme vous pareille vifion.
Vous avez à Vénus donné le prix des charmes,
Hélas ! que fon bonheur vous peut coûter de larmes !
Je vois que de Pallas l'honneur eft engagé,
Junon eft offenfée, & le Ciel partagé ;
Mais qnand vous n'auriez pas à craindre le tonnerre,
J'attirerois fur vous une effroyable guerre ;

Je vous verrois tomber sous l'effort de cent bras,
Et jugez, cher Pâris, si.... je n'acheve pas;
Si la gloire à mon cœur se fait encore entendre,
Je craindrois d'expliquer un mouvement si tendre;
Mais quand mon trop d'amour ne l'écouteroit plus,
J'aurois peur de commettre un crime superflus.
Voyez Pyrithoüs en prodiguant sa vie,
Pour voir Hyppodamie, armer la Thessalie.
Croyez-vous mon époux moins sensible à l'honneur?
Croyez-vous que Tyndare ait trop peu de valeur?
Prenez, prenez, Pâris, des visions plus claires;
Vous avez beau parler de vos feux militaires,
Vous êtes trop galant pour être si guerrier,
Et le myrte est trop doux pour le goût du laurier;
Vous êtes bien plus propre à faire avec les Dames
Des combats innocens de soupirs & de flammes;
Aimez, Pâris, aimez, & laissez aux héros
L'art d'être ingénieux à troubler leur repos.
Hector a le cœur grand, servez-vous de sa force;
La guerre & la beauté veulent un plein divorce.
Vous êtes destiné pour un plus digne emploi,
Que ne puis-je être à vous si vous êtes à moi.
Vous serez plus heureux près de quelqu'autre femme,
Tout mon sexe n'a pas même scrupule en l'ame,
Et peut être croit-on un soupir amoureux;
Le tems peut achever le crime de vos yeux.
Mais vous n'en diriez plus que l'on n'en peut écrire,
Je vois bien, cher Pâris, ce que vous voulez dire;
Et pour vous expliquer en termes de discret,
Ce que vous appellez nous parler en secret,
Vous n'êtes pas encore où vous voudriez être;
Peut-être on vous verra, mais ce n'est qu'un peut-
être;

Ce que vous prétendez auroit peine à souffrir
Que sans le desirer quelqu'un pût l'acquérir.
Votre destin encor n'est ni beau ni funeste :
De Clymen & d'Ethra vous apprendrez le reste;
Mais pour ne pas finir avec trop de rigueur,
Espérez tout de vous, du tems & de mon cœur.



HYPSIPILE

A JASON.

ARGUMENT.

JASON, *fils d'Eson, ayant été envoyé à la toison d'or par Pélias, Roi de Thessalie, qui cherchoit à le faire périr dans une entreprise qu'il voyoit au-dessus des forces humaines, fut poussé par la tempête vers l'Isle de Lemnos, où Hypsipile, fille de Thoas, & Reine de cette Isle, le reçut avec toutes les marques d'amour qu'elle devoit à un Héros, dont elle agréa la recherche. Ainsi l'ayant épousé, elle l'arrêta deux ans auprès d'elle, & ne le laissa partir pour aller à Colchos avec le reste des Argonautes, qui s'ennuyaient d'un si long séjour, qu'à condition, qu'après qu'il seroit venu à bout du dessein qu'il avoit projetté, il repasseroit chez elle pour faire cesser les ennuis qui lui étoient inévitables dans son absence, & voir l'enfant dont les Dieux avoient favorisé sa couche, car elle étoit grosse quand il fut contraint de s'en séparer. Mais Jason s'étant laissé surprendre à la beauté de Médée, qui, par la force de ses charmes,*

lui facilita la conquête de la toison, ne se souvint plus d'Hypsipile; & retournant en Thessalie avec sa rivale, chargé des glorieuses dépouilles qu'il remportoit de Colchos, il donna lieu à cette malheureuse Reine de se plaindre de son ingratitude, & de lui expliquer par cette Lettre le désespoir où la mettoit un oubli qu'elle avoit si peu mérité.

J'APPRENDS qu'en Thessalie on a vu la toison
Passer avec honneur dans les mains de Jason.
Comme vous m'êtes cher, votre gloire m'est chere,
J'en ai goûté d'abord la douceur toute entiere.
J'en ai vu tout l'éclat, mais il m'eût été doux,
Dans la part que j'y prends, de le savoir de vous.
Comme j'aime à juger des autres par moi-même,
Je crois que vous m'aimez autant que je vous aime;
Que vous aviez dessein de venir dans ces lieux
Chercher de notre hymen à rejoindre les nœuds;
Que les vents ont rendu votre espérance vaine,
Mais un mot de Jason m'en eût fait plus certaine;
Et jusqu'à ce qu'aux Dieux il plût de nous unir,
Vous deviez m'honorer de votre souvenir.
Se peut-il, quand pour vous tout le ciel se déploie,
Qu'un autre m'ait appris ce grand sujet de joie,
Qu'Hypsipile n'ait su qu'avec tout l'univers,
Du Prince de Colchos, le surprenant revers?
Cet exploit où Jason sans le secours des armes,
A paru triompher de Mars & de ses charmes,
Lorsqu'il a mis au joug ces taureaux furieux
Qui portoient la terreur & la mort dans les yeux;
Qu'il a vu l'escadron des enfans de la terre,

Naître & se déclarer une cruelle guerre,
Et qu'il les a réduits à se porter les coups,
Qu'à ce seul ennemi destinoit le courroux.
Lorsqu'il a du dragon surpris la vigilance,
Du poison de ses yeux rompu la violence,
Et ravi malgré lui ce précieux butin,
Où les Dieux ont d'Aëte attaché le destin.
Ah! qu'il eût été doux, Jason, pour une Amante,
D'en recevoir de vous la nouvelle charmante,
Et de montrer à tous que vous preniez le soin
De m'en être vous-même un assuré témoin!
Mais je me plains à tort si Jason est fidèle;
Si son cœur brûle encor d'une flamme si belle,
Et si pour mon honneur ma rivale à Colchos
N'a point fait oublier le Jason de Lemnos.
Mais ne m'a-t-on pas dit qu'une Scythe, munie
D'un art dont les enfers craignent la tyrannie,
M'a volé ce héros, m'a volé ce Jason,
Qui ne devoit porter ses vœux qu'à la toison.
L'amour craint aisément les choses qu'il doit craindre,
Un feu paroît éteint, lorsqu'il a pu s'éteindre:
Et le cœur alarmé d'un désordre trompeur,
N'en voit que le dehors, n'en aime que l'erreur.
C'est cette erreur, hélas! qui me deviendroit chere,
Si l'on ne m'avoit fait un rapport trop sincere,
Et si dans ma douleur je pouvois me flatter
De me voir quelque jour en état d'en douter.
Pour mieux troubler encor le repos de ma vie,
Un homme l'autre jour venu de Thessalie,
Vint me rendre au palais les soins respectueux
Que doit un étranger au souverain des lieux.

D'autres euſſent voulu s'informer de la Grece,
Mais n'ayant de deſirs que ceux de ma tendreſſe,
Ma curioſité dans ce malheureux jour
Ne fit pas un moment balancer mon amour.
Que fait Jaſon? lui dis-je avec impatience:
Je le vis à ces mots s'obſtiner au ſilence;
Il me parut troublé, le front triſte & l'œil bas:
Et quand je m'apperçus d'un ſi prompt embarras,
Il n'eſt plus, m'écriai-je, il a ceſſé de vivre;
Puiſque je pus l'aimer, je puis encor le ſuivre,
Et de mon déſeſpoir former un beau deſſein
De lui donner ma vie au défaut de ma main.
Princeſſe, me dit-il, digne que l'on t'adore,
Les Dieux me ſont témoins que Jaſon vit encore:
Mais dans ce triſte état, quoiqu'il pût me jurer,
Son ſerment, je l'avoue, eut peine à m'aſſurer.
Enfin quand ſes diſcours m'eurent perſuadée
De me rendre à moi-même une plus douce idée,
Je voulus m'informer des combats que Jaſon
Soutint au champ de Mars pour gagner la toiſon.
Ces taureaux, me dit-il, dont la brûlante haleine
Sembloit à ſes regards cacher toute la plaine,
Furent aux yeux de Mars dans l'horrible ſillon
Par la main du héros ſoumis à l'aiguillon.
Il avoit juſques-là ménagé ſon courage;
Mais il fallut paſſer au triſte labourage,
Et tirer de la terre un eſcadron armé,
Contre le même bras qui l'avoit animé.
Ils naiſſent ces guerriers, mais loin de le ſurprendre;
Mais loin de l'attaquer, ils le veulent défendre;
Et pour ſe ſignaler cherchant d'autres combats,
Dans le même deſſein trouvent même trépas.

Ils en font un tribut à celui qui le donne,
Et viennent tout-à-coup, respectant sa personne,
Expier à ses pieds, & faire à flancs ouverts
Hommage de leur sang pour les travaux soufferts;
Lors voyant que mon ame étoit moins inquiéte,
Il m'apprit du dragon l'admirable défaite;
Comme oubliant ces soins, ce monstre sans pareil
S'étoit laissé surprendre aux charmes du sommeil:
Ce récit dangereux me livroit à des craintes,
Dont à peine on croiroit les sensibles atteintes,
Puis faisant un retour, je rendois à mon cœur
Ce qu'avoient pu voler les chagrins de la peur.
Mais quoiqu'il ne dit rien de ton peu de constance,
Il ne m'en dit que trop pour trahir son silence,
Et je vis qu'il faudroit borner tous mes souhaits
A te pleurer, ingrat, ou ne t'aimer jamais.
Le fallût-il, grands Dieux, & qui le pourroit croire?
Que Jason me trahît au milieu de sa gloire;
Mon cœur est d'autant plus confus & désolé,
Que plus je vois le prix de ce qu'on m'a volé.
Hélas! où sont les nœuds d'un si saint hymenée,
D'une foi tendrement, & reçue & donnée?
Faut-il que ton amour ait si peu combattu,
Qu'il n'ait pu jusqu'ici ménager ta vertu?
As-tu de nos plaisirs perdu jusqu'à l'idée?
Er par ce changement si doux pour ta Médée,
Et pour moi si funeste, & pour toi si honteux,
Peux-tu bien démentir, & ton cœur & les Dieux?
Hymen orné des fleurs de ses sacrés bocages,
Junon qui de tout tems préside aux mariages,
Furent les deux témoins de tes vœux & des miens,
Et de ces mêmes vœux ne sont pas les soutiens.

Ou pour en mieux juger, ce fut d'une furie
L'implacable desir de terminer ma vie,
Qui de notre union alluma le flambeau
Qui devoit m'éclairer à m'ouvrir le tombeau.
Faut-il que de Typhis l'irréparable faute
Ait conduit dans Lemnos le navire Argonaute;
Et pourquoi le destin m'amener ce héros,
Si ce n'est à dessein de troubler mon repos?
Ce n'étoit pas ici qu'une forêt sacrée
Enfermoit le dépôt de la toison dorée;
Ce n'est pas en ces lieux que Phryxus l'a rendu,
Et je n'avois qu'un cœur qui s'est mal défendu,
Comme dans mes états j'ai d'illustres guerrieres,
Qui n'ont que le dehors des femmes ordinaires,
Et par un double effort savent également
Affoiblir un héros, & charmer un Amant,
J'avois bien résolu de porter leur courage
A disputer aux Grecs un si fameux passage;
Mais l'astre infortuné qui préside à mon sort,
Me fit tout oublier lorsque tu fus au port.
Je devois être Reine, & ne fus qu'Hypsipile:
Au seul nom de Jason je fis ouvrir la ville.
Et lorsque tu pensois rafraîchir tes soldats,
Tu fis une conquête où tu ne pensois pas.
Dans la tranquillité d'une premiere vue,
Je crus que le devoir seul me rendoit émue:
Mais, hélas! quand mon cœur se connut un peu moins,
Je vis bien que l'amour en partageoit les soins.
Nous passâmes deux ans à livrer à nos ames
Des combats innocens de soupirs & de flammes;
Et lorsque la troisieme il fallut nous quitter,

De ces mots amoureux tu voulus me flatter:
Les Dieux me sont témoins que je brûle d'envie
De passer en ces lieux le reste de ma vie;
Mais mon devoir funeste & doux à mon amour,
Me presse de partir pour presser mon retour.
Fortifié des nœuds d'une amitié si belle,
Si je sors d'un combat où mon destin m'appelle,
Je viendrai pour jamais vous donner une foi,
Et plus digne de vous, & plus digne de moi.
Vous n'en pouvez douter, & puisque je vous laisse
Des gages assurés de toute ma tendresse,
Que rien ne vous égale en ces rudes climats;
Si vous ne m'en croyez, croyez-en vos appas.
Dans ce funeste adieu tu mêlois tes caresses
De soupirs préparés, & de fausses tendresses;
Et feignant de vouloir reprendre ton discours,
Ces enfans de ta feinte en arrêtoient le cours.
Je mourrai, dis-je alors, si Jason ne me reste:
Mais enfin tu partis dans le vaisseau funeste;
Et les vents pour me nuire, unis avec mon sort,
Soupirant à fleur d'eau, t'enleverent du port.
Les ondes s'écartoient par l'effort de la rame:
Lors d'un peu de pitié laissant toucher ton ame,
Tandis que dans les vents tes voiles se perdoient,
Tu me parlois des yeux, & les miens répondoient:
Mais comme dans l'excès d'un mouvement si tendre,
L'amour se prend à tout, ne sachant où se prendre,
Quand je vis que les vents te voloient à mes yeux,
Je montai dans la tour pour te voir un peu mieux;
Je baignai de mes pleurs mon sein & mon visage;
Il sembloit qu'à mes yeux ils fissent un nuage:
Mais comme tout l'effort se rappelle au besoin,

L'Amour me les prêta pour te voir de plus loin.
Ah ! j'étouffai bientôt ce grand soin de me plaindre ;
J'avois à m'affliger, mais j'avois plus à craindre ;
Et si je voyois bien tout ce que je perdois,
Je voyois encor mieux ce que tu hasardois.
Je mêlois à la crainte où j'étois asservie,
Des prieres aux Dieux de conserver ta vie.
Ce qu'ils ont fait pour toi contre tes ennemis,
Demande les encens que je leur ai promis.
J'accomplirois les vœux du succès de Médée !
Éloignez-vous, tendresse, insupportable idée :
Ou si ce mouvement peut servir mon courroux,
Qu'il ne soit plus amour, que pour être jaloux.
La perte de Jason m'est-elle si charmante,
Que j'en doive à ce point être reconnoissante,
Et ferai-je immoler des victimes aux Dieux,
Pour m'avoir enlevé ce que j'aimois le mieux ?
Je craignois, il est vrai, j'avoûrai ma foiblesse,
Qu'Eson ne te choisît quelque beauté de Grece ;
Mais je n'attendois pas qu'une Scythe eut l'honneur,
Quelque beauté qu'elle eût, de vaincre mon vain-
queur,
Aussi n'a-t-elle point ébranlé mon courage,
Par ce charme innocent qu'on voit sur un visage ;
Mais d'un charme plus fort le surprenant appas,
A fait ce que ses yeux ne lui promettoient pas.
Elle cherche la nuit dans les lieux les plus sombres,
L'herbe qui peut servir au commerce des ombres.
Rien n'ose résister à son art sans pareil ;
Il déplace la lune, obscurcit le soleil ;
De l'eau la plus rapide il arrête la course ;
Il force les torrens à rentrer dans leur source ;

Il confond la nature, & tranſporte à ſon choix
Les bois dans les rochers, les rochers dans les bois.
C'eſt par lui que Médée en ſa toute-puiſſance,
Conſulte des tombeaux l'effroyable ſilence,
Et force en cet état la mort à lui fournir
De quoi ſe ſatisfaire, & de quoi nous punir.
Pour porter aux abſens des coups inévitables,
Elle n'a qu'à percer des images ſemblables,
Et mille écoulemens d'invincibles efforts,
Pour ſervir ſon courroux paſſent juſques aux corps.
C'eſt un foible crayon des crimes de ta femme;
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on gagne une belle ame;
Et le cœur d'un héros ne ſe rend qu'aux attraits
Qu'imprime la nature en ſes plus beaux portraits.
Si tu ſais à quel point ſon audace eſt venue,
Peux-tu la careſſer après l'avoir connue?
Sachant ce qu'elle a fait, ne crains-tu rien pour toi?
Et paſſes-tu les nuits près d'elle ſans effroi?
Les taureaux de ſon charme ont adoré l'amorce;
Jaſon pour réſiſter n'a pas eu plus de force;
Et par même pouvoir déterminant ton choix,
Elle a forcé ton cœur à ſuivre mêmes loix:
Mais avec ſa ſcience elle a bonne mémoire;
La méchante qu'elle eſt, elle en veut à ta gloire;
Et ſi nous en croyons ſes inſolens diſcours,
Seule de tes héros elle a ſauvé les jours.
Quelques-uns l'en ont crue, & dans la Theſſalie,
Conſulte, ſi tu veux, les amis de Pélie;
Ils diſent aſſez haut qu'en faveur de Jaſon,
Les charmes de Médée ont volé la toiſon:
Vois un peu là-deſſus ce que penſe Alcimede,
Qu'aux volontés d'Eſon ton grand courage céde;

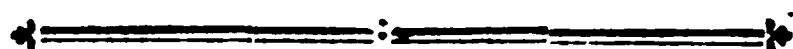
Et puisque ta Médée ici ne lui plaît pas,
Qu'elle aille sur le Phase étaler ses appas.
Et toi plus inconstant que ne sont les haleines
Des vents que le printems fait souffler dans les plaines,
Reviens à toi, Jason, pour revenir à moi;
Souviens-toi d'Hypsipile, & gardes mieux ta foi.
Me dois-tu moins, ingrat, pour me voler ton ame?
Es-tu moins mon époux, ou suis-je moins ta femme?
Et dans si peu de tems oses-tu démentir
Ces grands feux qu'à Lemnos tu feignois de sentir?
Pour me rendre ton cœur, repasse ma tendresse:
S'il faut pour te toucher des titres noblesse,
Je suis, & c'est assez mériter un héros,
Et fille de Thoas, & niece de Minos.
Bacchus est mon aïeul; & sa femme Ariadne,
Plus belle que Vénus, plus claire que Diane,
Jette de ses beaux yeux un éclat sans pareil,
Et brille dans le Ciel comme un autre soleil.
Mais que sert de vanter les titres de ma race?
Jason est un grand homme, il lui faut une place.
S'il t'en faut une, ingrat, vois si ce que tu prends,
Enchantemens à part, vaut ce que tu me rends!
Si le titre de Roi vaut bien celui de traître.
Je suis Reine à Lemnos, & je t'en fais le maître;
C'est un charme assez grand pour un ambitieux,
Et d'autres que Jason y borneroient leurs vœux.
Mais quoique mon amour, & quoique ma puissance
Ne puissent t'arracher la moindre complaisance,
J'ai de toi deux enfans; n'es-tu point attendri?
Sois du moins pere encor, si tu n'es plus mari.
Je les portai neuf mois; mais avec une gloire
Qui des plaisirs passés rappelloit la mémoire,

Quand Lucine-Junon, que j'invoquai deux fois,
M'accorda le préſent que je lui demandois.
Dans ces charmans portraits tu te verrois toi-même.
Qu'à te baiſer en eux mon plaiſir eſt extrême?
Ils ne ſont pas trompeurs, & c'eſt en ce ſeul point
Que ces petits héros ne te reſſemblent point.
Pour livrer un combat de tendreſſe à ton ame,
J'ai penſé t'envoyer ces gages de ta flamme;
J'ai cru qu'ils te rendroient tes premieres amours;
Mais Médée a vers toi fermé tous les retours.
J'ai vu de ſon amour l'implacable colere,
Tout ce qu'une marâtre eſt capable de faire;
J'ai vu, pour épargner des diſcours ſuperflus,
Médée, & c'eſt encor quelque choſe de plus:
J'avois peur que ſa main accoutumée au crime,
N'en fît à ſon repos une double victime;
Et d'un frere au berceau qui peut ouvrir le flanc,
N'auroit pas plus d'horreur de répandre mon ſang.
Toute ſorciere enfin, & toute criminelle,
Médée a des appas, Hypſipile eſt moins belle;
Tes yeux ont bien goûté la force des poiſons,
Et pour les avoir beaux, tu ne les a pas bons.
Eteins, éteins un feu que le charme a fait naître;
Ne vois plus que Médée, apprends à la connoître:
Je ſuis dans mon Royaume, elle a quitté le ſien;
Elle a trahi ſon pere, & j'ai ſauvé le mien.
Mais pourquoi me flatter des crimes de Médée,
Si Jaſon en a pris une agréable idée?
Si le nom de perfide & de cruelle ſœur,
Sont des titres ſi beaux pour ſa nouvelle ardeur?
Je n'ai jamais aimé le ſang & le carnage;
Des femmes de Lemnos je déteſte la rage:

Mais tu ſais qu'un grand cœur qu'on brave inſolemment,
A peine à refuſer un premier mouvement.
Dis-moi, lorſque tu vins d'une terre fatale,
Si funeſte pour moi, pour toi ſi libérale,
Lorſque battu des vents tu courois tous les ports,
Si la mer en fureur t'eût jetté ſur nos bords,
Et qu'avec mes enfans j'euſſe été ſur ta voie
Confondre mes baiſers dans mes larmes de joie,
N'eus-tu pas ſouhaité dans ce triſte embarras,
Que la terre à l'inſtant pût s'ouvrir ſous tes pas?
De quel œil, de quel front, cher tyran de mon ame,
Eûs-tu pu regarder tes enfans & ta femme?
Le péril n'eût-il pas rappeller ta vertu?
Que te devois-je alors, & que méritois-tu?
Dans un cœur moins charmé ta mort eût été sûre:
Mais le moyen d'éteindre une flamme ſi pure!
Tu ne méritois rien; mais un reſte d'amour
Malgré moi dans mon ame eût fait un beau retour:
J'euſſe fait à tes yeux, ridicule tendreſſe!
Couler avec plaiſir le ſang de ta maîtreſſe;
J'euſſe été ſa Médée, & le Ciel en courroux
N'eût oſé mal ſervir ce mouvement jaloux.
Quoique le même Ciel ait épargné ta fuite,
Il rendra quelque jour juſtice à ton mérite.
Et pour me conſoler, je voudrois ſeulement
Qu'il fit à ta Médée un pareil traitement.
Qu'elle ait même diſgrace, & pleure même crime;
Comme elle en fut l'objet, qu'elle en ſoit la victime;
Et que de ſon Jaſon le cœur mal arrêté,
La puniſſe, en changeant, de me l'avoir ôté.
Que d'un bien mal acquis un autre ſe ſaiſiſſe;
Et

Et pour mieux à ma peine égaler fon fupplice,
Que fes charmes enfin devenus impuiffans,
Elle pleure un époux, & perde deux enfans :
Qu'elle erre fans appui de contrée en contrée,
Que de chaque contrée on lui ferme l'entrée,
Et que ce grand forfait dont Colchos a frémi,
De tout le genre humain lui faffe un ennemi!
Qu'auffi cruelle fœur que déloyale fille,
Elle n'épargne point fa feconde famille;
Et par un traitement digne d'elle & de toi,
Qu'elle force ton cœur à foupirer pour moi!
Qu'après avoir laiffé fon art, les eaux, la terre,
Elle prenne en fureur la route du tonnerre,
Et qu'elle vive ainfi fans honneur & fans rang,
Pour avoir répandu le plus beau de fon fang!
C'eft ce que dans l'ardeur de ma jufte colere
Je lui fouhaite, hélas! plus que je ne l'efpere:
Dans ce funefte état, vivez, vivez tous deux,
Et qu'un malheur conftant me venge de vos feux.





MEDÉE A JASON.

ARGUMENT.

JASON *étant arrivé en Colchos pour la conquête de la toiſon d'or, le Roi Aëte le traita avec toute ſa compagnie. En ce feſtin étoit ſa fille Médée, qui trouva Jaſon ſi beau, qu'elle en devint amoureuſe, & ſe réſolut de lui donner des charmes pour le ſauver du danger où il s'alloit mettre, à condition qu'il l'épouſeroit. Le marché étant paſſé entr'eux, Jaſon vint heureuſement à bout de ſon entrepriſe; & après ſa victoire, il emmena Médée, comme il lui avoit promis. Ils furent dix ans enſemble en parfaite amitié. Enfin Jaſon venant à la mépriſer, peut-être à cauſe de ſes méchancetés, ou bien à cauſe qu'elle commençoit à ſe paſſer, il la pria de ſe retirer, & lui permettre de ſe marier avec Creuſe, fille du Roi de Corinthe. Mais ne pouvant impétrer ce divorce volontaire, il la chaſſa par force avec deux enfans qu'elle avoit eus de lui; ce qui offenſa ſi fort Médée, qu'elle prit ſujet de lui écrire cette Lettre, où, après lui avoir reproché ſon ingratitude, remontré en quel déſeſpoir il la mettoit, elle le menace de*

se venger de lui, & de le faire repentir du tort qu'il lui faisoit de la chasser pour en prendre une autre.

J'ÉTOIS née à Colchos dans le rang de Princesse,
Lorsque tes faux sermens surprirent ma tendresse,
Et je ne voyois rien qui ne dût m'obéir,
Quand j'employai pour toi mon art à me trahir.
C'étoit, ingrat, c'étoit avant cette victoire,
Que je pouvois mourir avec toute ma gloire;
Et je n'ai trop vécu que depuis que Jason
A charmé tout mon charme & volé la toison.
Falloit-il que d'Argos le funeste navire
Enlevât avec moi l'appui de notre empire!
Falloit il que les Grecs, pour troubler mon repos,
Bussent de l'eau du Phase, & vinssent à Colchos?
Devois-je en tes cheveux enchainer mes desirs?
Devois-je t'écouter, ou croire tes soupirs?
Si Typhis eût pris port dans l'horrible contrée
Dont le nom est fameux par la toison dorée,
Jason qui met sa gloire en des exploits si beaux,
Eût couru se livrer aux flammes de taureaux.
Il eût forcé la terre à devenir la mere
D'un escadron armé contre son propre pere;
Et ces guerriers ingrats le perçant tour à tour,
Eussent donné la mort en recevant le jour.
Ta mort eût étouffé toute ta perfidie,
Ta mort eût assuré le repos de ma vie,
Et par ce beau trépas, nous serions à présent,
Et moi moins malheureuse, & toi plus innocent.
Je trouve dans l'ardeur du beau feu qui m'anime,
Une espece de joie à repasser ton crime;

Et de tous nos plaiſirs qui n'ont pu te toucher,
Je n'ai plus que celui de te les reprocher.
Lorſqu'on te fit partir ſur une mer émue,
Lorſqu'on te fit chercher une route inconnue,
L'on te vit à Colchos, où ton cœur amoureux
Trouvoit aſſez d'appas pour y borner des vœux.
Dans cette aimable terre abondante en richeſſe,
J'étois ce qu'eſt ici ta nouvelle maitreſſe,
Et ſon pere n'a rien, à ne le point flatter,
Que lors avec raiſon le mien pût ſouhaiter :
Créon voit de deux mers ſa puiſſance bornée;
Et quoi que contre Aëte ait fait la deſtinée,
Le pont de la Scythie eſt aſſez éloigné,
Et tous deux ils bornoient où mon pere a regné.
Il vit avec plaiſir que les Princes de Grece
Nous avoient envoyé leur plus belle jeuneſſe;
Et ce qui fait horreur de ton manque de foi,
Il te fit un accueil digne d'un ſi grand Roi.
Je te vis, & j'appris le lieu de ta naiſſance;
Mais je vis auſſi-tôt mon peu de réſiſtance;
Et tes premiers regards triomphant de mon cœur,
Firent ton premier crime, & mon premier malheur.
D'abord, quoique ce fût une premiere vue,
De ce je ne ſais quoi je me ſentis émue,
Et n'ayant rien aimé juſqu'à ce triſte jour,
Je connus que j'aimois ſans connoître l'amour.
Je te vis ſi charmant, qu'il fallut bien me rendre,
Tes yeux étoient trop beaux pour m'en pouvoir défendre;
Et mon deſtin d'accord avec tous tes appas,
Achevoit dans mon cœur ce qu'ils ne faiſoient pas.
Tu ſus que de mon feu l'ardeur étoit extrême,
L'Amour ſe ſert de tout pour ſe trahir lui-même;

Et quelque foin qu'on prenne à le diffimuler,
Sa flamme a trop d'éclat pour fe pouvoir céler.
Un jour, je m'en fouviens, j'étois avec mon pere
Lorfque tu demandois qu'on t'ouvrît la carriere;
Et ce Prince alarmé du péril de Jafon,
Te difoit à quel prix l'on gagnoit la toifon.
Il te contoit l'horreur que, dans toute la plaine,
Jettoient les deux taureaux de leur brûlante haleine,
Et t'apprenoit, touché de ce qu'on doit au rang,
Combien à les dompter il coûteroit de fang:
Leurs feux, te difoit-il, font bien plus redoutables
Que ce que la nature infpire à leurs femblables;
Et Mars a réparé, par un charme jaloux,
Tout ce qui leur manquoit de force & de courroux.
Leurs pieds font tous d'airain, de bronze leurs narines,
Et pour joindre la rufe à leurs forces divines,
L'on voit une fumée autour de chacun d'eux
Qui le rend effroyable & le dérobe aux yeux;
Et fi vous échappez de cette horrible guerre,
Il faut du champ de Mars enfemencer la terre,
En tirer de fes flancs des guerriers tout armés
Contre le même bras qui les aura femés.
Après ce grand combat il faut trouver l'adreffe
De diffiper un charme où le Ciel s'intéreffe,
Et l'on doit affoupir un dragon fans pareil,
Qui n'a jamais connu les appas du fommeil.
A ce trifte récit dont tu fentois l'atteinte,
Tes héros alarmés auroient pâli de crainte,
Et le plus affuré de tous tes demi-Dieux,
Sortit la peur dans l'ame, & la mort dans les yeux.
Tu n'avois pas, Jafon, pour ta chere Creufe,
Ce précieux amour que ton cœur me refufe,

Et la soif de régner n'étoit pas dans ton cœur,
Ou n'étoit plus alors qu'un larcin de la peur.
Je le vis abymé dans ces sombres alarmes,
Mais je ne te pus voir sans répandre des larmes,
Et lorsque tu sortis tu pouvois te flatter
Que c'étoit à regret que je t'allois quitter;
Mes yeux, mes tristes yeux, auteurs de mon martyre,
Te dirent un adieu que je n'osois te dire;
Et l'intérêt du sang me fit dans ma douleur
Pleurer toute la nuit la perte de mon cœur.
De ce que je croyois me devoir à moi-même,
Je passois aux devoirs de mon amour extrême;
Et les feux du dragon, les soldats, les taureaux,
Sembloient avant ta mort m'ouvrir mille tombeaux.
Mon amour me donnoit une sensible atteinte,
De ce charme secret je passois à la crainte;
Mais lorsque je voulois faire un second retour,
La crainte alloit enfin du côté de l'amour.
Le soleil commençoit d'épandre sa lumiere,
Quand ma sœur me rendit sa visite ordinaire:
Elle parut surprise, & son cœur fut touché
De voir contre mon lit mon visage attaché;
Mes cheveux négligés flottoient sans artifice;
Et dans de vains efforts à me rendre justice,
De ton crime en secret accusant les destins,
Mes pleurs portoient mes feux sur les objets voisins.
Ma sœur pour ton secours implora l'assistance
Dont une autre a le fruit par ton peu de constance,
Et ma sœur que j'aimois m'enleva, par raison,
Ce que par mon amour je donnois à Jason.
On voit près le palais du malheureux Aëte,
Un bois où le silence a choisi sa retraite,
Et son ombre invincible à toutes les saisons,

Repouſſe du ſoleil les timides rayons;
Dans ce bois écarté Diane eſt adorée,
Et l'on voit dans ſon temple une image dorée,
Où dans les traits divers, tant l'or eſt bien perdu,
L'art avec la nature y paroît confondu.
Je ne ſais ſi le tems s'en eſt rendu le maître,
Mais ce fut dans ce lieu que tu te fis connoître,
Et qu'avec un viſage auſſi beau que flatteur,
Tu me tins ce diſcours auſſi doux que menteur:
Sous vos divins appas la fortune aſſervie,
Vous a faite aujourd'hui l'arbitre de ma vie,
Et par un peu de haine, ou par un peu d'amour,
Vous pouvez, ou m'ôter, ou me rendre le jour;
Si vous pouvez me perdre avec tant de puiſſance,
Vous pouvez me ſauver avec plus de clémence,
Et toujours plus de gloire, après un tel malheur,
Suit l'excès de bonté que l'excès de rigueur.
J'oſe donc vous prier par toutes les tempêtes
Que ſeule vous pouvez détourner de nos têtes,
Par votre ſang formé du plus pur ſang des Dieux,
Par le pere d'Aëte & vos autres aïeux,
Par les trois noms divers, par tout ce que Diane,
Dans ſes temples ſacrés, dérobe à l'œil profane,
Par le grand Papeüs, par la fille des flots,
Et par les autres Dieux qu'on adore à Colchos,
J'oſe donc vous prier de rendre à nos provinces,
Et les fils de nos Dieux, & les fils de nos Princes;
Et ſi j'oſe pour moi ce que je dis pour tous,
Conſervez un Amant qui veut vivre pour vous.
Si Médée en Jaſon trouvoit de quoi lui plaire,
Ce ſouhait, je l'avoue, eſt un peu téméraire,
Et j'ai peu de ſujet d'eſpérer que les Dieux
Veuillent rendre aujourd'hui le téméraire heureux.

Si vous me refufez, je vais mourir, Madame;
Mais fi ce que j'adore eft fenfible à ma flamme,
Que tout le Ciel confpire à me priver du jour,
Si jamais d'autres feux éteignent mon amour.
J'en jure par Diane en ce temple adorée;
J'en jure par les droits de l'union facrée;
J'en jure par Junon qui fait un nœud fi beau,
Et d'Hymen tous les jours allume le flambeau.
Ces fermens, ces foupirs & cette voix charmante,
Acheverent de vaincre une vertu mourante:
Que l'efprit d'une fille avoit peu de fecours,
Et contre tes appas, & contre tes difcours!
Et me prenant la main tu répandois des larmes,
Falloit-il ajouter quelque chofe à tes charmes?
Et mon fexe attaqué par le don de ta foi,
Pouvoit-il me fournir des armes contre toi?
Lorfque je t'eus donné l'art de vaincre fans peine,
Tu foumis les taureaux fans craindre leur haleine;
Et tout prêt de paffer à de nouveaux hafards,
Tu leur fis labourer le trifte champ de Mars.
Là les dents de ferpent dont tu femois la terre,
Pouffoient les premiers feux d'une cruelle guerre,
Et formoient des foldats tout prêts, dans leur courroux,
De te donner la mort & d'éviter tes coups.
Moi qui t'avois fourni de quoi parer l'atteinte,
A ce fpectacle affreux je pâliffois de crainte,
Jufqu'à l'heureux moment que leurs bras étonnés,
Se porterent les coups qu'ils t'avoient deftinés.
Lors on vit le dragon fe lever de fa place,
Lui-même il s'infpiroit une nouvelle audace,
Il partoit en fifflant, & du poids de fon corps
Il étonnoit la terre en fes preffans efforts.

Où pouvoit être alors cette royale épouse,
Dont je ne voyois pas sujet d'être jalouse?
Où pouvoit être alors ce grand titre de Roi,
Qu'on te donne à Corinthe aux dépens de ta foi?
C'est moi qui ne suis plus qu'une Scythe ennemie,
C'est moi qui te trahis pour assurer ta vie,
Et c'est moi dont le crime enfin t'ouvre les yeux,
Quand tu te connois mal, à me connoître mieux.
C'est moi qui t'ai donné la divine puissance
De rompre du dragon toute la vigilance;
C'est moi qui t'ai sauvé, c'est à moi que tu dois
Une fois la toison, & Jason quatre fois.
J'ai quitté mes états, & j'ai trahi mon pere,
J'ai choisi sans regret un exil volontaire,
Et je vois cet exil par toi récompensé
Du larcin de ta flamme & d'un exil forcé.
J'ai pour un étranger oublié l'innocence
Que je devois au sexe autant qu'à ma naissance;
J'ai quitté pour te suivre, & ma mere & ma sœur:
Rends-moi ce que je perds, ou laisse-moi ton cœur.
Je ne t'oubliai pas dans ce triste voyage,
Cher frere, je ne puis en dire davantage:
Et mon crime à tel point redouble mes ennuis,
Que je n'ose l'écrire après l'avoir commis.
Tu mourus innocent, & je vis criminelle,
Lors les Dieux impuissans trahirent ta querelle;
Et pour sauver ta vie, ou pour venger ta mort,
Le Ciel contre Médée eût dû faire un effort.
Pour te quitter, Jason, j'avois trop de tendresse,
Lorsqu'on a tant osé, craindre est une foiblesse;
Et ce grand coup d'essai, que je fis à tes yeux,
Me servit à braver la fortune & les Dieux.
Que faisoient-ils ces Dieux, que faisoit la fortune,

Devions-nous échapper au trident de Neptune?
Et pour ne pas périr étions-nous innocens?
Ou les Dieux contre nous étoient-ils impuiſſans?
Plût au Ciel qu'un rocher voiſin des Cyanées
Eût par un prompt débris fini nos deſtinées,
Et qu'un même trépas, après de tels malheurs,
Eût uni nos deux corps au défaut de nos cœurs,
Scylle, affreux précipice, en ce triſte voyage,
Vous m'avez mal ſervi de m'ouvrir un paſſage;
Vous pouviez m'épargner des regrets ſuperflus,
Et vous m'euſſiez laiſſé ce que j'aimois de plus.
Tu triomphes, ingrat, de ma propre conquête.
Tu reviens chez les Grecs les lauriers ſur la tête,
Et dans la Theſſalie on fait de la toiſon
Un inſolent trophée aux crimes de Jaſon.
Joins, joins à mes bontés les malheurs de Pelie,
Ses filles l'aimoient trop pour lui donner la vie,
Et l'amour paternel qui les faiſoit agir,
Eût cru trahir ſon ſang à ne pas en rougir.
Qu'à l'univers entier je paroiſſe exécrable;
Si j'avois moins aimé, je ferois moins coupable,
Et plus le crime eſt grand par un excès d'amour,
Plus, à le bien payer, tu me dois de retour:
Ce que j'ai fait pour toi doit-il m'être funeſte?
Mes ſoupirs, cher ingrat, te diront mieux le reſte:
Je ne puis m'expliquer, tu me dois tout, Jaſon,
Et tu peux m'ordonner de quitter ta maiſon!
Traître, ſi je la quitte, où choiſir ma retraite?
Puis-je régner encor, ou vivrai-je en ſujette?
Irai-je dans Colchos pour reprendre mon rang,
Moi qui l'ait fait rougir du plus beau de ſon ſang?
Irai-je en Theſſalie, où l'horreur de mon crime
Demande au nouveau Roi ma tête pour victime?

Irai-je dans Lemnos, m'expoſer au courroux
Du pouvoir ſouverain & d'un amour jaloux:
J'ai pourtant obéi, j'ai pris pour compagnie
Les fruits infortunés d'une foi déſunie:
Mais ce qui me fait vivre & la nuit & le jour,
Quand tu me fais mourir, perfide, c'eſt l'amour.
Je fais de vains efforts à te voler mon ame,
Que dis-je? Je trahis l'intérêt de ma flamme;
Non, mon foible courroux, dans toute ma douleur,
N'a fait que des ſouhaits de regagner ton cœur.
Juge ſi ma douleur penſa m'être mortelle,
Lorſque de ton hymen on m'apprit la nouvelle;
Et ſi de cet hymen le malheureux flambeau
N'eût pas dû m'éclairer à deſcendre au tombeau?
Je me trouvai ſans force au chant de l'Hymenée,
Chant cent fois plus funeſte à mon ame étonnée,
Que celui dont le cygne a ſoin de ſe pleurer,
Lorſque ſur le Méandre il eſt près d'expirer.
Quoique ton crime en moi trouvât peu de croyance,
Je n'oſois me flatter de toute ta conſtance;
L'Amour a des ſoupçons autant qu'il a d'appas,
Et l'on craint fort ſouvent ce qu'on ne croiroit pas.
Corinthe pouſſe au Ciel de grands cris d'allégreſſe,
Sa joie en cet état redouble ma triſteſſe,
Et plus ton mariage allume de plaiſirs,
Plus ce dernier malheur anime mes ſoupirs.
Entre tous mes ſujets, mes plus chers domeſtiques
Ne prenoient point de part à ces fêtes publiques;
Ils cachoient leur douleur, & dans leur entretien
Ils n'oſoient m'expliquer ce que je ſavois bien;
Oui, je le ſavois bien ce triſte mariage,
Que j'aurois oublié ſi j'euſſe été plus ſage.
Mes feux pour l'ignorer en étoient trop bleſſés,

Et jamais rien n'échappe aux yeux intéressés;
Lors un de nos enfans qu'une ardeur de jeunesse
Avoit fait pour te voir avancer dans la presse,
Croyant qu'avec plaisir je verrois ton bonheur,
S'en vint innocemment redoubler ma douleur.
Je me frappai le sein, je déchirai ma robe;
Faut-il que je l'adore, & qu'on me le dérobe?
Dis-je, & que sa Creüse en ce malheureux jour
Ait triomphé de moi, de Mars & de l'Amour:
Je voulois par mes cris troubler toute la fête,
T'ôter ces belles fleurs qui couronnoient ta tête;
Et j'eus peine à calmer un mouvement jaloux,
Qui sans cesse à ma voix demandoit mon époux.
Peuple, que je trahis quand je trahis mon pere,
Je dois un sacrifice aux manes de mon frere;
Il étoit votre Prince, il étoit de mon rang,
Et son sang épanché me demande du sang.
Il est assez vengé par le peu de constance
D'un époux dont l'amour fit toute mon offense,
D'un époux que j'aimois avant nos différens,
Et plus que mes sujets, & plus que mes parens.
Tu me quittes, Jason! & quand j'ai par mes charmes
Triomphé des taureaux, de Mars & des gens d'armes;
Mon art qui fait trembler les Cieux & les enfers,
N'a pu garder un cœur que j'avois mis aux fers.
L'Amour ne peut souffrir que le charme le flatte,
Il ne veut rien devoir aux mysteres d'Hécate;
Il a presque toujours ses intérêts à part,
Et seul de tous les Dieux il échappe à mon art.
Le jour me semble obscur, & n'a plus rien que j'aime.
La nuit, je ne saurois le donner à moi-même
Ce repos, que mon charme inspiroit au dragon;
Et je suis sans pouvoir si je ne sers Jason.

Quoi!

Quoi ! je l'aurai ſauvé pour enrichir Creüſe !
Pour la voir triompher d'un cœur qu'on me refuſe !
Et quand j'ai tout quitté pour ſuivre mon époux,
Creüſe ! vous voulez qu'il me quitte pour vous !
Peut-être tirez-vous de cet Amant volage,
Avec la trahiſon, le mépris & l'outrage.
Peut-être qu'il vous dit qu'il eût beſoin de moi,
Lorſque dans mes états il me donna ſa foi.
Peut-être qu'il vous dit que je ne ſuis pas belle,
Qu'il n'a jamais brûlé pour une criminelle,
Que ſeule il vous adore, & qu'il ſe plaint des Dieux
D'avoir pu juſqu'ici vous dérober des vœux.
Riez entre ſes bras de cette perfidie ;
Je ſaurai vous punir quand j'en aurai l'envie ;
Et ſi de mon Jaſon le cœur eſt arrêté,
Des feux vous l'ôteront, comme ils me l'ont ôté.
Tant qu'il eſt du poiſon dans toute la nature,
Il en eſt pour venger ce qu'on me fait d'injure,
Il en eſt pour aider à mon reſſentiment ;
Mais il en eſt ſur-tout pour me rendre un Amant.
Jaſon, à te prier j'abaiſſe mon courage ;
De mon ſexe pour toi je trahis l'avantage ;
Et loin de te traiter d'un air impérieux,
Je me jette à tes pieds, Jaſon, ſi tu le veux.
Médée eſt toute prête à te rendre ſon ame ;
Écoute la nature auſſi bien que ma flamme,
Écoute ces enfans que tu vas expoſer
A tout ce que Creüſe eſt capable d'oſer.
Ils ont tant de rapport aux traits de ton viſage,
Qu'on les prendroit pour toi, s'ils étoient de même âge.
Hélas ! qu'en les baiſant j'ai répandu de pleurs !
Et que ce ſouvenir m'a coûté de douleurs !

Je te prie à mon tour par les Dieux de la Grece,
Par ce qui m'a resté de ton peu de tendresse,
Par le grand Papeüs, & par le Dieu du jour,
Ou donne-moi la mort, ou rends-moi ton amour.
J'ai tout quitté pour toi, j'ai trahi ma naissance:
Pour moi fais à ton ame un peu de violence;
Pour toi j'ai méprisé l'empire de Colchos;
Perds celui de Corinthe, & nous sommes égaux.
Je ne demande point que contre des gens d'armes,
Ou contre des taureaux, tu me donnes des charmes;
Je ne demande point des effets de valeur;
Je ne veux point ton sang, je ne veux que ton cœur;
Je ne veux que Jason, qui me fuit & que j'aime;
J'ai cru me devoir moins qu'à mon amour extrême:
Quelqu'autre à plus haut prix auroit mis la toison,
Et tu dois à Médée un peu plus qu'à Jason.
Demandes-tu ma dot, traître? tu l'as reçue
Au milieu des hasards dont tu craignois l'issue:
Ma dot est ton salut, ma dot est ton retour,
Ma dot est la toison, ma dot est mon amour,
Ma dot sont tous ces Grecs, ma dot sont tous ces Princes
Que mon art a rendus à leurs cheres provinces.
Consulte un peu l'objet dont ton cœur est épris,
Et vends-lui, si tu peux, ton amour à ce prix:
Tu me dois tes états & ta nouvelle épouse,
Tu me dois le pouvoir de me rendre jalouse,
Tu me dois tous tes jours, tu me dois tous tes biens,
Tu me dois en un mot tes crimes & les miens.
Ah! j'en aurai raison. Mais que sert la menace?
Le châtiment prévu tient presque lieu de grace;
La colere éloquente est d'un foible secours,
Et jamais un grand feu ne s'explique en discours.

Il faut à mon courroux de plus hautes maximes;
Pour punir un ingrat, j'irai jusques aux crimes;
Et je me servirai des forfaits de Colchos,
A surmonter l'horreur d'en faire de nouveaux.
J'aurai quelques remords peut-être après la chose;
Jason, de mon courroux tu fais assez la cause;
Mais tu ne devois pas en apprendre l'effet,
Qu'un succès plus heureux n'eût rempli mon souhait.
Le Dieu qui me l'inspire en aidera la chûte;
Pour t'avoir trop aimé, je suis à tous en bute;
Mais puisque mon amour fait mes abaissemens,
Je saurai m'élever à d'autres sentimens.
Je t'ai bien conservé : par la même puissance
Je pourrai travailler à ma juste vengeance,
Et je me trouverai dans l'état plein d'appas
De refuser ton cœur quand tu me l'offriras.



DIDON A ÉNÉE.

ARGUMENT.

Énée, pressé par des visions de s'en aller en Italie, qui lui avoit été promise par les Oracles, se prépara de partir secrettement de Carthage, où Didon croyoit l'avoir arrêté pour jamais. Mais comme elle sut qu'il avoit dessein de se dérober d'elle, après lui avoir parlé elle-même, & fait parler par sa sœur, pour empêcher, ou retarder son départ : elle lui écrivit cette Lettre, par laquelle elle essuie de lui prouver, par raisons, qu'il doit demeurer, & ne se précipiter point dans les hasards de la mer, pour fuir une vie pleine de repos & de contentement. A cela elle ajoute des prieres, lui met devant les yeux les faveurs qu'il a reçues d'elle, la promesse de mariage qu'il lui a faite, & l'oblige de ne songer plus à son voyage d'Italie. Enfin voyant qu'il n'y a point d'espérance de l'arrêter, elle s'abandonne tout-à-coup au désespoir, & se résout de se tuer (comme elle fit) avec l'épée dont Énée lui avoit fait présent.

AINSI chante le cygne aux rives du Méandre,
Lorsqu'à son sort funeste il est prêt de se rendre;

Et confondant fon fouffle au fouffle des zéphirs,
Donne une voix mourante à fes derniers foupirs.
Dans un pareil état fi j'anime mes larmes,
Ne crains rien pour ton cœur, ce font de foibles armes;
Mon mal n'eft pas de ceux que le ciel peut guérir.
Ingrat, je veux me plaindre, & non pas t'attendrir.
Après avoir perdu cette chafte innocence
Que je ne pus fauver de ton impatience,
Si je perds des foupirs, ce n'eft pas un malheur,
Lorfque je me prépare à mourir de douleur.
Tu peux donc me quitter après m'avoir charmée,
Ingrat, je n'ofe dire après m'avoir aimée!
Tu peux donc me quitter, traître! & les mêmes vents
Vont emporter ta flotte & tes vœux inconftans.
Oui, tu vas fur les eaux, malgré ta foi donnée,
Éteindre les flambeaux d'un fi faint hymenée,
Pour te livrer en proie à ton ambition,
Qui n'examine pas fi c'eft illufion:
D'un royaume en idée une flatteufe image
Efface de ton cœur l'empire de Carthage;
Et lorfqu'abfolument tu peux y commander,
Ce qui t'a peu coûté ne vaut pas le garder.
Tu fuis un bien acquis, tu ne veux pas qu'on t'aime;
Un héros veut devoir fa couronne à foi-même.
L'Italie a pour toi de furprenans appas;
Mais prends garde qu'auffi tu ne la trouves pas.
Quand tu le trouverois ce trône imaginaire,
Qui t'affujettiroit une tête étrangere?
Quel Roi voudroit quitter fon empire pour toi?
Quel peuple, pour t'avoir, voudroit quitter fon Roi?

Mais Énée a des yeux, avec même prudence
Ils viendront au fecours de ton peu de puiffance;
Tu feras au befoin de nouvelles amours,
Et qui trompe une fois peut tromper tous les jours.
Si quelqu'autre à t'aimer abaiffe fon courage,
Qui pourroit à tes pieds foumettre une Carthage?
Traître! fi l'on le peut, ofes-tu préfumer
Qu'avec une Carthage on s'abaiffe à t'aimer.
Tout cruel, tout ingrat, je t'aime, & dans mon ame
Mes defirs font l'encens d'une fi pure flamme;
Le jour ne m'entretient que de ce beau trompeur,
La nuit toujours l'idée en revient à mon cœur.
Cependant tu me fuis; & fi j'étois plus fage,
Je m'inftruirois d'exemple à devenir volage;
Vers l'infidélité c'eft un foible retour,
Qui fait naître la plainte, & fe rend à l'amour.
Vénus, en ma faveur changez le cœur d'Énée;
Amour, fais-lui garder la foi qu'il m'a donnée:
Qu'il vienne à mes genoux pour reprendre fon bien
Mériter mon amour, & rallumer le fien.
Pourquoi de la Déeffe implorer l'affiftance?
Ce n'eft pas de Vénus que tu tiens ta naiffance.
Tu ferois le premier à m'offrir tous tes vœux,
Et la mere d'Amour t'auroit fait amoureux.
C'eft plutôt, infidèle, une bête farouche
Qui t'a donné ce cœur que jamais on ne touche,
Ou la mer dont les eaux trop contraires au feu,
Te l'ont fait allumer pour en prendre fi peu.
L'on voit ce que tu fus par ce que tu veux être:
C'eft cette mer émue, ingrat, qui t'a fait naître;
Dans des flots irrités tu trouves des appas
Que dans tout mon vifage on ne remarque pas.

La rigueur de l'hiver s'oppose à ton voyage :
Laiſſe-moi, cher Énée, en tirer avantage :
J'aimerois beaucoup mieux ne le devoir qu'à toi ;
Mais je vois dans les vents plus de douceur pour moi.
Peut-être qu'à préſent je ne vaux pas la peine,
Qu'on ſe ſauve pour moi d'une mort inhumaine ;
Et tu n'aurois pour toi qu'une indigne pitié,
S'il t'en coûtoit pour moi des marques d'amitié :
Tu ne t'amuſes pas à des terreurs panniques ;
Ta haine t'eſt bien chere & des plus héroïques.
Me quitter pour ſe perdre eſt un coup de grand cœur ;
Et c'eſt là, comme on dit, mourir au lit d'honneur.
Quoi ! tu veux à ce prix te voler ta conquête !
Attends, cruel, attends la fin de la tempête ;
Atttends que les Tritons, ſur les flots appaiſés,
Ouvrent à tes vaiſſeaux des chemins plus aiſés.
Les vents n'ont pas toujours la même violence :
Plût aux Dieux que ton cœur eût autant d'inconſ-
tance !
Par le même retour que Didon l'a perdu,
S'il n'eſt plus dur qu'un chêne, il lui ſeroit rendu.
Si tu ne ſavois pas ces horribles naufrages,
Que l'on fait ſur la mer dans de pareils voyages,
L'on pourroit t'excuſer ; mais depuis tes travaux,
Il n'eſt point arrivé de changement aux eaux.
La mer, quoique tranquille, eſt toujours dangereuſe ;
Un moment la voit calme, un moment orageuſe ;
L'apparence nous trompe, & je tremble pour toi,
Lorſque je me ſouviens que tu manques de foi.
Toujours la perfidie y trouve ſon ſalaire ;
Et Vénus qui des eaux prit toute ſa lumiere,
Pour ſe venger des feux indignement éteints,

Se ſert de leur contraire à punir les humains.
Quoi ! ma haine un moment peut être ſuſpendue !
Je n'oſerois te perdre après m'être perdue !
Je crains de voir mourir l'auteur de mon trepas ;
Je m'en dois la vengeance, & je ne la veux pas.
Vis, pour mieux ſatisfaire à ma flamme outragée ;
Laiſſe-moi mourir ſeule, & je ſerai vengée :
Ta mort ſeroit trop douce, & l'on meurt à ſon choix,
Quand, pour un pareil crime, on ne meurt qu'une
fois.
Figure-toi, preſſé d'une horrible tempête,
Les ondes en courroux, & la mort toute prête,
Lorſqu'il te ſouviendroit que tu m'as fait périr ;
Que tu mourrois de fois avant que de mourir !
Dans tout ce que la nuit a d'horribles figures,
Tu verrois de mon ſort les ſanglantes peintures :
Lors faiſant vers Didon des retours ſuperflus,
Tu me rendrois un cœur que je ne voudrois plus.
Tu ſerois effrayé de la moindre tempête ;
La foudre à tout moment gronderoit ſur ta tête ;
Et lorſqu'il puniroit ton infidélité,
Tu dirois, mais trop tard, je l'ai bien mérité.
Fais, par pitié pour toi, que je ſois plus aimée ;
Encore un peu de tems, & la mer eſt calmée ;
Mais puiſqu'à t'émouvoir je trouve peu de jour,
Écoute la nature au défaut de l'amour.
Épargne ce cher fils, dont la tendre jeuneſſe
Promet de réparer le crime de la Grece :
Je conſens que ton cœur ne me compte pour rien ;
C'eſt aſſez de mon ſang, ſans te charger du tien.
Qu'a fait Aſcanius ? qu'ont fait les Dieux de Troye ?
Qu'importe de périr par l'une ou l'autre voie ?

Sont-ce là les encens qui leur font réfervés?
Et te veux-tu punir de les avoir fauvés?
Mais tu n'en portes point; ni tes Dieux, ni ton pere
N'ont trouvé dans tes bras l'appui de leur mifere;
Et je ne fuis pas feule à qui tes faux fermens
Ont arraché pour toi de tendres mouvemens.
De ces illufions tu te mocques dans l'ame.
Si l'on veut s'informer de ta premiere femme,
Son mari l'a laiffée à la rigueur du feu;
Et pour l'en garantir, il en avoit trop peu.
Tu m'as traitée ainfi : mais las! ce qui m'afflige,
C'eft que l'on me punit lorfque l'on me néglige;
Et quelque foin qu'un maître ait pris de m'affliger,
C'eft moins bleffer les Dieux, que ce n'eft les venger.
Je me flatte pourtant que, piqués de la rage,
En puniffant mon crime, ils puniront l'outrage;
Et depuis fept hiver les ondes en courroux,
De leur jufte fureur portent les premiers coups.
Affoibli de la mer, battu par la tempête,
Je t'ai fait de Carthage un pays de conquête;
Et depuis que mon cœur s'eft fi peu foutenu,
Tu l'as plutôt conquis que je ne t'ai connu.
Mais dans tout mon malheur j'aurois fauvé ma gloire,
Si je n'avois été ta premiere victoire,
Et fi tes yeux, vainqueurs de ma fimplicité,
M'euffent laiffée à moi quand ils m'ont tout ôté.
Que j'eus peu de rigueur, que je fus peu difcrette,
Lorfqu'en ces lieux fauvages où nous fîmes retraite,
Nous liâmes des nœuds, mais des nœuds inégaux,
Un hymen dont l'enfer alluma les flambeaux!
Je crus dans les plaifirs qu'un faux bien nous envoie,
Que les nymphes des bois en éclatoient de joie;

Mais c'étoit d'Alecto l'horrible ſifflement,
Qui de mon ſort funeſte étoit le truchement.
Si tu m'aimois encor, je ſerois conſolée :
Pudeur par mon amour lâchement violée,
Que tu me punis bien d'avoir manqué de foi
A celui qui jamais n'en a manqué pour moi !
Je lui fais tous les jours quelque offrande nouvelle;
J'ai fait en ſon honneur bâtir une chapelle,
Dont, pour la garantir, les deſſus ſont voilés
Des toiſons des agneaux qui lui ſont immolés.
J'ai trois fois entendu mon aimable Pſychée,
Dont mon ame eſt toujours ſi vivement touchée,
Qui trois fois m'a parlé du fond de ſon tombeau,
Pour aller avec lui faire un hymen nouveau.
Je donne ſeulement des ſoupirs à mon crime;
Crime que tes ſermens ont rendu légitime,
Crime dont le ſujet étale tant d'appas,
Que j'aurois cru pécher à n'en commettre pas.
Je crus que de l'Amour ſe vantant d'être frere,
Qu'aux rigueurs de la flamme ayant ravi ſon pere,
Ces marques de ſa gloire & de ſa pitié,
Me répondoient aſſez de ſa fidélité.
Si l'Amour m'engageoit à perdre un peu d'eſtime,
Vous ne pouviez, mes yeux, commettre un plus beau
crime;
Et s'il m'étoit utile, autant comme il m'eſt cher,
Mon cœur n'auroit plus rien qu'il vous pût reprocher.
Je ne peux m'étonner de ce qu'a fait Énée :
Je ſens de pareils coups depuis que je ſuis née;
Et le deſtin pour moi n'ayant point de retour,
J'en ai vu la malice auſſi-tôt que le jour :

Mon frere assassina mon époux dans un temple;
Lui-même fut puni d'un forfait sans exemple:
Et je me vis réduite en cet état cruel,
A pleurer pour le crime & pour le criminel.
Mais j'ai mis trop de peine à sauver une vie
Que de tant de malheurs je voyois poursuivie:
Je m'exilai moi-même, & fuyant le courroux
D'un frere qui pour moi n'avoit rien de si doux,
J'abordai cette terre, en achetai l'asyle;
Malgré tous mes voisins j'y bâtis une ville.
Et pourqnoi te le dire, ingrat, tu le sais bien!
Tu fus maître de tout quand je t'eus fait le mien.
J'ai de tous les côtés des ennemis en armes;
Pour me défendre, hélas! je n'ai plus que des charmes;
Encore en ai-je assez si je veux désarmer
Ceux que, pour mon malheur, je ne saurois aimer.
Mille Amans ont pour moi témoigné tant de flâme,
Qu'au défaut de l'amour je les plaignois dans l'ame;
Et je dois craindre enfin leur dépit amoureux,
De voir qu'un étranger triomphe de leurs vœux.
Tu peux, pour me livrer au Roi de Gétulie,
Joindre des fers à ceux dont mon amour me lie;
Mon frere me poursuit: viens me sacrifier,
Puisque mon seul trépas te peut justifier:
Par un crime plus grand viens effacer ton crime,
Traître; j'en fus l'objet, que j'en sois la victime;
Et ce service, ingrat, me tiendra lieu de soins,
Si tu peux m'obliger à t'aimer un peu moins.
Quitte tes Dieux, perfide, ils n'aiment point un traître;
Et si pour un service où tu croyois paroître,

Tu veux les obliger à recevoir tes vœux,
Tu ne leur as prêté que des bras odieux:
Mais ſi pour t'émouvoir tes Dieux ont peu de force,
Si ce que j'ai d'appas n'eſt qu'une foible amorce,
Écoute-toi toi-même, ou du moins ta moitié;
Écoute le ſeul fruit de ton peu d'amitié:
Voudrois-tu l'étouffer ſans qu'il vît la lumiere?
Voudrois-tu t'en montrer l'aſſaſſin & le pere?
Non, non, je le vois bien, tu n'y peux conſentir;
Tu peux tout effacer avec un repentir.
Écoute, cher ingrat, une flamme ſi pure;
Aſcanius t'en prie, écoute la nature;
Épargne, épargne-lui, pere trop inhumain,
L'horreur de voir mourir ſon frere de ta main.
Vous dites que d'un Dieu la prudente conduite,
Vous fait, pour m'éviter, recourir à la fuite;
Plût au Ciel que ce Dieu ne vous eût point guidé
A porter en ces lieux un bien ſi peu gardé!
C'eſt ce Dieu, c'eſt ce Dieu, voleur de ma conquête,
Qui ne peut vous parer des coups de la tempête;
C'eſt ce Dieu qui conduit ſi bien votre vaiſſeau,
Qu'il ſoumet tous vos Dieux au caprices de l'eau.
Si du vivant d'Hector, avec les mêmes peines,
Il falloit retourner ſur les rives Troyennes,
Que même à cet effet le Ciel voulût parler,
La prudence auroit peine à vous le conſeiller:
Ce n'eſt pas votre but qu'une terre ſi chere,
C'eſt un trône en idée, un titre imaginaire,
Où, quand bien après tout vous ſeriez parvenu,
L'on ne vous traiteroit que comme un inconnu.
Vous cherchez un pays qui s'éloigne ſans ceſſe;
Et les Troyens chargés du poids de leur vieilleſſe,

Si

Si de vous le cacher le Ciel prend même soin,
Quand vous arriverez, n'en auront plus besoin.
Venez ici chercher un trésor plus solide;
Vous pouvez y régner si mon cœur en décide;
Et ce noble projet, digne de tous vos vœux,
Vous est également facile & glorieux:
L'empire des Troyens peut revivre à Carthage;
Et si tu veux montrer ce que peut ton courage,
Si tu veux de ton fils voir l'invincible ardeur,
Dans les travaux de Mars soutenir sa grandeur,
Nous avons des moyens d'assurer sa mémoire;
Et quand tu nous mettras à l'abri de ta gloire,
Nous verrons la fortune & les destins jaloux,
Par force, ou par amour, se déclarer pour nous.
Nos peuples, que Jarbas ne put jamais abattre,
Sauront également obéir & combattre;
Et tu verras briller même feu dans les cœurs
A recevoir tes loix, & les porter ailleurs.
J'ose donc te prier par l'ombre de ton pere,
Par les Dieux des Troyens, par les traits de ton frere.
Par tout ce que l'Amour peut avoir de plus doux,
Fais pour moi quelque chose, ou plutôt fais pour tous.
Souffre que tes soldats, fatigués de la guerre,
Goûtant un plein repos dans cette aimable terre,
Souffrent qu'Ascanius remplisse heureusement
Le présage assuré d'un beau commencement;
Ou pour mieux t'inspirer des mouvemens si tendres,
De ton pere cruel, ne troubles point les cendres.
Près de toi mon amour ne peut-il rien pour moi?
Près de moi-même, hélas! ne puis-je rien pour toi?
Mon époux contre Troye a-t-il porté les armes?

Quelqu'un de ma maiſon t'a-t-il coûté des larmes?
Mes yeux ſeuls, cher perfide, auroient dû te bleſſer:
Conſerve donc au moins, pour me récompenſer,
Didon pour ſon état, ou ſon état pour elle.
Peut-être qu'à vos yeux je parois criminelle;
Et c'eſt ce crime, hélas! qui devroit vous charmer,
Puiſqu'il n'eſt après tout que de vous trop aimer:
Peut être voulez-vous avoir une autre épouſe;
Aimez-moi ſeulement, je ne ſuis point jalouſe;
Et quoique j'attendiſſe un traitement plus doux,
Je fais aſſez pour moi, ſi je puis être à vous.
Je ſçais tous les retours de la mer où nous ſommes,
Quand elle veut s'ouvrir, ou ſe fermer aux hommes;
Et je puis t'aſſurer que, ſur mon jugement,
Tu ne peux dans ce choix te tromper d'un moment.
Tu pourras, quand le vent te ſera plus propice,
Sur des bords étrangers porter ton injuſtice;
Mais tu vois bien qu'encor la mouſſe fait aux eaux
Un rempart aſſuré contre tous tes vaiſſeaux.
Puiſque c'eſt de mes maux le ſeul bien qui me reſte,
Quand même ton départ me deviendroit funeſte,
Je veux bien me ſoumettre encor à t'avertir
Quand viendra la ſaiſon que tu pourras partir.
Tes vaiſſeaux tout briſés, ſi la mer les arrête,
Ne pourront ſoutenir l'effort de la tempête.
Tes gens ſont fatigués, & tu répondras d'eux:
Pour être pitoyable, il faut être amoureux.
Jamais aux maux d'autrui la pitié n'intéreſſe
Que des cœurs prévenus d'une forte tendreſſe:
Differe donc, Énée, un ſi funeſte jour;
Par pitié pour les tiens, & pour moi par amour.
Mes ſervices paſſés te font aſſez connoître
Ce que je fus toujours, & ce que je veux être;

N'affecte plus d'avoir une injuste rigueur,
Et donne-moi le tems de rassurer mon cœur.
Peut-être que mon feu dont tu n'as rien à craindre,
Se pourra tous les jours préparer à s'éteindre;
Mais si ton cœur se vole à de si justes vœux,
Si tu ne veux ici rester un mois ou deux,
Mon amour ne s'osant venger sur ce que j'aime,
Pour se venger sur moi, se venge sur lui-même.
Oui, je vais dans la mort trouver mes sûretés,
Contre l'injuste effet de tant de cruautés,
Et faire voir aux cœurs assez forts pour me suivre,
Quand on aime un ingrat, qu'il n'est plus beau de
vivre.
Ah! si tu me voyois dans l'état où je suis,
Dans les derniers soupirs de mes derniers ennuis,
Que tu plaindrois le sort d'une amitié trompée!
Des pleurs que je répands je baigne ton épée:
Mais las! pour soulager de si vives douleurs,
L'Amour me le dit bien, c'est trop peu que des
pleurs.
Cette épée est pour moi d'un plus fidèle augure,
Et bientôt de mon sang va prendre la teinture.
Certe, ce beau présent vient assez à propos
Pour finir les ennuis qui troublent mon repos;
Et quoique sa pitié ne soit qu'un bien funeste,
Elle est toujours d'Énée, & c'est ce qui me reste.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Énée a su blesser
Un cœur qui de ses traits ne se pouvoit lasser:
Souviens-toi des sujets de tes ingratitudes;
Plus ils étoient charmans, plus ils deviennent rudes;
Et l'Amour qui cent fois me perça de tes coups,
M'en rendra le dernier plus funeste & plus doux.

Chere sœur, de mes maux unique confidente,
Qui seule eûtes pitié des douleurs d'une Amante,
Didon s'en va mourir, & vous l'aimez assez,
Si l'on se peut flatter des services passés,
Pour lui rendre un devoir en sœur vraiment touchée:
Ne me traitez donc point d'épouse de Psychée:
Énée en me quittant m'a fait un sort nouveau;
Et faites seulement graver sur mon tombeau,
Afin que tout le monde apprenne de la sorte
Pour qui je voulois vivre, & pour qui je suis morte.

Didon, dont l'Univers connoît assez le rang,
N'est plus; & c'est Énée, illustre en perfidie,
Qui par son peu d'amour lui fit haïr la vie,
Lui prêta son épée à répandre son sang.



PLEURS D'ÉNÉE
SUR LA MORT
DE DIDON.

ÉLÉGIE.

(Quoique l'Élégie suivante sur la mort de Didon ne se trouve pas parmi les Élégies d'Ovide en latin, on a pourtant jugé à propos de la mettre ici, étant du même Auteur des autres Poésies Françoises contenues dans ce livre).

QU'AI-JE entendu, grands Dieux! est-ce une illusion?
Puis-je croire un effet de tant de passion?
Et mon destin funeste a-t-il eu tant d'envie
De priver l'Univers d'une si belle vie?
Je savois que l'Amour avoit des embarras;
Mais qu'il eût des tombeaux, je ne le savois pas;
Et mon cœur mal instruit avoit cru que ses armes,
Sans aller jusqu'au sang, ne s'étendoient qu'aux larmes.
Je pourrois alléguer contre son désespoir,

Qu'il n'eſt jamais honteux de faire ſon devoir;
Que le Ciel me preſſoit d'employer mes années
A ſuivre heureuſement le cours des deſtinées;
Que je devois aux miens un établiſſement,
Plus du bras d'un héros que du choix d'un Amant;
Que mes ſoldats, charmés de cette aimable terre,
Se déſaccoutumoient du métier de la guerre.
Que la gloire en nos cœurs ſe fait un prompt retour!
Mais peut-on s'excuſer de n'avoir point d'amour?
J'étois banni de Troye, & mon deſtin contraire
M'avoit chargé des Dieux, des Troyens, de mon pere;
J'étois donc ſans ſecours qui me pût aſſurer
Mes Dieux à ſoutenir, & Troye à réparer?
Je ne voyois pour moi, ni Monarque, ni Prince:
J'errois de mer en mer, de province en province,
En butte à tous les vents, aux caprices des eaux,
Sans fin & ſans eſpoir de finir mes travaux,
Quand Didon me reçut avec une tendreſſe,
Certes toute d'Amante, & toute de Princeſſe.
De quoi qu'on ſoit tenu vers ceux de notre ſang,
Je voyois que ſon feu parloit plus que ſon rang;
Chaque jour à mes yeux ſe découvroit ſa flamme;
Sans lire ſur ſon front, je liſois dans ſon ame;
Et mon cœur, dans l'excès de ſon trop de bonté.
Diſtinguoit ſon amour de ſa civilité.
Je ne fus point ingrat, je ſoupirai comme elle;
Je lui fis des ſermens d'être toujours fidelle;
Et dans un lieu ſauvage, à la face des Dieux,
J'obtins qu'un nœud ſacré nous uniroit tous deux:
Pour ne pas l'accorder, elle étoit prévenue
D'une amitié trop tendre, & trop mal reconnue;

Et lorſqu'elle me traite avec tant de douceur,
Je puis l'abandonner à toute ſa douleur!
Eſt-il, grands Dieux! eſt-il un ſupplice aſſez rude
Pour tant de perfidie & tant d'ingratitude?
Amour, ne peux-tu rien? Ciel, n'as-tu plus de bras?
Deſtin, Didon eſt morte, & je ne le ſuis pas!
A moins que Jupiter veuille m'ôter la vie,
Si je puis voir Didon, plus pour moi d'Italie.
Mais je ne pouſſe ici que des cris ſuperflus,
Puiſque je vis encore, & que Didon n'eſt plus.
Didon ſavoit aimer ſans ſavoir me connoître:
Un cœur n'eſt pas toujours tout ce qu'il veut paroître;
Et lorſqu'un feu volage étale ſes appas,
Il inſpire ſouvent tout ce qu'il ne veut pas.
Ce feu me poſſédoit ſans poſſéder mon ame;
J'étois plus ébloui que je n'avois de flamme;
Et d'un bien ſi charmant qui s'eſt ſitôt rendu,
L'on ne connoît le prix qu'après l'avoir perdu.
L'Amour dans les plaiſirs ne ſauroit être extrême;
S'il ne languit au cœur, il languit de lui-même;
Et le plus doux ſuccès des amoureux deſirs,
Veut du moins aux Amans coûter quelques ſoupirs.
Comme le Dieu d'amour ne ſe plaît qu'aux miracles,
Son pouvoir ne paroît qu'à forcer les obſtacles;
Nous aimons les ſuccès de notre engagement,
Mais il eſt ce qu'on nomme un feu d'empreſſement:
On y voit ce qu'on aime, & l'amour ſe redouble:
L'on n'aime preſque point quand on aime ſans trouble:
Un beau feu, plus il croît, plus il a d'embarras,
Et on le ſent bien mieux lorſqu'on ne ſe ſent pas:

Dès mon premier abord, Didon toute charmée,
M'aima presque aussi-tôt qu'elle se crut aimée;
Et mon cœur, que ses traits ne pouvoient enflammer,
Ne l'aima presque point quand il s'en vit aimer.
Mais si je ne l'aimois, la devois-je contraindre
A satisfaire un feu qui ne savoit que feindre?
Ou devois-je contraindre à tant dissimuler
Un feu qui, dans son cœur, ne devroit que brûler?
Tu meurs, Didon, tu meurs pour trop aimer Énée.
Aime-moi, je le veux, aime ma foi donnée,
Sans me faire un présent trop funeste pour moi,
Et donne-moi le tems de mourir avant toi.
Tu fais voir aux grands cœurs assez forts pour te suivre,
Quand on aime un ingrat, qu'il n'est plus beau de vivre;
Et c'est me dire assez, dans un si triste état,
Qu'il n'est plus beau de vivre alors qu'on est ingrat.
Heureux qui pût trouver sous les murs de Phrygie
La fin de ses douleurs dans celle de sa vie,
Et par un beau trépas seul se pût acquérir
Le bien de ne plus vivre, & de ne plus mourir!
Je me dois à moi-même une mort généreuse;
Faisons du moins autant qu'une femme amoureuse.
Je verrai mon soleil, si je quitte le jour:
Ai-je moins de valeur? non, mais j'ai moins d'amour.
J'ai moins d'amour! hélas! j'en rougis en moi-même.
Nous devroit-on jamais dire que l'on nous aime?
Et le sexe galant peut-il venir au point
De donner de l'amour, & de n'en prendre point!
Mourons; mais si je meurs, je meurs indigne d'elle;

Je meurs ſans mériter une amitié ſi belle !
Allons, allons plutôt chercher dans les combats
Le pardon de mon crime & l'honneur du trépas.
C'eſt-là qu'en ſa faveur l'univers doit connoître
Que, ſi j'étois aimé, j'étois digne de l'être ;
Et qu'il faut démentir tout le peuple Africain,
Du crime de mes yeux, par les coups de ma main.
Laiſſe-moi libre, Amour, la faveur n'eſt pas grande ;
C'eſt pour ſi peu de tems que je te la demande ;
Et lorſque le Dieu Mars ne pourra rien pour nous,
Nous te rendrons un cœur tout percé de tes coups.





ARIADNE
A THÉSÉE.

ARGUMENT.

MINOS, *Roi de Crete, fils de Jupiter & d'Europe, après de longues guerres qu'il entreprit contre les Athéniens, pour venger la mort de son fils Androgée qu'ils avoient tué par trahison, les réduisit à de si fâcheûses extrémités, que pour obtenir la paix, ils furent contraints de se soumettre à lui envoyer, de neuf en neuf ans, pour tribut, sept jeunes hommes, & autant de filles des meilleures maisons d'Athenes, qu'il donnoit à dévorer au Minotaure. C'étoit un monstre que Pasiphaé, femme de Minos & fille du Soleil, avoit engendré d'un taureau, avec qui elle eût habitude par le moyen de Dédale. Cependant le sort étant malheureusement tombé sur Thésée, fils d'Égée, Roi d'Athènes, il fut envoyé en Crete avec les autres, pour servir de proie à ce monstre demi-homme & demi-taureau, qu'on avoit enfermé dans le labyrinthe, bâti par ce même Dédale, avec un tel artifice & une si con-*

ſuſe diverſité de détours, que ceux qui y étoient une fois entrés, ne pouvoient plus trouver d'iſſue pour en ſortir. Ariadne, fille du Roi, touchée d'amour pour Théſée, lui donna un filet, par le moyen duquel il lui fut aiſé de retourner ſur ſes pas, après avoir tué le Minotaure; & comme elle ne douta point qu'on ne la dût punir de cette eſpece de trahiſon, elle conſentit à fuir avec lui, pour éviter la colere de Minos. Mais quelque avantage que Théſée lui eût fait eſpérer dans Athenes, il paya de tant d'ingratitude le ſervice que cette Princeſſe lui avoit rendu, qu'il la laiſſa dans l'Iſle de Naxe, d'où Ovide lui fait écrire cette Lettre, pour ſe plaindre de la perfidie de ſon Amant.

NON, Théſée, il n'eſt point de bête ſi ſauvage,
Qui, s'armant contre moi, m'eût montré moins de rage;
Et pour fuir le courroux, & d'un pere & d'un Roi,
Je ne pouvois plus mal me confier qu'à toi.
Ces lignes que tu lis, & qu'exprès j'ai tracées
Pour expliquer l'horreur de mes triſtes penſées,
Viennent des mêmes bords, d'où ſans m'en avertir,
Pendant que je dormois, il t'a plu de partir.
O nuit! funeſte nuit, dont le profond ſilence
Avec ta lâcheté ſe fit d'intelligence!
Son ombre & mon ſommeil, dont tu choiſis le tems,
Rendirent tout facile à tes feux inconſtans.
Le moment approchoit où nous voyons paroître

Les premieres lueurs que l'aurore fait naître,
Et déja les oiseaux, sous les feuilles cachés,
De joie en gazouillant en paroissoient touchés.
Je ne sais si pour lors j'étois bien éveillée,
Ou si de quelque songe en dormant travaillée,
Pour en faire cesser l'inquiet embarras,
J'avançai vers ta place, & te tendis les bras:
Plus pour moi de Thésée : interdite & tremblante
J'étends la main par-tout, cherche encor, me tour-
mente;
Mais, hélas! de nouveau je vois mon soin trompé;
Plus pour moi de Thésée, il s'étoit échappé.
C'est lors que du sommeil pleinement dégagée,
Je m'apperçois du gouffre où je me suis plongée:
L'ame toute remplie & de trouble & d'effroi,
Je saute hors du lit pour courir après toi.
Dans le vif désespoir où tout-à-coup me jette
Le sensible remords de ma fuite indiscrette,
Je me frappe le sein; & d'un oubli si prompt,
M'arrachant les cheveux, venge sur moi l'affront.
La lune éclairoit lors, j'observe le rivage,
J'écoute s'il n'est rien dont le bruit me soulage;
Mais j'entends seulement le murmure de l'eau,
Et ne vois sur le bord pilote ni vaisseau.
M'abandonnant entiere à l'ennui qui m'accable,
Sans ordre & sans dessein je traverse le sable:
S'il peut me retarder, il ne m'arrête pas.
Je vais, je cours, j'avance, & reviens sur mes pas.
Cependant la douleur de me voir abusée,
Me faisant à hauts cris nommer par-tout Thésée,
Frappés de ce lugubre & déplorable son,
Les rochers à l'envi me renvoyoient ton nom.

Si

Si j'implorois ton aide en ce beſoin extrême,
Soudain les lieux vôiſins l'imploroient tout de même,
Comme ſi ton oubli, par ma voix publié,
Les eût rendus pour moi capables de pitié.
Là d'un mont, où par-tout il faut que l'on graviſſe,
J'avance un large roc qui pend en précipice,
Et ſous qui, par l'effort de l'orage & du vent,
A force de bondir, les eaux grondent ſouvent.
J'y monte à pas preſſés; le malheur qui m'y force
M'en donne le courage auſſi bien que la force;
Je gagne le ſommet, & là de toutes parts
Promene ſur les flots mes timides regards.
C'eſt là que ma diſgrace, & redouble, & s'acheve;
J'apperçois ton vaiſſeau qu'un vent rapide enleve.
(Car pour favoriſer ton manquement de foi,
Tout, même juſqu'au vent, ſe ligue contre moi).
Soit que je l'euſſe vu, ſoit qu'une fauſſe image
Éblouiſſant mes yeux eût glacé mon courage,
Je tombe de foibleſſe, & mes ſens confondus
Entre vivre & mourir demeurent ſuſpendus.
Mais l'horreur que me cauſe un ſort ſi déplorable,
Ne ſouffre pas long-tems la langueur qui m'accable.
Ma pamoiſon finit, & pour dernier recours
J'appelle de nouveau Théſée à mon ſecours.
« Reviens, ingrat, reviens, où fuis-tu? m'écriai-je;
» L'Amour pour te toucher eſt-il ſans privilege?
» Détournant ton vaiſſeau, daigne écouter ma voix;
» Puiſqu'Ariadne y manque, il n'a pas tout ſon
» poids ».
Ces mots faiſoient de loin entendre mon martyre;
Et ce que mes ſanglots ne me laiſſoient pas dire,
Ma main, que contre moi j'étois prompte à tourner,

L'expliquoit par le coup que j'ofois me donner.
Si pour me faire ouïr j'étois trop éloignée,
Ma peine à me montrer ne fut pas épargnée;
Je fis figne fur figne, & mes bras étendus
Par leur prompt mouvement durent être entendus.
Enfin, pour fatisfaire à ma flamme inquiéte,
Je mis un voile blanc au bout d'une baguette,
Et crus par ce fecours te faire fouvenir,
Que m'ayant oubliée il falloit revenir.
Mais je ne te vis plus; & l'excès de ma rage,
Qui des pleurs jufques-là m'avoit ôté l'ufage,
M'en laiffa le cours libre, & déchargeant mon cœur,
Diffipa tout-à-coup ma ftupide langueur.
Quand à mes triftes yeux ta diligence extrême
Eut ravi le vaiffeau qui portoit ce que j'aime,
Quel emploi pour ces yeux qu'ont te vit adorer,
Pouvoit être plus doux que celui de pleurer?
Tantôt j'erre par-tout, telle qu'une bacchante
Qu'agite de fon Dieu la fureur violente;
Et les cheveux épars je parois imiter
Les effroyables cris qui la font redouter.
Tantôt pour voir la mer, & d'une ame tranquille
M'affeyant fur le roc, j'y demeure immobile;
Comme fi ce m'étoit affez de le toucher
Pour prendre fa nature, & devenir rocher.
Combien de fois reviens-je où fut ce lit funefte,
Dont enfin je me vois le déplorable refte?
Ce lit qui de mon feu laiffe l'efpoir déçu,
Et qui ne me rend pas tout ce qu'il a reçu.
Pour foulager ma peine & flatter ma difgrace,
Je le touche, & me jette où tu prenois ta place,
Et l'arrofant de pleurs: « Celui qui tient ma foi

» Fut ici, m'écriai-je : hélas ! montre-le-moi.
» Pourquoi, puisqu'en ce lieu le nœud qui nous
» assemble
» Nous a fait venir deux, n'en partir pas ensemble ?
» Ah ! lit, qu'à mon amour tout doit rendre odieux,
» Parle, qu'est devenu ce que j'aime le mieux ? »
A quoi me résoudrai-je, Amante infortunée ?
Cette Isle, ainsi que moi, paroît abandonnée,
Et mon œil, qui découvre assez d'objets affreux,
N'y voit aucun travail ni d'hommes ni de bœufs.
C'est peu de tous côtés que la mer l'environne,
Il semble que l'accès n'en est libre à personne ;
Tant ce qu'on y connoît d'écueils & de rochers,
En a rendu l'abord redoutable aux nochers.
Mais que me serviroit d'avoir tout l'équipage,
Que pour sortir d'ici demande un long voyage ?
Quel asyle chercher ? quel Prince ? quels états ?
Mon pere dans les siens ne me recevra pas.
De l'amour à ses loix j'ai préféré l'empire ;
Ainsi quand j'aurois tout, & pilote, & navire,
Que la mer seroit calme, & les vents sans fureur,
L'exil seroit toujours le prix de mon erreur.
Je ne vous verrai plus, ô campagnes fertiles !
O Crete, qu'à l'envi font renommer cent villes,
Et qui voyez encor tout l'univers jaloux,
De ce que Jupiter daigna naître chez vous !
Ces lieux où de Minos la puissance adorée,
Fait de son regne à tous souhaiter la durée,
En faveur de ma flamme indignement trahis,
Après ce que j'ai fait, ne sont plus mon pays.
Tu t'en souviens, ingrat, que, tremblant de ta
perte,

A la pitié pour toi j'eus d'abord l'ame ouverte,
Et te mis dans les mains un fil, dont le secours
Te fit du labyrinthe éviter les détours.
Alors tu me disois: « Oui, divine Ariadne,
» Par ces mêmes périls où le sort me condamne,
» Si j'en puis échapper, je te jure ma foi,
» Que tant que nous vivrons je vivrai tout à toi ».
Nous vivons cependant, par-tout j'aime à te suivre,
Et ce n'est plus pour moi que tu te plais à vivre;
Si pourtant il est vrai qu'après ton noir forfait,
Vivre comme je fais, ce soit vivre en effet.
Ah! que n'ai-je péri par la même massue,
Sous qui le monstre a vu sa fureur abattue!
Le sort du Minotaure étoit digne de moi,
Et mon trépas du moins eût dégagé ta foi.
C'est peu que dans le cours de ma triste aventure
J'envisage les maux qu'il faudra que j'endure,
L'horreur de mon destin me vient encore offrir
Tout ce qu'on fut jamais capable de souffrir.
Mille genres de mort qui me frappent sans cesse,
Par leur funeste image étonnent ma foiblesse,
Et quelque coup qui doive achever mon tourment,
J'en crains moins la rigueur que le retardement.
Je pense à tous momens voir des loups, dont la rage
Vient faire de mon corps un horrible carnage;
Et quand de ces objets je puis me dégager,
Ma crainte à mon esprit offre un autre danger.
Au moindre son confus dont ces lieux retentissent,
Je m'imagine ouïr des lions qui rugissent,
Et pour me déchirer j'attends de toutes parts
Des tigres en furie, ou de fiers léopards.
Même on dit que la mer jette sur ces rivages

Des monſtres que craindroient les plus fermes courages.
Et qui peut empêcher que de ma trahiſon
Minos juſqu'en ce lieu ne ſe faſſe raiſon?
Tu peux dire où je ſuis, & c'eſt fait de ma vie.
Dieux! qui de tant de maux la voyez pourſuivie,
Si la fureur du ſort veut ſur moi s'aſſouvir,
Épargnez-moi du moins la honte de ſervir!
Outre que Jupiter a fait naître mon pere,
Je deſcends du ſoleil du côté de ma mere;
Et ce qui m'eſt encor un ſouvenir plus doux,
Théſée a pris un tems le nom de mon époux.
De tant d'honneurs divers le brillant avantage,
Dans le rang que je tiens répugne à l'eſclavage;
Et je me plaindrai peu du plus rude revers,
Pourvu que le deſtin m'affranchiſſe des fers.
Si dans le déſeſpoir qui me livre la guerre
Je regarde la mer, le rivage, ou la terre,
D'une égale menace, & la terre & les eaux
M'annoncent tour-à-tour quelques malheurs nouveaux.
Je crains juſques au Ciel, où le courroux des aſtres
Semble me préſager les plus ſanglans déſaſtres;
Je me vois ſans défenſe, & pour comble de maux,
Prête à ſervir de proie aux plus fiers animaux.
Cette Iſle, je le veux, n'eſt point inhabitée:
Loin que d'aucun eſpoir j'en puiſſe être flattée,
Il n'eſt perſonne, hélas! qui ſache mieux que moi,
Combien des étrangers on doit craindre la foi.
Plût aux Dieux qu'Androgée, encore plein de vie,
A moi-même pour lui me la pût voir ravie,
Ou qu'Athenes du moins, pour expier ſa mort,

Tout ce qu'elle a d'affreux sur mon visage peint,
De pitié malgré toi t'auroit sans doute atteint.
Mais si ce n'est des yeux, du moins vois, de pensée,
Dans quel gouffre de maux ta fuite m'a laissée.
Vois-moi sur un rocher, sous qui grondent les flots,
Gémir sans espérance, & languir sans repos.
Regarde mes cheveux épars sur mon visage,
De mon amour trahi te reprocher l'outrage,
Négligés, abattus; tandis que mes habits
Des pleurs que je répands restent appésantis.
D'une secrette horreur, qui sans cesse m'agite,
Le vif saisissement tient mon ame interdite;
Tout mon corps en frémit: c'est ainsi que souvent
Les moissons tout-à-coup tremblent au gré du vent.
Tu verras de ce trouble une preuve certaine
Dans les traits mal formés, dont cette Lettre est pleine.
Ma main en t'écrivant a peine à soutenir
Ce que pour les tracer l'amour m'a su fournir.
Quand je tâche à fléchir ton ame trop ingrate,
Ce que j'ai fait pour toi n'est pas ce qui me flatte;
La tendre & prompte ardeur qui fut lors m'inspirer,
M'a trop mal réussi pour en rien espérer.
Mais soit, je n'en mérite aucune récompense,
Qu'ai-je fait qui me doive attirer ta vengeance?
Je n'ai point, si tu veux, changé ton mauvais sort;
Mais t'ai-je donné lieu de me causer la mort?
Vois mes mains au-delà des mers qui nous séparent,
T'appeller dans les maux que les Dieux me préparent,
Ces mains qui, se lassant de me meurtrir le sein,
Implorent ton secours, & l'implorent en vain.

Mes cheveux arrachés marquent mon deuil funeste;
Tu peux de ma fureur sauver ce qui m'en reste.
Par ces maux, que de toi j'ai si peu mérités,
Par ces pleurs, que déja ton départ m'a coûtés,
Reviens, cher fugitif, le vent t'est favorable;
Viens finir les ennuis dont ta fuite m'accable.
Si ma mort les termine, & prévient ton retour,
Prenant soin de mes os, tu plaindras mon amour.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

